



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIEME.



J. M. Moreau le Jeune, Del. 1780 J. B. Simonet, Sculp.

Bienfaisance d'une Famille sauvage du Canada, envers des François.

Liv. XV. Pag. 35.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME NEUVIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.



TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

Fin de la Table du tome neuvième.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

I. Parallèle d'un bon & d'un mauvais gouvernement.

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple, créé par un pacte aussi étrange, auroit été en même tems, & le plus dénaturé, & le plus malheureux des

peuples. Ennemi déclaré du genre-humain; il eût été également à plaindre, & par les sentimens qu'il auroit inſpirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais ceſſé de haïr & de craindre. On ſe feroit réjoui de ſes malheurs; on ſe feroit affligé de ſa proſpérité. Un jour les nations ſe feroient réunies pour l'exterminer : mais le tems auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit ſuffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé ſa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'eſprit de leur inſtitution, tous ſe feroient empreſſés de s'élever ſur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. Ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus ſema ſur la terre, auſſi-tôt détruite que créée.

Combien différente feroit la deſtinée d'un empire, fondé ſur la vertu! L'acriculture, les arts, les ſciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient loiſiveté, l'ignorance & la miſère. Le chef de l'état en protégeroit les différens ordres, & en feroit adoré. Il auroit

conçu qu'aucun des membres de la ſociété ne pourroit ſouffrir, ſans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur de tous. L'impartiale équité préſideroit à l'obſervation des traités qu'elle dicteroit, à la ſtabilité des loix qu'elle auroit ſimplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les puiſſances voiſines, intéreſſées à la conſervation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour ſa defenſe. Mais, au défaut de ſecours étrangers, elle pourroit elle-même oppoſer à l'agreſſeur injuſte la barrière impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne feroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux ſortes de gouvernement ſont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce ſublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant ſur le théâtre

de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, préſentèrent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus ſages dans leurs conſtitutions, plus ſimples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur ſecret, s'il eſt permis de parler ainſi, paroiſſent reſſembler davantage au ſecond. Entre ces derniers, on peut compter la Penſilvanie.

II. Principes des anabaptiſtes.

Le luthéraniſme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occaſionné dans les eſprits une fermentation extraordinaire; lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle, qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, levèrent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doc-

trine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfans, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive égliſe: mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'égliſe & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fidèles qui devoient employer le glaive de Gédeon; c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptiſtes ſongèrent à donner quelque fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguèrent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole, mêlé d'intolérance & de douceur, l'égliſe anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre égliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fidèles : mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fidèles : un chrétien n'en a pas beſoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt par permis à des chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre ; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI ; NON, NON.

Le baptême des enfans eſt une invention du diable & des papes. La validité du

baptême dépend du consentement volontaire des adultes, qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l'angagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans son origine, le systême religieux des anabaptistes. Il paroît fondé sur la charité & la douceur; il ne produisit que des brigandages & des crimes. La chimère de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce systême au peuple, ce n'est pas lui rappeller ses droits, c'est l'inviter au meurtre & au pillage; c'est déchaîner des animaux domestiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduisent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les sauvages même ne sont pas égaux, dès qu'ils sont rassemblés en hordes. Ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois; & alors même celui qui se laisse prendre sa chasse, n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.

Une doctrine qui avoit pour base la com-

munauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guère trouver des partisans que dans le peuple. Les paysans l'adoptèrent avec d'autant plus d'enthousiasme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succombèrent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son uni-

que gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naiſſance des Quakers.

Cette ſecte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre ſanglante qui traîna un roi ſur l'échafaud par la main de ſes ſujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obſcure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuſe, le dégoûta d'une profeſſion méchanique, & lui fit quitter ſon attelier. Pour ſe détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaiſon avec ſa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, ſans autre compagnie, ſans autre amuſement que ſa bible. Avec le tems même, il parvint à ſe paſſer de ce livre, quand il crut y avoir aſſez puiſé l'inſpiration des prophêtes & des apôtres.

III. Origine & caractère des Quakers.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays où les délires de la religion enthouſiaſmoient toutes les têtes, troubloient tous les eſprits. Bientôt il ſe vit ſuivi d'une foule de diſciples qui, par la

bizarrerie de leurs idées ſur des objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner & faſciner les ames ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie impoſent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers; qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils condamnoient les titres faſtueux, comme orgueil dans ceux qui les uſurpoient, comme baſſeſſe dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoiſſoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raiſon: mais ils ſe refuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeſſe; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, diſoient-ils, ne devoit

ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois; & ils juſtifioient cette licence par l'uſage de ceux même qui s'en offenſoient, & qui tutoyoient leurs ſaints & leur dieu.

L'auſtérité de leur morale ennobliſſoit la ſingularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime : ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité : ſi c'étoit pour ſe défendre, on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue : lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du

nom de l'être ſaint, pour de miſérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeſſe dans la vie civile ſe changeoit en averſion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléſiaſtique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oiſiveté nuiſible; la cène & le baptême, que des initiations ridicules. Auſſi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de l'Eſprit-Saint une illumination, un caractère bien ſupérieur au ſacerdoce. Quands ils étoient réunis, le premier qui ſe ſentoit éclairé du ciel ſe levoit, & révéloit ſes inſpirations. Les femmes même étoient ſouvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois pluſieurs de ces frères en Dieu parloient en même tems : mais plus ſouvent régnoit un profond ſilence dans toute l'aſſemblée.

L'enthouſiaſme qui naiſſoit également & de ces méditations, & de ces diſcours, irrita dans ces ſectaires la ſenſibilité du genre nerveux, au point de leur occaſionner des

convulſions. C'eſt pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui ſignifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit aſſez de ridiculiſer leur manie, pour les en guérir à la longue: mais on la rendit contagieuſe par la perſécution. Tandis que toutes les autres ſectes nouvelles étoient encouragées, on pourſuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute eſpèce. L'hôpital des foux, la priſon, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raiſonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les ſouffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens perſécuteurs, parce qu'ils ſe gliſſoient dans les camps pour dégoûter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire & deſtructive: Cromwel leur donna de marques publiques de ſon eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect & de conſidération. Mais on éluda ou l'on rejetta ſes invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

IV. Fondation

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à

de la Pensilvanie par Penn. Base de sa législation.

cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guère permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appellé

dès-lors Penſilvanie. Tous les Quakers que le clergé perſécutoit, parce qu'ils refuſoient de payer la dîme & les autres taxes impoſées par l'avarice & l'impoſture eccléſiaſtiques, demandoient à le ſuivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau - Monde fut ſignalée par un acte d'équité, qui fit aimer ſa perſonne & chérir ſes principes. Peu ſatisfait du droit que lui donnoit ſur ſon établiſſement la ceſſion du miniſtère Britannique, il reſolut d'acheter des naturels du pays, le vaſte territoire qu'il ſe propoſoit de peupler. On ne ſait point le prix qu'y mirent les ſauvages : mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin il ajouta par l'uſage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent

pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne-foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui semble fabuleux, je dirois qu'Astrée remontée au ciel depuis si long-tems, en est descendue, & que le règne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer. C'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire

de

de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille : mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût

faire aucun acte d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la choſe que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit poſſible toute corruption, il falloit que les repréſentans duſſent leur élévation à des ſuffrages ſecrètement accordés. Il ſuffiſoit de la pluralité des voix pour faire une loi: mais il fut ſtatué que les deux tiers ſeroient néceſſaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers?

C'eſt ainſi que penſoit le vrai philoſophe Penn. Il céda pour 450 liv. mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle, d'un ſol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore aſſurés à tous

les citoyens qui devenus majeurs, consentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq sols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévérement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à

punir, voulurent en fermer la source ; l'indigence & l'oisiveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce réglement assuroit la subsistance au pauvre, & préparoit une ressource au riche, contre les revers de la fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune destination, qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit inspiré de législation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les sentimens, les mœurs corrigèrent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & suppléèrent à ce qu'elle laissoit d'imparfait. Aussi la prospérité de la Pensilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & passionné, devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses mœurs ; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses

vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réalifer & renouveller les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux fans maîtres & fans prêtres. L'homme a befoin de l'un & de l'autre, fi l'on en croit l'impofture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, fans doute, les méchans rois ont befoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie ; ils ont befoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme jufte & libre ne demande qu'un Dieu qui foit fon père, des égaux qui le chériffent, & des loix qui le protègent.

V. Profpérité de la Penfilvanie.

La Penfilvanie eft gardée à l'Eft par l'océan ; au Nord, par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jerfey ; au Sud, par la Virginie & le Maryland ; à l'Oueft, par des terres qu'occupent les fauvages ; de tous côtés, par des amis ; & dans fon fein, par la vertu de fes habitans. Ses côtes fort refferrées, s'élargiffent infenfiblement jufqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres li-

mites que celles de ſa population & de ſa culture, embraſſe déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Penſilvanie propre eſt partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Cheſter, Lancaſtre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland, Weſtmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de Newcaſtle, de Kent & de Suſſex, forment un autre gouvernement, mais conduit ſur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie eſt pur & ſerein. Le climat très-ſain par lui-même, s'eſt encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & ſalubres y coulent toujours ſur un fond de roc ou de ſable. Les ſaiſons y tempèrent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y eſt conſtamment modéré; mais quelquefois aſſez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution auſſi courte que ſubite, eſt l'ouvrage du vent du nord-oueſt, qui ſouffle des mon-

tagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légère qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule feroient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal, il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux, & quelquefois aussi une terre grasse, sur-tout entre les ruisseaux qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espèce de grains; mais singuliérement de froment & de maïs, qu'une heureuse expérience montra propres au cli-

mat. De tous côtés, on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnèrent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité ? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & sur-tout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira, dans sa retraite, plusieurs de ses compatriotes. Le spectacle de ses mœurs simples, pieuses & tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appellèrent Euphraté, par allusion aux Hébreux, qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle,

eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymmétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cens. Leur territoire n'a pas plus de deux cens cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voient que dans les temples; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière & le ſommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils ſe croient inſpirés. L'humilité, la tempérance, la chaſteté, les autres vertus chrétiennes, ſont les ſujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs aſſemblées. Jamais ils ne violent le repos du ſabbat, ſi cher à tous les hommes,

oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent, avec raison, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, est, pour eux, un blasphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes, qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu des cruautés & des injustices, dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les Quakers, ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles, ni plaintes de leur part: tant ils sont, par religion, ce que les stoïciens étoient par philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En hiver, une longue robe blanche, où pend

un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſière, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit là que de végétaux; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemi du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété: mais encore un ſuperflu d'échanges, proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville, & vont former un établiſſement à la campagne,

aux dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les Dumplers ne seroient que des moines, qui deviendroient, avec le tems, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq : mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même père. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut, sur - tout, attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établisse-

ment comptoit trois cens cinquante mille habitans, ſuivant le calcul du congrès général. On ne diſſimulera pas que trente mille noirs faiſoient partie de cette nombreuſe population : mais la vérité veut qu'on diſe auſſi que dans cette province l'eſclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le ſera toujours dans des ſociétés moins bien ordonnées. Les mœurs ſont encore pures, auſtères même, en Penſilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des ſectes, à des uſages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Penſilvains ſont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutot mères qu'en Europe, elles continuent plus long-tems d'être fécondes. L'inconſtance des ſaiſons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température ſoit plus variable. Elle change par intervalles, juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les animaux, ni même ſur le végétaux. Rarement détruit-elle les ré-

coltes. Aussi l'abondance est-elle constante, l'aisance est-elle universelle. L'économie particulière aux Pensilvains, n'empêche pas que les deux sexes ne soient bien vêtus. La nourriture est encore supérieure à l'habillement. Les familles les moins aisées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France & d'Espagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs, mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance, n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont convenablement entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-dessus

de 280,140 livres. La plus part même destinés à fermer les plaies de la guerre, devoient cesser en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce soulagement, c'est que les irruptions des sauvages ont occasionné des dépenses extraordinaires. On seroit consolé de ce malheur, si, comme la justice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Pensilvains, tranquilles possesseurs, libres usufruitiers d'une terre qui récompense toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur espèce. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en est plus doux & plus sacré. Sa liberté, comme sa sainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque opposition dans leurs familles ? ils s'évadent ensemble à cheval : le garçon monte en croupe derrière sa maîtresse ; & dans cette situation, ils vont se

présenter devant le magistrat. La fille déclare qu'elle a enlevé son amant, pour l'épouser. On ne peut, ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille, dont les affaires se trouvent dérangées, a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers: punition bien capable, ce semble, d'attacher un père tendre au soin de sa fortune. L'homme fait, acquitte par un an de service, une dette de 112 liv. 10 sols. L'enfant au-dessous de douze ans est obligé de servir jusqu'à vingt & un ans, pour la même somme. C'est une image des anciennes mœurs patriachales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les cérémonies de religion ont peu d'influence.

On

On ne préſente les enfans au baptême, que pluſieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naiſſance. Sans dogmatiſer, ſans diſputer ſur le culte, dans un pays où chaque ſecte a le ſien, on honore l'Etre ſuprême par des vertus, plus que par des prières. L'innocence & *l'inſcience* gardent les mœurs, plus ſûrement que des préceptes & des controverſes.

La religion ſemble réſerver toute ſa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit ſur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans ſon ſein. Auſſi-tôt qu'il eſt mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voiſins ſont avertis du jour de ſon enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eſt ainſi répandue au loin. Chaque famille au-moins envoie un de ſes membres, pour honorer le convoi funèbre. A meſure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorſque l'aſſemblée eſt formée, on porte le cadavre dans le cimetière de ſa ſecte; ou ſi le cimetière eſt trop éloigné, dans un champ de ſa famille. Le cortège eſt compoſé de quatre ou cinq

cens perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement, conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Une choſe qui paroîtra ſingulière, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagère, ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même & pauvres, ſont attachés aux ſoins de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du ſentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voiſin de la nature. Ce n'eſt pas le mourant qui exige ces honneurs; ce ſont les parens, une épouſe, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres ſont toujours plus nombreux dans les petites ſociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles ſont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus

de force; tous les moyens, tous les resforts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses; pourquoi les Corses chasseront tôt ou tard les François de leur isle.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines de ses brebis, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bière, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange, du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de ma-

tières d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madère, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penſilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Juſqu'ici cependant, le réſultat de tant d'opérations a été au déſavantage de la province, ſans qu'on puiſſe ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'eſt une néceſſité que les nouveaux états contractent des engagemens; & celui qui nous occupe doit reſter endetté tout le tems que le progrès de ſes défrichemens exigera des avances plus conſidérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouiſſent de quelques branches de commerce preſque excluſives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir aſſez rapidement des richeſſes. La

Pensilvanie, qui fonde sa fortune sur la culture & sur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la prospérité : mais cette prospérité aura des fondemens plus sûrs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 livres 10 sols par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sols 6 deniers. Il arrive delà que la province manque de cet ensemble, qui est nécessaire en toutes choses, & que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manières dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive, sans secours, un

jardin & un champ, suffisans pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines; ils achètent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Pensilvanie s'élevèrent à 13,164,439 l. 5 sols 3 d.; & elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI. Etat actuel de Philadelphie.

C'est Philadelphie ou *la ville des Frères*, qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt

milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large fur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un fi grand efpace. Jufqu'ici, l'on n'a bâti que fur les bords de la Delaware: mais fans renoncer aux idées du légiflateur, mais fans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions font fages. Philadelphie doit devenir la cité la plus confidérable de l'Amérique, parce qu'il eft impoffible que la colonie ne faffe pas de très-grands progrès, & que fes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de fa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante jufqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés règnent des trotoirs, défendus par des poteaux, placés de diftance en diftance.

Les maifons, dont chacune a fon jardin & fon verger, font conftruites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement, à des marbres de diffé-

rentes couleurs, qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est-là que les représentans de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé sous les mains de ces hommes de confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce & sur l'administration.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque, formée, en 1732, par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & plusieurs livres latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouissent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissans, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument, en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus estimés, & des meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuse.

Le collège, qui doit préparer l'esprit à toutes les sciences, dut, en 1749, son origine

aux travaux du docteur Franklin, dont le nom ſe trouve toujours mêlé aux choſes grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers tems, cette école n'initia la jeuneſſe qu'aux belles-lettres: mais on y a depuis enſeigné la médecine, la chymie, la botanique & la phyſique expérimentale. Les maîtres & les connoiſſances s'y multiplieront, à meſure que les terres, devenues leur patrimoine, ſeront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie ſera ſeule à jamais exclue d'une académie conſacrée à l'inſtruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce ſera l'unique contrée de l'univers où l'on ne ſe battra pas pour des mots, où l'on ne ſe haïra point pour des objets incompréhenſibles. Si le deſpotiſme, la ſuperſtition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philoſophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'eſprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumière apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville eſt acceſſible à tous les beſoins

de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cens pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cens tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention, & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'est qu'en 1766, il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux est de vendre les productions de la province entière, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera

des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la ſixième partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Penſilvanie, eſt entièrement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires, pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. Peut-être ſeroit-on tenté d'accuſer leur légiſlation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la ſûreté politique, qui défend un état contre les entrepriſes d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, ſi elle n'a prévenu les invaſions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit ſuppoſer que l'univers n'eſt peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la diſcrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuger.

Mais, d'un autre côté, comment aſſocier

la févérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenfive ou défenfive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Que feroient, d'ailleurs, des ennemis, s'ils entroient dans la Penfilvanie les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeâffent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la poftérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans fes excès; elle fe confume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de fes alimens. Mais la vertu, quand elle eft dirigée par l'enthoufiafme de l'humanité, par l'efprit de fraternité, fe ranime, comme l'arbre, fous le tranchant du fer. Les méchans ont befoin de la multitude, pour exécuter leurs projets fanguinaires. L'homme jufte, le Quaker, ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'affiftance, ou lui donner du fecours. Allez, peuples guerriers, peuples efclaves & tyrans, allez en Penfilvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre difcrétion; pas un foldat, & beaucoup de

marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haîne du genre-humain & l'exécration des siècles à venir ?

Puissé-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité ! Le seul soupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuse & sage contrée, subirois-tu donc un jour la funeste destinée des autres, & serois-tu ravagée, subjuguée comme elles ? Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler, dans mon esprit, la plus consolante des vérités ou des illusions : c'est qu'il existe une providence qui veille à la conservation des bons ! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui semblent déposer contre elle.

C'eſt ſur cette perſpective, que les Penſilvains ont fondé leur ſécurité future. Du reſte, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus longtems; ni que la méfiance, qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille; ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſſède avec tant de crainte: ils vivent le jour préſent, ſans ſonger au lendemain. On penſe d'une autre manière dans le Maryland.

VII. Origine du Maryland. Nature de ſon gouvernement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, comme ſes prédéceſſeurs, Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'eſpérance d'être tolérés par ce prince, leur avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais quand l'accuſation de favoriſer le papiſme eut aliéné les eſprits contre ce roi foible, qui ne viſoit guère qu'au deſpotiſme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix, où le ſchiſme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſyle à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion excluſive elle-même, il

forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui est située entre la rivière de Potowmak & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cens catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide: tous ces motifs prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les états naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes, & dirigés par les conseils d'un chef vigilant, se livrèrent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouissoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques

catholiques du Maryland, désabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un asyle à toutes les sectes indistinctement. Toutes jouirent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le règne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en règle pour la jurisdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ses dépens. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous

les actes de violence, alloit ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père & son frère lui avoient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuâssent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église Anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII. Evénemens arrivés dans le Maryland.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église Anglicane, expulse de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la pro-

vince qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offenſe vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un reſſentiment injuſte, ils perſuadent aux ſauvages que leurs nouveaux voiſins ſont Eſpagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent ſans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils maſſacrent ſans miſéricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de tems, de patience, de ſacrifices pour détromper ces eſprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés !

Baltimore écoutant plutôt ſa raiſon que les inſtructions de ſon enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes euſſent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de ſon autorité. Ou le miniſtère Britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatiſme. Son influence ſe réduiſit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fuſſent chaſſés, & qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient ſans force en Angleterre.

IX. Etat actuel du Maryland. Ses cultures.

La province est très-arrosée. On y voit couler de nombreuses sources, & cinq rivières navigables la traversent. L'air qui est beaucoup trop humide sur les côtes, devient pur, léger & subtil à mesure que le terrein s'élève. Le printems & l'automne sont de la plus heureuse température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins supportable, c'est une grande quantité d'insectes dégoûtans.

C'est une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale. Aussi tous ou presque tous les terreins y ont-ils été concédés, & dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-tems en friche ou mal exploités : mais les travaux se sont fort accrus depuis que, selon le dénombrement du congrès, la population s'est élevée à trois cens vingt mille habitans.

Beaucoup sont catholiques, & beaucoup davantage sont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne sont pas exclues de la société, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les

hommes libres & peu riches, fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient de troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les besoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la prospérité de l'établissement a été d'une manière plus spéciale l'ouvrage des esclaves, occupés à plus ou moins de distance de la mer, dans des plantations de tabac.

C'est une plante âcre, caustique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui prise intérieurement en substance, est un véritable poison plus ou moins actif, selon la dose. On la mâche ou on la fume en feuilles; & sur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabasco, dans le golfe du Mexique. Transportée dans les isles voisines, elle parvint bientôt dans nos climats, où son usage devint un objet de dispute entre les savans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle; & le tabac acquit de la célébrité. La

mode & l'habitude en ont, avec le tems, prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige est droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & disposées alternativement sur la tige, sont épaisses, mollasses, d'un verd pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie sa couronne de bouquets de fleurs légérement purpurines Leur calice tubule à cinq dents, renferme une corolle alongée en entonnoir, évasée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le pistil caché au fond de la fleur, & terminé par un seul style, devient en mûrissant, une capsule à deux loges, remplie de menues semences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais grasse, unie, profonde & qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient à ce végétal, avide de suc.

On seme les graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins six feuilles, on les

arrache doucement, dans un tems humide, & on les porte, avec précaution, ſur un ſol bien préparé, où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre, avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle; l'étêter à deux pieds & demi, pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarraſſer des rejettons paraſites; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cens tiges peuvent recevoir tant de ſoins d'un ſeul homme bien laborieux; & elles doivent rendre mille liv. peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure. Elles courbent la tête: mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'é-

tend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain, ils ſont déposés dans des magaſins conſtruits de telle manière que l'air puiſſe y entrer librement de tous les côtés. Ils y reſtent ſéparément ſuſpendus tout le tems néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſes dans des barils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangères à ſa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur uſage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique eſt le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponèſe, l'Egypte y verſent tout leur ſuperflu. De ce port, il eſt envoyé en Italie où on le fume, après que la cauſticité qui lui eſt naturelle en a été adoucie

par le mêlange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces ſont de très-bonne qualité : mais ſi forts qu'on ne peut les prendre ſans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie ſeroient aſſez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Pruſſe, la Poméranie récoltent une aſſez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, eſt mince & n'a ni ſaveur, ni conſiſtance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Ruſſie a fait ſemer dans ſes colonies de Sarratow, ſur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun ſuccès ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat eſt très-médiocre en lui-même : mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit auſſi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produiſent Hamesfort & quatre ou cinq diſtricts voiſins,

est d'une qualité supérieure. Sa feuille est grande, souple, onctueuse & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer son délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières classes sur le territoire de la république. Cependant l'espèce qui croît en Gueldre est la plus mauvaise de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de succès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche, en Normandie; à Verton, en Picardie; & à Montauban, à Tonneins, à Clerac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté sur quelques frontières, dont on respecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profitèrent peu d'une liberté que la nature de leur sol repoussa opiniâtrement. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alsace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, sans inconvénient, avec des tabacs supérieurs.

Dans l'origine, les isles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent successivement dans toutes, excepté à Cuba qui est

reſtée en poſſeſſion de fournir tout le tabac en poudre que conſomment les Eſpagnols des deux hémiſphères. Son parſum eſt exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque, le tabac que ſes ſujets fument en Europe. On l'emploie auſſi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en exiſte nulle part qui lui ſoit comparable pour cet uſage.

Le Bréſil adopta de bonne-heure cette production & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur conſtante dont ſon tabac a joui ſur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il eſt aſſez recherché par les gens qui fument. A raiſon de ſon âcreté, il ſeroit imprenable en poudre, ſans les préparations qu'on lui donne. Elles ſe réduiſent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de topal. Ces feuilles ainſi humectées, ſont formées en rouleau & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur néceſſaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croiſſent dans le nord de l'Amérique; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut

mettre au ſecond rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Cheſter & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & ſont conſommés en France. Les crus de Patapſico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives ſeptentrionales du Potowmak, les tabacs ſont excellens dans la partie haute, & médiocres dans la partie baſſe.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'état, n'eſt rien; & Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'eſt guère plus conſidérable. C'eſt à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-ſept pieds d'eau, que ſe traitent preſque toutes les affaires. Ces trois villes, les ſeules qui ſoient dans la colonie, ſont ſituées ſur la baie de Chéſapeak, qui s'enfonce deux cens cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune eſt de douze milles. Deux caps forment ſon entrée. Au milieu, eſt un banc de ſable. Le canal, voiſin du cap Charles, n'ouvre un paſſage qu'à de

très-légers bâtimens : mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les tems, les plus grands vaiſſeaux.

X. Ce que le Maryland peut devenir.

Entre les Apalaches & la mer, peu de terres ſont auſſi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles ſont trop généralement légères, ſablonneuſes & peu profondes, pour récompenſer, les travaux & les avances du cultivateur, le même eſpace de tems que dans nos climats. La fécondité, par-tout inſéparable des défrichemens, eſt rapidement ſuivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled. Le ſol eſt encore plutôt uſé par le tabac. Lorſqu'on en a demandé, ſans interruption, à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de ſa force. Pour cette raiſon, on créa, en 1733, des inſpecteurs autoriſés à faire brûler tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette inſtitution fut ſage : mais elle ſemble annoncer qu'il faudra renoncer, un jour, à la plus importante production de la province, ou qu'inſenſiblement elle ſe réduira à peu de choſe.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines

de fer qui ſont très-abondantes dans la colonie. C'eſt un moyen de proſpérité que juſqu'ici, on n'a pas pouſſé au-delà de dix-ſept ou dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouvaux beſoins communiqueront plus de force aux bras, aux eſprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éleveront auſſi, ſans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune eſpèce. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui ſervoit aux uſages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raiſons qui le faiſoit gémir ſous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de ſoie & de laine, des toiles de coton, toutes les eſpèces de quincailleries, juſqu'à des armes à feu. Ces branches d'induſtrie, maintenant réunies dans un même attelier, avec de grands frais & une intelligence rares, ſe diſperſeront plus ou moins rapidement dans la province, & paſſant le Potowmak, iront ſe naturaliſer auſſi dans la Virginie.

XI. Par qui & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même ſol, avec le même climat que le Maryland, a ſur lui quelques avantages. Son étendue eſt

beaucoup plus conſidérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractère plus élevé, plus ferme, plus entreprenant : ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils ſont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit, il y a deux ſiècles, tout le pays que l'Angleterre ſe propoſoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne déſigne plus que l'eſpace borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois abordèrent à cette plage ſauvage. James-Town fut leur premier établiſſement. Un malheureux haſard leur offrit au voiſinage un ruiſſeau d'eau douce, qui, ſortant d'un petit banc de ſable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un ſiècle qui ne ſoupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette pouſſière mépriſable. Le premier, l'unique ſoin des nouveaux colons fut d'en ramaſſer. L'illuſion fut ſi complette, que deux navires étant venus porter

des ſecours, on les renvoya chargés de ces richeſſes imaginaires. A peine y reſtoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un ſi fol orgueil. De cinq cens hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que ſoixante à ce fléau terrible. Ce reſte malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorſque Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpèce.

L'hiſtoire peint ce lord comme un génie élevé au-deſſus des préjugés de ſon tems. Son déſintéreſſement égaloit ſes lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit propoſé que cette ſatisfaction intérieure que trouve un honnête homme à ſuivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'eſtime de la poſtérité, ſeconde récompenſe de la généroſité, qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un ſol dévorant; il les conſola dans

dans leurs peines ; il leur en fit efpérer la fin prochaine : & joignant à la tendreffe d'un père toute la fermeté d'un magiftrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaiffante, le dépériffement de fa fanté obligea Delaware de retourner dans fa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue fes colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faifoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inféparable des privilèges exclufifs. La compagnie qui les exerçoit fut profcrite à l'avénenement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entière dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 f. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jufqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hafard, ou fe fixoit dans l'endroit qui lui plaifoit, fans titres ni convention.

Enfin des bornes furent poſées ; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la ſociété fit tout changer de face Les défrichemens ſe mutiplièrent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changèrent la conſtitution Angloiſe, augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchiſtes, qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles, la déciſion du deſtin ſur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même ſoutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écraſé le monarque. Mais quelques habitans, ſéduits ou gagnés, ſe voyant ſecondés d'une puiſſante flotte, livrèrent la colonie au protecteur. Si le chef ſe vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia ſous Cromwel, & le premier qui rompit

ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellèrent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII. Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terreins immenses qui absorboient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs. L'acte de navigation, imaginé par le protecteur & dont le but étoit d'assurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissemens du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions, fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Vir-

ginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppreſſion fit tarir les reſſources & les eſpérances de la province. Pour comble de calamité, les ſauvages l'attaquèrent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indiſpoſé le peuple indigène par la mauvaiſe foi qu'ils avoient miſe dans leurs échanges avec lui. Ce germe de diviſion pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu conſentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en ſollicitoit. Mais, quoiqu'ils n'euſſent pas encore des femmes Européennes, ils repouſſèrent ces liaiſons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haîne ſe manifeſta par des aſſaſſinats ſecrets, par des hoſtilités publiques; &, en 1622, par une conſpiration qui coûta la vie à trois cens trente-quatre perſonnes; qui auroit même creuſé le tombeau de la colonie entière, ſi les chefs

n'euſſent été avertis du danger quelques heures avant l'inſtant arrêté pour le maſſacre général.

Depuis cette trahiſon, il ſe commit de part & d'autre des atrocités ſans nombre. Les trèves entre les deux nations étoient rares & mal obſervées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruſes & de violences pour dépouiller le ſauvage de ſes fourrures. Cette inſatiable avidité, qui attaquoit ſans diſtinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voiſinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main, vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, ſur des établiſſemens imprudemment diſperſés & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir ſe ſoutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déſeſpoir. Berkley, après avoir été longtems leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni aſſez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni aſſez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards ſe

tournèrent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irréguliérement pour général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur qui, avec ce qui lui restoit de partisans, s'étoit retiré sur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévère, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontens, divisés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songèrent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse; & la clémence assura la soumission.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du soin de se rapprocher des Indiens. Toute liaison avoit cessé avec eux depuis quelque tems. L'assemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications;

mais elle ordonna que les échanges ne pourroient ſe faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux ſauvages ; & les choſes ne tardèrent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de redonner de la valeur au tabac, la plus importante & preſque l'unique production de la colonie. On penſa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'aviliſſement où il étoit tombé, que de repouſſer de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire paſſer en Europe. Si les légiſlateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée & les rendre les arbitres de ſon prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raiſonnée, ils ſe donnèrent, dans tous les marchés, des concurrens qui leur démontrèrent d'une manière bien amère le vice de leurs principes.

Ces arrangemens étoient à peine faits, qu'au printems de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper.

Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un réglement qui condamneroit à un an de prison & à une amende de 11,250 liv. tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur ; à trois mois de prison, & à une amende de 2250 l. ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conseil ou quelqu'autre magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs ? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit ? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire ? Ces défenses calomnient le gouvernement, s'il est bon ; puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment réussir à les faire observer ? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril ? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle

il ne manque jamais de ſe révolter. Comment connoîtrez-vous les rebelles à vos ordres ? Par l'eſpionage, par les délations, par les voies les plus ſûres de diviſer les citoyens, & de ſuſciter entre eux la méfiance & les haînes. Qui punirez-vous ? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne ſe tairont jamais, lorſqu'ils ſeront perſuadés qu'il eſt de leur devoir de parler. N'en doutez pas : ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, oſerez-vous les traîner dans une priſon ? Si vous l'oſez, croyez-vous qu'ils tardent long-tems à trouver des vengeurs ? Si vous ne l'oſez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchiſe, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & ſéditieux ; & c'eſt votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains, ou vous dépoſitaires de leur autorité, votre adminiſtration eſt-elle bonne ? livrez-la à toute la ſévérité de notre examen ; elle n'y peut gagner que du reſ-

pect & de la soumission. Est-elle mauvaise ? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puisque vous êtes d'abominables tyrans, ayez du moins assez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes justes, laissez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppresseurs, le repos & le sommeil ne sont pas faits pour vous ; & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du sort de celui qui consentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le subirez, à moins que vous ne soyez environnés que de vils esclaves, tels qu'étoient sans doute alors les habitans de la Virginie. Les représentans de cette province accordèrent, sans balancer, leur consentement à une loi qui assuroit l'impunité à tous les brigandages des administrateurs. D'autres malheurs ne tardèrent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugemens. Une seule cour prenoit connoissance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'assemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à

les terminer. Cet ordre de choſes laiſſoit trop peu d'influence aux gouverneurs ſur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchâſſent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & ſous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées juſqu'alors aux repréſentans de la province, iroient excluſivement à leur conſeil.

Une innovation plus funeſte encore fut ordonnée en 1692, par le chevalier Androſſ. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faiſoit un cahos de la juriſprudence angloiſe, fût établi dans ſon gouvernement. Rien ne convenoit moins aux planteurs de la Virginie que des ſtatus ſi bizarres, ſi compliqués, ſouvent ſi contradictoires. Auſſi ces hommes peu éclairés ſe trouvèrent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'iſſue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés; & cette inquiétude rallentit aſſez long-tems leurs travaux.

Ils ne furent pouſſés avec vigueur & avec ſuccès qu'après le commencement du ſiècle. Rien n'en arrêta l'accroiſſement. Seulement les frontières de la colonie éprou-

vèrent dans les derniers tems quelques dégâts de la part des ſauvages, irrités par des attrocités & des injuſtices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés ſans le diſcours que tint Logan, chef des Shaweneſes à Dunmore, gouverneur de la province.

« Je demande aujourd'hui à tout homme » blanc, ſi preſſé par la faim, il eſt jamais » entré dans la cabane de Logan, ſans qu'il » lui ait donné à manger; ſi venant nud » ou tranſi de froid, Logan ne lui a pas » donné de quoi ſe couvrir. Pendant le » cours de la dernière guerre, ſi longue & » ſi ſanglante, Logan eſt reſté tranquille ſur » ſa natte, deſirant d'être l'avocat de la paix. » Oui, tel étoit mon attachement pour les » blancs, que ceux même de ma nation, » lorſqu'ils paſſoient près de moi, me mon- » troient au doigt, & diſoient: *Logan eſt* » *ami des blancs*. J'avois même penſé à vivre » parmi vous: mais c'étoit avant l'injure » que m'a faite un de vous. Le printems » dernier, le colonel Creſſop, de ſang froid » & ſans être provoqué, a maſſacré tous » les parens de Logan, ſans épargner ni ſa

» femme, ni ses enfans. Il ne coule plus
» aucune goutte de mon sang dans les veines
» d'aucune créature humaine. C'est ce qui
» a excité ma vengeance. Je l'ai cherchée.
» J'ai tué beaucoup des vôtres. Ma haîne
» est assouvie. Je me réjouis de voir luire
» les rayons de la paix sur mon pays. Mais
» n'allez point penser que ma joie soit la
» joie de la peur. Logan n'a jamais senti la
» crainte. Il ne tournera pas le dos pour
» sauver sa vie. Que reste-t-il pour pleurer
» Logan quand il ne sera plus ? PER-
» SONNE».

Que cela est beau! comme cela est simple, énergique & touchant! Démosthène, Ciceron, Bossuet sont-ils plus éloquens que ce sauvage ? Quelle meilleure preuve de cette sentence si connue, que c'est le cœur qui rend l'homme disert ?

XIII. A quel point la Virginie a poussé sa population & son commerce. Quelles sont ses mœurs.

La Virginie, comme la plupart des autres colonies, n'attira d'abord que des vagabonds, qui n'avoient ni famille, ni fortune. Leur travail leur donna bientôt quelque aisance, & ils desirèrent d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la province,

& qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes; ils donnèrent 2250 liv. pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de sagesse & de vertu. Cet usage ne dura pas long-tems. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité, sur la fertilité du pays, des familles entières, même d'une condition honorable, se transportèrent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

La religion du gouvernement fut la première, & quelque tems la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passèrent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révoltèrent; & la loi se permit en 1642, de chasser de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret funeste: mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens, de Quakers, de Réfugiés François qui osâssent se fier à ce

repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le tems, les hommes se multiplièrent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent, donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cens cinquante mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves. L'opinion commune les porte à cent cinquante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois, des mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la rivière d'York.

On donne le ſecond rang à ceux de la rivière James. Ceux qui croiſſent ſur les bords du Rappahanok & au ſud du Potowmak ſont les moins eſtimés.

Depuis 1752 juſques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cens un mille cent dix quintaux de tabac, ce qui fit pour chacune des quatre années huit cens ſoixante-quinze mille deux cens quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cens quatre-vingt-neuf mille huit cens quintaux, ou ſept-cens quarante-ſept mille quatre cens cinquante quintaux tous les ans, ce qui réduiſit ſa conſommation annuelle à cent vingt-ſept mille huit cens trente quintaux.

Depuis 1763, juſques & compris 1770, les deux colonies n'envoyèrent à leur métropole que ſix millions cinq cens mille quintaux de tabac, ou huit cens douze mille cinq cens quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou ſix cens quarante-trois mille cinq cens quintaux par année, de ſorte que la nation

nation en consomma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation diminua donc année commune de soixante-deux mille sept cens quatre-vingts quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cens cinquante quintaux; & la consommation angloise augmenta de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux chaque année.

L'usage du tabac n'a pas diminué en Europe. La passion pour cette superfluité s'est même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en fournissoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'est que la Hollande, c'est que l'Alsace, c'est que le Palatinat, c'est que principalement la Russie en ont poussé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 s. 7 d., somme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établissemens. Le tabac fut la principale des

productions, puisqu'une colonie en exporta cinquante-sept millions trois cens trente-sept mille sept cens quatre-vingt-quinze livres pesant, & l'autre vingt-cinq millions sept cens quatre-vingt-un mille sept cens soixante-neuf livres.

En Virginie, les vaisseaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres états commerçans du globe. Ils sont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations même, placées à plus ou moins de distance de l'océan sur des rivières navigables, depuis cent jusqu'à deux cens milles. Cet usage fatigue les navigateurs, & rallentit leur marche. La Grande-Bretagne qui ne perd jamais de vue la conservation de ses hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, desira, ordonna même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées les productions de la province. Les voies d'insinuation, la contrainte des loix, tout fut presqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades

qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même, quoique le siège du gouverneur, des assemblées, des cours de justice & des études; quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional; quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitans.

Des hommes qui préfèrent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux: il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie. Toujours, ses habitans mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maisons. Toujours, ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins & à les recevoir avec ostentation. Toujours, ils aimèrent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours, ils se livrèrent à cette mollesse, à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagemens de la province furent-ils habituellement très-considérables. Au commencement des trou-

bles, on les croyoit de 25,000,000 livres. Cette somme prodigieuse appartenoit aux négocians de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit spécialement fondée sur une loi injuste qui assuroit leur paiement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour sortir d'une situation, en apparence, si désespérée. Elle en sortira, lorsqu'elle mettra plus de simplicité dans ses mœurs, plus de modération dans ses dépenses. Elle en sortira, lorsque profitant des ressources d'un sol immense & assez fécond, elle variera, elle perfectionnera ses cultures. Elle en sortira, lorsqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'usage le plus général. Elle en sortira, lorsque ses atteliers ne se borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais, pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en sortira, lorsque ses caisses publiques moins expoliées & mieux réglées permettront la diminution

des impôts, beaucoup plus considérables dans cette province que dans aucune autre de ce continent. Plusieurs de ces conseils peuvent intéresser les deux Carolines.

XIV. Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

La vaste contrée qu'elles occupent fut découverte par les Espagnols peu de tems après leurs premières expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la méprisèrent. L'amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans François : mais le fanatisme, qui les poursuivoit, ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacèrent vers la fin du seizième siècle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établissement naissant, pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven, Ashley ; & messieurs Carteret, Berkley & Colleton obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le systême législatif du nouvel état fut tracé par le fameux

Locke. Un philoſophe, ami des hommes, ami de la modération & de la juſtice, qui ont ſeules le droit de les gouverner, devoit ſapper juſqu'aux fondemens le fanatiſme qui les a diviſés dans toutes les régions, & qui les armera les uns contre les autres juſqu'à la fin des ſiècles.

L'intolérance, toute affreuſe qu'elle nous paroît, eſt une conſéquence néceſſaire de l'eſprit ſuperſtitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits ? Or quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la baſe fondamentale de la morale ? D'après ces principes, l'irréligieux eſt l'ennemi commun de toute ſociété ; l'infracteur du ſeul lien qui unit les hommes entre eux ; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la ſévérité des loix. C'eſt lui qui étouffe les remords. C'eſt lui qui rompt le frein des paſſions. C'eſt lui qui tient école de ſcélérateſſe. Quoi ! nous conduiſons au gibet un malheureux que l'indigence embuſque ſur un grand chemin, qui s'élance ſur le paſſant un piſtolet à la main, & qui demande

un écu dont il a besoin pour la subsistance de sa femme & de ses enfans expirant de misère ; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux ? Nous traitons comme un lâche celui qui souffre qu'en sa présence on parle mal de son ami ; & nous exigerons que l'homme religieux laisse l'incrédule blasphémer à son aise de son maître, de son père, de son créateur. Il faut, ou dire que toute croyance est absurde, ou gémir sur l'intolérance comme sur un mal nécessaire. Saint Louis raisonnoit très-conséquemment, lorsqu'il disoit à Joinville ; *si tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & perce lui en le cœur ; je te le permets.* Tant il est important, que dans toutes les contrées, ainsi qu'on l'assure de la Chine, les souverains & les dépositaires de leur autorité ne soient attachés à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux.

Tout porte à penser que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'osant attaquer trop ouvertement les préjugés de son tems, également cimentés par des vertus & par des crimes, il voulut les concilier, autant

qu'il étoit poſſible, avec un principe dicté par la raiſon & l'humanité. Comme les habitans ſauvages de l'Amérique n'ont, diſoit-il, aucune idée de la révélation, ce ſeroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient, ſans doute, une liberté de conſcience que les prêtres & les princes leur refuſent en Europe : ce ſeroit donc manquer à la bonne-foi, que de les perſécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejettés pour un aveuglement que la douceur & la perſuaſion pouvoient faire ceſſer.

C'eſt ainſi que raiſonnoit le philoſophe Anglois, avec des eſprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de diſcuter. Par égard pour leur foibleſſe, il mit à la tolérance qu'il établiſſoit, cette reſtriction, que toute perſonne au-deſſus de dix-ſept ans, qui prétendroit à la protection des loix feroit inſcrire ſon nom dans le regiſtre de quelque communion. C'étoit une brèche à ſon ſyſtême. La liberté de conſcience ne ſouffre aucune ſorte

de modification. C'eſt un compte que l'homme doit à Dieu ſeul. De quelque manière qu'on y faſſe intervenir le magiſtrat, c'eſt une injuſtice. Un déiſte pouvoit-il ſe ſoumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins favoriſée par Locke. Soit par complaiſance pour ceux qui l'employoient, eſpèce de baſſeſſe dont on répugne à le ſoupçonner ; ſoit que plus métaphyſicien que politique, il n'eût ſuivi la philoſophie que dans les ſentiers ouverts par Deſcartes & par Léibnitz : cet homme qui détruiſit, qui éloigna tant d'erreurs dans ſa théorie ſur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la légiſlation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éterniſera la gloire de la nation Françoiſe, même lorſque le deſpotiſme aura briſé tous les reſſorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Monteſquieu lui-même ne s'eſt pas apperçu qu'il faiſoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philoſophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-ſeulement les prérogatives de la couronne: mais encore toute la puiſſance légiſlative.

Le premier uſage que firent de leur autorité ces ſouverains, ce fut de créer trois ordres de nobleſſe. Ils appellèrent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille; & le titre de landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces conceſſions ne pouvoient jamais être aliénées en détail; & leurs heureux poſſeſſeurs devoient ſeuls former la chambre des pairs. Les communes furent compoſées des repréſentans des villes & des comtés, mais avec des droits beaucoup moins conſidérables que dans la métropole. L'aſſemblée fut nommée cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux ſols ſix deniers par acre: mais il lui étoit libre de la racheter.

De puiſſans obſtacles s'oppoſèrent trop long-tems aux progrès de ce grand établiſſement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les ſectes indiſtinctement ; toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un état naiſſant à de grandes proſpérités. Dans la ſuite, les Anglicans, devenus jaloux des non-conformiſtes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de prière. Ces actes de folie & de violence furent annulés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la juſtice, à la raiſon, à la politique. Du choc de ces rêveries ſortirent des cabales & des tumultes qui détournèrent les habitans des travaux utiles pour les occuper de mille fantômes qu'on ne mépriſera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux ſauvages furent preſque auſſi extravagantes, preſque auſſi deſtructives de tout bien. Sans intérêt & ſans motif, on attaqua, on maſſacra toutes les nations errantes ou fixées entre

l'océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive, se soumit ou se dispersa.

Cependant une constitution mal ordonnée fut la cause principale d'une inertie presque générale. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de choses, ou consentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la misère & dans l'anarchie une vaste contrée dont on s'étoit promis de si grands avantages. Le sénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ses premiers maîtres 540,000 livres de dédommagement. Granville seul, par des considérations qui ne nous sont pas connues, fut maintenu dans son huitième, situé sur les confins de la Virginie: mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer aussi son indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il se trouvoit déja établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde, fut substitué

à l'arrangement bizarre que, dans des tems d'une extrême corruption, des favoris insatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put espérer des prospérités. Dans la vue d'en simplifier l'administration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, sous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

XV. Ce que les deux Carolines ont de commun.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cens milles sur la côte, & environ deux cens milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & il s'élève toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irréguliérement jettés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossière quelques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à corne qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays eſt arroſé par un grand nombre de rivières dont quelques - unes ſont navigables. Elles le feroient dans un plus long cours, ſans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat ſoit auſſi variable que dans le reſte de l'Amérique Septentrionale, il eſt ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne ſe fait guère ſentir que le matin ou le ſoir, & les chaleurs ſont rarement fort vives. Si les brouillards ſont ordinaires, du moins ſe diſſipent - ils au milieu du jour. Malheureuſement dans les mois de juillet, août, ſeptembre & octobre règnent dans la plaine des fièvres intermittentes, quelquefois funeſtes aux régnicoles même, & trop ſouvent mortelles pour des étrangers.

Telle eſt l'organiſation phyſique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les diſtingue.

XVI. Ce qui diſtingue la Caroline Septentrionale.

La Caroline Septentrionale eſt une des plus grandes provinces du continent. Malheureuſement elle n'offre pas des avantages proportionnés à ſon étendue. Le ſol y eſt généralement plus plat, plus ſablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline

Méridionale. Ces triſtes plaines ſont couvertes de pins ou de cèdres, ce qui annonce un terrein ingrat ; & ſemées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la conſtruction des vaiſſeaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de ſable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieuſement la population que l'intérieur des terres. Enfin le pays eſt plus expoſé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du ſud-eſt.

Ces motifs éloignèrent, ſans doute, les Anglois de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la première plage qu'ils euſſent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur ſituation pouſſoient dans cet autre hémiſphère, n'y portoit ſa miſère ou ſon inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, ſans aveu, ſans loix, ſans projets s'y fixèrent. Mais, avec le tems, les terres devinrent rares dans les autres colonies ; & alors les hommes, qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluèrent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui, dans la

province, ſelon le congrès, trois cens mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'eſclaves. Peu de ces habitans ſont Anglois, peu ſont Irlandois, peu ſont Allemands. La plupart ont une origine Ecoſſoiſe ; & il faut en dire la raiſon.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu ſi fiérement tracé le caractère, ne furent aſſervis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repouſſa toute invaſion ; & les coutumes étrangères s'arrêtèrent au pied de leurs inacceſſibles demeures. Iſolés du reſte du globe, ils montroient dans leurs manières la politeſſe des cours, ſans en avoir les vices ; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inſpirée par la nobleſſe de leur origine ; dans leur cœur toute la délicateſſe de notre point d'honneur, ſans ſes ombrages minutieux. Comme l'induſtrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur ſol & de leur climat ne les appelloit que dans deux ſaiſons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longs loiſirs. C'étoit la chaſſe, c'étoit la guerre, c'étoit la danſe qui les conſommoient, ou, à leur défaut,

défaut, des conversations animées par des expressions pittoresques, par des pensées originales. La plupart étoient musiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la jeunesse. Sous chaque toît, on trouvoit au moins un historien pour rappeller les grands événemens, & un poëte pour les chanter. Les lacs, les forêts, les antres, les cataractes; la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient, donnoit de l'élévation à leur esprit, jettoit une teinte de mélancolie sur leur caractère, & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en imposoit à l'homme civilisé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient longtems le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux: les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'usage habituel des instrumens homicides leur en ôtoit la crainte,

Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit ; si le tonnerre grondoit sur leur tête ; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instrumens ; ils entonnoient un hymne en son honneur ; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentimens & à la divination. Tous se soumettoient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecossois formoient un grand nombre de tribus appellées *clans*, dont chacune portoit un nom différent, & vivoit sur les terres d'un seigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendoient tous, sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit assuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité ; tous ai-

moient leur ſang dans les autres membres de la confédération. Tous ſupportoient patiemment leur ſort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De ſon côté, le chef étoit un père commun, autant par reconnoiſſance que par intérêt.

Cet ordre de choſes ſubſiſta pendant une longue ſuite de ſiècles, ſans la moindre altération. A la fin, les ſeigneurs contractèrent l'habitude de paſſer une grande partie de leur vie, en voyages, à Londres, ou à la cour. Ces abſences répétées détachèrent d'eux des vaſſaux qui les voyoient moins, & qui n'en étoient plus ſecourus. Alors des hommes, qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs ſtériles & ſauvages montagnes, ſe diſperſèrent. Pluſieurs allèrent chercher une autre patrie dans pluſieurs provinces Américaines. Le plus grand nombre ſe réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons ſont rarement raſſemblés. Auſſi ſont-ils les moins inſtruits des Américains, les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars ſur leurs plantations, ſans ambition & ſans prévoyance. On leur

trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domeſtiques ſont meilleures que leurs mœurs sociales; & il eſt preſque ſans exemple qu'un homme ait eu quelque liaiſon avec une eſclave. C'eſt le porc, c'eſt le lait, c'eſt le maïs qui font leur nourriture; & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux, qu'un ſort errant jetta ſur ces ſauvages rives, ſe bornoient à couper du bois qu'ils livroient aux navigateurs qui ſe préſentoient pour l'acheter. Bientôt, ils demandèrent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons qui, prolongés juſqu'à ſon pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de pin: on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés

au-dessous. Le goudron se réduisoit en poix, soit dans de grandes chaudières de fer où on le faisoit bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jettoit en fusion. Avec le tems, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon salé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes secs, une petite quantité de mauvaises farines, & plusieurs objets de moindre importance. Cependant, les exportations de la colonie ne passoient pas douze ou quinze cens mille livres.

Le soin de voiturer ses propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que son sol fournit au nouvel hémisphère a été enlevé jusqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique qui lui portoient en échange des eaux-de-vie de sucre, dont elle n'a pas discontinué de faire une consommation immense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé par les mains des Anglois qui lui fournissoient son vêtement, les instrumens de sa culture, & quelques nègres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y

a que Brunſwick qui puiſſe recevoir les navires deſtinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie preſqu'à l'embouchure de la rivière du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilgminton, ſa capitale, placée plus haut ſur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

XVII. Ce qui diſtingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale : mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz eſt une plante aſſez ſemblable au bled par ſon port, la couleur, la forme & la diſpoſition de ſon feuillage. La panicule qui termine la tige, eſt compoſée de petites fleurs diſtinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, ſix étamines & un piſtil ſurmonté de deux ſtyles. Ce piſtil devient une graine blanche, très-farineuſe, couverte de deux écailles intérieures, qui ſont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aſpérités, & relevées de pluſieurs côtes ſaillantes, dont la moyenne ſe ter-

mine par une arête ou barbe aſſez longue. Cette plante ne ſe plaît que dans les terreins bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de ſa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers tems, malheureuſement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture, la rendit la contrée la plus mal-ſaine du monde connu, ſans ceſſe ravagée par des épidémies, & conſtamment affligée de maladies cutanées, qui paſſèrent de cette région dans les autres, où elles ſe ſont perpétuées pendant des ſiècles, & où elles n'ont ceſſé que par la cauſe contraire à celle qui les avoit produites, le deſſéchement des marais, la ſalubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités, ſi l'art n'oppoſe des préſervatifs à la nature, dont les bienfaits ſont quelquefois accompagnés de maux, ou ſi la chaleur de la Zone-Torride ne diſſipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizières. Ce qui eſt connu, c'eſt que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'est pas d'accord sur la manière dont le riz s'est naturalisé à la Caroline. Mais soit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des esclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre: toujours est-il certain que le sol sembloit l'appeller. Cependant, il se multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal où s'en faisoit la consommation, retiroient un si mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les frais de culture. En 1730, une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finistère. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la province, assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les soins des nègres, dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan,

réussit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette province, les premiers essais ne donnèrent que des produits d'une qualité très-inférieure : mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désespèrent pas même de supplanter, avec le tems, les Espagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur espoir sur l'étendue de leur sol, sur l'abondance & le bon marché des subsistances, principalement sur l'usage où ils sont de labourer leurs champs avec des animaux, & d'y semer l'indigo comme le bled; tandis que dans les Indes Occidentales, c'est l'esclave qui prépare les terres, c'est l'esclave qui jette la graine dans des trous disposés de distance en distance pour la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolution dans le commerce arrivoit jamais, la Caroline Méridionale, qui compte actuellement deux cens cinquante mille habitans moitié blancs, moitié noirs, & dont les exportations, en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale, s'élevèrent, en 1769, à

10,601,336 livres, la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler sa population & ses cultures. C'est déja, de toutes les provinces du continent septentrional, la plus riche. Aussi le goût des commodités y est-il général : aussi les dépenses s'y élèvent-elles jusqu'au luxe. Cette magnificence se faisoit surtout remarquer naguère dans les enterremens. On y rassembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit possible ; on leur servoit des mets recherchés ; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vases précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parens, des voisins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les sanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole, ont mis fin à ces profusions : mais sans abolir un usage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établissement, les ministres de la religion imaginèrent de louer indistinctement dans le temple toutes celles de leurs ouailles, qui termineroient leur carrière. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure

des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit ſuivre l'oraiſon funèbre. Ainſi donc, tandis que le prêtre catholique trafiquoit, dans nos contrées, de la prière ; le miniſtre hétérodoxe, plus odieux, trafiquoit dans l'autre hémiſphère de la louange pour les morts.

Etoit-il un moyen plus ſûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les eſprits, les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus ſcandaleux pour tout un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique, préconiſant un citoyen abhorré pour ſon avarice, ſa dureté, ſes débauches ; un mauvais père, un fils ingrat, des époux diſſolus, & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puiſſant avoit précipités dans le fond des enfers, ſi ſa bonté lui a permis d'en creuſer.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom ; & elles ſont en même tems des ports.

Georges-Town, ſitué à l'embouchure de la rivière de Black, eſt encore peu de choſe : mais ſa ſituation doit le rendre un jour plus conſidérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne ſortira pas de ſa médiocrité, quoique ſa rade puiſſe recevoir les plus grands vaiſſeaux & les mettre en ſûreté.

C'eſt Charles-Town, capitale de la colonie, qui eſt actuellement le marché important, & qui le deviendra néceſſairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit, eſt ſemé de récifs & embarraſſé par un banc de ſable : mais avec le ſecours d'un bon pilote, on arrive ſûrement au port. Il peut recevoir juſqu'a trois cens voiles; & les navires de trois cens cinquante à quatre cens tonneaux y entrent dans tous les tems avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand eſpace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maiſons commodes, & quelques édifices publics, qui paſſeroient pour beaux, en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées & de tout ce qu'elle peut con-

ſommer de marchandiſes étrangères, y entretient un mouvement rapide & y a ſucceſſivement élevé des fortunes fort conſidérables.

Les deux Carolines ſont encore bien éloignées du point de grandeur ou il leur eſt permis d'aſpirer. Celle du Nord ne demande pas à ſon ſol toutes les productions qu'il lui offre ; & celles dont elle paroît s'occuper un peu, ſont comme abandonnées au haſard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud : Mais elle n'a pas vu ou aſſez vu, juſqu'où la culture de l'olivier & de la ſoie pourroit pouſſer ſa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrein, qui peut être utilement exploité. C'eſt un travail réſervé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, ſans doute, il s'établira quelque induſtrie dans des provinces où il n'en exiſteroit pas de trace, ſi les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

XVIII. Par qui, à quelle occaſion & de

Entre la Caroline & la Floride eſt une langue de terre, qui occupe ſoixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une

quelle manière fut fondée la Georgie ?

largeur de cent cinquante milles, & a trois cens milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au Nord par la rivière de Savannah, & au Midi, par la rivière d'Alatamaha.

Depuis long-tems le ministère Britannique penchoit à occuper ce désert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance, que la liberté, mère des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche, voulut, qu'après la fin de ses jours, ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolvables, que leurs créanciers détenoient en prison. Quel est ailleurs, & parmi nous, celui qui se proposera d'expier ainsi le long abus de ses prospérités ? Plusieurs mourront, après avoir dissipé des millions, sans pouvoir se rappeller une seule action honnête. Plusieurs mourront, en laissant à des héritiers, qui soupirent après leur décès, des trésors acquis par l'usure & les concussions, sans réparer, par quelque institution honorable & utile, le crime de leur opulence.

Un des effets de l'or feroit-il donc d'endurcir l'ame jufqu'à la fin & d'étouffer le remords ? prefque aucun qui ait fu en faire un digne ufage pendant fa vie ; aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La fageffe politique, fecondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, feroient tranfportés dans la terre inhabitée, qu'on fe propofoit de peupler. Ce pays fut appellé Georgie, en l'honneur du fouverain, qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation ; l'exécution d'une entreprife vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs facré d'un citoyen. Une foufcription volontaire produifit des fommes encore plus confidérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par fon goût pour les chofes brillantes, par fon amour pour la patrie, par fa paffion pour la gloire, fut chargé de diriger un fi digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de fe montrer égal à fa réputation, Oglethorpe

voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au foible établissement, qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de six cens dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cens vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecossois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fondèrent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon, où étoit déja établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Proteſtans, chaſſés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allèrent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé ſur la rivière de Savannah, à ſeize lieues de l'océan, dut ſon origine à ces victimes d'une odieuſe ſuperſtition.

Des Suiſſes imitèrent les ſages Salzburgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils s'établirent auſſi ſur la Savannah : mais trois lieues plus bas, mais ſur une rive qui les mettoit ſous les loix de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maiſons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation, méritoit bien cette marque de reconnoiſſance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir, pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'océan, la ville d'Auguſta. Ce n'étoit pas la bonté du ſol qu'ils cherchoient ; ils vouloient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks, des Chicke-

faws, des Cherokees, les nations fauvages les plus nombreufes de ce continent. Leur projet réuffit fi bien, que, dès 1739, ces liaifons occupoient fix cens perfonnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure, étoit d'autant plus facile que, durant la plus grande partie de l'année, la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jufqu'aux murs d'Augufta.

La métropole pouvoit, ce femble, beaucoup efpérer d'un établiffement qui, dans un tems très-borné, avoit reçu cinq mille habitans, qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fifc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être fon étonnement, lorfqu'en 1741 on l'inftruifit, que la plupart des malheureux, qui étoient allé chercher un afyle dans la Georgie, s'en étoient fucceffivement retirés; & que le peu qui y reftoit encore foupiroit fans ceffe après un féjour moins infupportable. On chercha les caufes d'un événement fi fingulier, & on les trouva.

XIX. Obftacles qui s'oppoférent aux

Dans fa naiffance même, cette colonie avoit porté le germe de fon dépériffement. On avoit abandonné la jurifdiction avec la

propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence : mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du paſſé ſont perdues pour l'avenir. Le plus ſouvent, les faits ſont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuſes conſéquences à des prédéceſſeurs mal habiles; ou l'on trouve, dans quelques légères différences entre les circonſtances & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuſes. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, ſurveillé par la nation, n'eſt pas même à l'abri des ſurpriſes qu'on fait à ſa confiance. Le miniſtère Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés. progrès de la Georgie.

Le premier uſage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité ſans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiſlation qui mettoit dans leurs mains, non-ſeulement la police, la juſtice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ſes habitans. On ne laiſſoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous

les droits. Contre ses intérêts & ses lumières, on vouloit qu'il obéît. C'étoit son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie, chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en posséderoit jamais plus de cinq cens; qu'elle ne pourroit pas les aliéner; qu'ils ne passeroient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix, ni chassé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuse, par l'acharnement de ses créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les sortes de ressources dans son pays, il ne renonce pas à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne traverse pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, sans y être attiré par des espérances qui l'emportent sur l'attrait du sol qui le retient, sur le prix qu'il at-

tache à son existence & sur les périls auxquels il s'expose. Se jetter sur un vaisseau, pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme dissipera. Si l'on ébranle, de quelque manière que ce soit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans son industrie, qui compose toute sa fortune, il restera sur le rivage. Et tel devoit être nécessairement l'effet des limites imposées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloises, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens; encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre mesure, avec le tems. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & florissante,

les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression, se joignit un arrangement qui devint une nouvelle cause d'inaction. Les désordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal-saines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisoient par des sueurs continuelles: elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, les bestiaux, qui devoient être leurs premières richesses.

Toutes foibles qu'étoient ces ressources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cause d'une défense digne d'éloge, si le sentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'usage des esclaves fut

interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées ſans la main des nègres. On penſa qu'une contrée deſtinée à être le boulevard de ces poſſeſſions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, ſi l'on eût prévu que des colons, moins favoriſés de la métropole que leurs voiſins, placés ſur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également inſenſés. Les peuples ne ſont conſeillés que par leurs beſoins ; les ſouverains ne conſultent que leur intérét perſonnel. Les premiers, aſſez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, ſur la puiſſance à laquelle ils appartiennent & ſur celle qu'ils recevroient d'une invaſion, négligent leur ſûreté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront ja-

mais entre la félicité des peuples & la solidité de leur possession, & préféreront toujours une autorité ferme & constante sur des misérables, à une autorité incertaine & précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance, que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée, ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite; & il ne viendra dans la pensée d'aucun d'eux que ce sentiment habituel de haîne qu'ils nous supposent, parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'est que trop réel, s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une administration douce & paternelle; car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il est fondé sur les avantages rarement sentis, mais toujours avoués, d'une autorité suprême, quelle qu'elle soit, qui dirige, qui veille, qui protège & qui défende. Par la même raison, rien ne se recouvre plus facilement, quand il est aliéné. Le trompeur espoir d'un meilleur avenir suffit seul, pour calmer notre imagination & prolonger sans fin nos misères. Ce que j'avance, le

ſpectacle preſque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations ſe promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paiſiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le ſucceſſeur, élevé comme ſon père ou ſon aïeul, eſt préparé, dès ſon enfance, à ſe modeler ſur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaiſance & d'équité, qui étouffent le vice de ſon éducation. Sans cet heureux caractère, il ne demandera dans aucune circonſtance ce qu'il eſt juſte de faire, mais ce qu'on faiſoit avant lui; non ce qui conviendroit au bien de ſes ſujets qu'il regardera comme ſes plus proches ennemis, ſur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître ſon deſpotiſme & leur ſervitude. Il ignorera toute ſa vie la plus ſimple & la plus évidente des vérités; c'eſt que leur force & la ſienne ne peuvent ſe ſéparer. L'exemple du paſſé ſera ſon unique règle, & dans les occaſions où il eſt ſage de le ſuivre, & dans

les occaſions où il ſeroit ſage de s'en affranchir. Il en eſt en politique comme en religion. L'opinion la plus abſurde en religion ſera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle ſera plus une avec le reſte du ſyſtême. En politique, le parti que le miniſtère prendra, ſera toujours le plus analogue à l'eſprit tyrannique, le ſeul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demandèrent des eſclaves, pour ſavoir s'ils leur ſeroient accordés ou refuſés, il n'étoit queſtion que d'examiner, ſi la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus aſſurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la ſituation vraiment déſeſpérée du nouvel établiſſement publioit avec trop d'énergie les imprudences du miniſtère, pour qu'on pût perſévérer dans de ſi fatales combinaiſons. La province reçut enfin le gouvernement qui faiſoit proſpérer les autres colonies. Ceſſant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une poſſeſſion vraiment nationale.

XX. Situation & Depuis cette heureuſe révolution, la Georgie a fait d'aſſez grands progrès, ſans

être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit desiré : mais ses marais ont fourni une assez grande quantité de riz ; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, six cens trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 s. 6 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 s. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'élevèrent à 1,625,418 livres 9 s. 5 deniers, elles ont beaucoup augmenté depuis. espérances de la Georgie.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre ; & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscri-

tes. Voyons ſi la Floride doit s'attendre à une deſtinée plus brillante.

XXI. La Floride devient une poſſeſſion Eſpagnole.

Sous ce nom, l'ambition Eſpagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales. Mais la fortune qui ſe joue de l'orgueil national, a reſſerré depuis long-tems cette dénomination illimitée, dans la péninſule que la mer a formée entre la Georgie & la Louyſiane.

Ce fut Luc Velaſquès, dont la mémoire ſoit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtiment duquel je ſerois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monſtre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier ſur cette plage, avec le projet d'en tirer des eſclaves, par la ruſe ou par la violence. La nouveauté du ſpectacle attira les ſauvages voiſins. On les invita à monter ſur les vaiſſeaux ; on les enivra ; on les mit aux fers ; on leva l'ancre ; & l'on tira le canon ſur tout ce qui reſtoit d'Indiens au rivage. Pluſieurs de ces malheureux, ſi cruellement arrachés à leur patrie,

refusèrent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui survécurent à leur désespoir, furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres insatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velasquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ses infâmes compagnons fut massacrée, à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi justement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même, il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours détestés dans l'opprobre, dans les remords & dans la misère. Justice en fut faite sur la terre; que justice en soit faite aux enfers.

On avoit oublié en Espagne cette partie du Nouveau-Monde, lorsqu'un établissement qu'y formèrent les François en rappella le souvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ses riches possessions une nation si active; & elle ordonna la destruction de la colonie naissante. Ce commandement fut exécuté en

1565; & le vainqueur occupa la place que ses cruautés venoient de rendre absolument déserte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuse, lorsque le sassafras vint à son secours.

Cet arbre, toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reste de cet hémisphère, croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes: mais toujours dans un terrein qui n'est, ni trop sec, ni trop humide. Ses racines sont à fleur de terre. Son tronc, fort droit, nud, peu élevé se couvre d'une écorce épaisse, fangeuse, de couleur cendrée, & pousse au sommet quelques branches qui s'étendent sur les côtes. Les feuilles sont disposées alternativement, vertes au-dessus, blanchâtres en-dessous, & distinguées en trois lobes: quelquefois il s'en trouve d'entières, sur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caractères que celles du laurier ou du cannelier. Les fruits, qui succèdent, sont des petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur se prend en infusion, comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de sa racine est employée avec succès dans les fièvres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Le bois est blanchâtre & moins odorant. La médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la transpiration, résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, lever les obstructions, guérir la goutte, la paralysie. Le sassafras étoit autrefois d'un grand usage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri de cette dernière infirmité ils auroient succombé du moins aux fièvres dangereuses, dont ils furent presque tous attaqués à leur arrivée dans la Floride, soit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux. Mais les sauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de sassafras, ils pouvoient être assurés d'une prompte guérison. L'expérience fut tentée & réussit.

Pourquoi donc, ce médicament & tant d'autres qui produisent des cures merveilleuses dans ces contrées éloignées, semblent-ils avoir perdu presque toute leur efficacité, transportés dans les nôtres? La cause en est vraisemblablement dans le climat plus favorable à la transpiration; dans la nature de la plante qui dégénère & perd de sa force dans une longue traversée; sur-tout dans le caractère du mal qui se combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroit par les vices sans nombre de nos constitutions.

Les Espagnols établirent des petits postes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joseph: mais ce ne fut qu'à Saint-Augustin & à Pensacole qu'ils formèrent proprement des établissemens: l'un, à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François, durant les courtes divisions qui, en 1718, brouillèrent les deux branches de la maison de Bourbon. On ne tarda pas à le restituer.

En 1740, les Anglois assiégèrent vainement le premier. Les montagnards Ecossois, chargés

chargés de couvrir la retraite, furent battus & massacrés. Un de leurs sergens fut seul épargné par les sauvages Indiens, qui, combattant avec les Espagnols, le réservèrent pour les supplices qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe sanguinaire en ces termes :

« Héros & patriarches du monde occiden-
» tal, vous n'étiez pas les ennemis que je
» cherchois ; mais enfin vous avez vaincu.
» Le sort de la guerre m'a mis dans vos
» mains. Usez à votre gré du droit de la
» victoire. Je ne vous le dispute pas. Mais
» puisque c'est un usage de mon pays d'offrir
» une rançon pour sa vie, écoutez une pro-
» position qui n'est pas à rejetter.

» Sachez donc, braves Américains, que
» dans le pays où je suis né, certains hommes
» ont des connoissances surnaturelles. Un
» de ces sages, qui m'étoit allié par le
» sang, me donna, quand je me fis soldat,
» un charme qui devoit me rendre invulné-
» rable. Vous avez vu comme j'ai échappé à
» tous vos traits : sans cet enchantement,

» aurois-je pu ſurvivre à tous les coups mor-
» tels dont vous m'avez aſſailli ? Car j'en
» appelle à votre valeur ; la mienne n'a
» ni cherché le repos, ni fui le danger.
» C'eſt moins la vie que je vous demande
» aujourd'hui, que la gloire de vous ré-
» véler un ſecret important à votre conſer-
» vation, & de rendre invincible la plus
» vaillante nation du monde. Laiſſez-moi
» ſeulement une main libre, pour les céré-
» monies de l'enchantement dont je veux
» faire l'épreuve ſur moi-même en votre
» préſence ».

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours, qui flattoit en même-tems & leur caractère belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent un bras au priſonnier. L'Ecoſſois pria qu'on remît ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée ; & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : « Voyez, maintenant, » ſages Indiens, une preuve inconteſtable » de ma bonne-foi. Vous, guerrier, qui

» tenez mon arme tranchante, frappez de » toute votre force : loin de séparer ma » tête de mon corps, vous n'entamerez » pas seulement la peau de mon cou ».

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

XXII. La Floride est cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.

Le traité de paix de 1763 fit passer au pouvoir des Anglois la Floride, qui, vingt-trois ans auparavant, avoit résisté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que six cens habitans. C'est par la vente de leurs

cuirs ; c'eſt avec les denrées qu'ils fourniſſoient à leur garniſon, qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres beſoins exceſſivement bornés. Ces miſérables paſſèrent tous à Cuba, quoique convaincus qu'ils y feroient réduits au pain de l'aumône, ſi un monarque touché de tant d'attachement ne fourniſſoit à leur ſubſiſtance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Eſpagnols à préférer un gouvernement oppreſſeur à un gouvernement libre ? Seroit-ce la ſuperſtition qui ne peut ſouffrir les autels de l'hérétique à côté des ſiens ? Seroit-ce le préjugé qui rend ſuſpectes les mœurs & la probité de celui qui profeſſe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la ſéduction pour eux-mêmes & plus encore pour leurs enfans ? Accoutumés à une longue oiſiveté, s'imaginèrent-ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il ſi mauvaiſe opinion de l'homme, qu'il aime mieux diſpoſer lui-même de ſon ſort que de l'abandonner à la merci de ſon ſemblable ? Quoi qu'il en ſoit, il ne reſta à l'acquéreur qu'un déſert : mais n'étoit-ce

pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés ?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immense, dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi, par la cession d'une partie de la Louysiane. Depuis long-tems, cette puissance brûloit de s'établir sur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournèrent principalement.

XXIII. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernemens. On pensa que c'étoit un moyen puissant pour pousser avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichemens. Le ministère put être aussi décidé à cette division par l'espoir de trouver, dans tous les tems, plus de soumission dans deux provinces que dans une seule.

Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride Orientale, & Pensacole de la Floride Occidentale. Ces capitales, qui étoient en même-tems d'assez bons ports, ne réunissoient pas sans doute toutes les commodités dont elles étoient susceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en possédoient. Les autres colonies ne jouirent pas, à leur origine, de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des soldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient servi en Amérique, & qui y étoient établis, obtinrent gratuitement un terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois royaumes, qui étoient dans la même situation, n'eussent été tentés de quitter la mère-patrie, déja trop épuisée par les dernières hostilités.

La nouvelle colonie reçut aussi des cultivateurs des établissemens voisins. Elle en reçut de la métropole & de divers états pro-

teſtans. Il lui en arriva même qui furent un ſujet d'étonnement pour les deux hémiſphères.

Les Grecs gémiſſent ſous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être diſpoſés à ſecouer ce joug déteſté. Ainſi le penſoit le docteur Turnbull, lorſqu'en 1767, il alla offrir à ceux du Péloponèſe un aſyle dans l'Amérique Angloiſe. Beaucoup ſe rendirent à ſes ſollicitations ; & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corſe ; il aborda à Minorque ; & il perſuada encore à quelques habitans de ces deux iſles de le ſuivre.

Les émigrans, au nombre de mille, arrivèrent avec leur ſage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé ſoixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaſte poſſeſſion, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureuſement, ils avoient été ſi opiniâtrément contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, ſaiſon dangereuſe qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui ſuccombèrent. Ils étoient nombreux, parce

que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entières.

Ce qui échappa de ce premier désastre a joui depuis d'une santé qui n'a été altérée que par quelques fièvres. La constitution des hommes s'est fortifiée. Les femmes qui, à raison du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, sont actuellement très-fécondes. On présume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de son fondateur des institutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'observent. Ce n'est encore qu'une famille où l'esprit de concorde doit durer long-tems. Au premier janvier 1776, elle avoit déja défriché deux mille trois cens acres d'un sol assez fertile. Elle avoit assez d'animaux pour sa nourriture & pour ses travaux. Ses récoltes suffisoient à sa consommation; & elle vendoit pour 67,500 l. d'indigo. L'industrie & l'activité qui la distinguent font beaucoup espérer du tems & de l'expérience.

Pourquoi Athènes & Lacédémone ne re-

naîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale ? Pourquoi la ville de Turnbull ne seroit - elle pas dans quelques siècles le séjour de la politesse, des beaux-arts & de l'éloquence ? La nouvelle colonie est moins éloignée de cet état florissant que les barbares Pelasges ne l'étoient des concitoyens de Periclès. Quelle différence entre un établissement conçu & fondé par un homme sage & pacifique, & les conquêtes d'une longue suite d'hommes avares, insensés & sanguinaires ; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle seroit devenue, si ceux qui la découvrirent, qui s'en emparèrent & qui la dévastèrent, eussent été animés de l'esprit du bon Turnbull ? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de sagesse que de dépenses ? L'univers s'est peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exportèrent que pour 673,209 livres 18 sols 9 d. de denrées, ont un avantage marqué sur le reste de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces

variations imprévues dans la température de l'air qui, en toute saison, causent à leur voisinage des dégâts si fréquens & si funestes. Aussi est-il permis d'espérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y prospéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la société formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'aussi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mouvement d'enthousiasme, on ne s'est que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une source de richesses pour la colonie.

Cependant le terrein beaucoup trop sablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit guère qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont poussé sur ce sol, communément ingrat, quelques citoyens paisibles qui avoient un éloignement décidé pour les dissensions, & un plus grand

nombre d'hommes qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde principalement ſur les bords rians du Miſſiſſipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à pluſieurs iſles Britanniques des Indes Occidentales des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles recevoient des diverſes contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide ſi les côtes de Penſacole euſſent été plus acceſſibles & ſi ſon port eût été moins infeſté de vers.

Combien ſeroient accélérés les progrès des deux provinces, ſi leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop conſtamment ſuivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par les politiques les plus éclairés, ne ſeroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc

être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes? Ne devroient-ils pas préférer à des hoſtilités meurtrières & ſans gloire, un moyen humain & infaillible, de déſarmer un ennemi humilié & implacable?

Les conquérans ſe flattent que, ſans le ſecours de ces alliances ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les ſubſiſtances que leur fourniſſoit la chaſſe diminuant tous les jours, ils ſe voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induſtrie & l'activité veulent défricher. C'eſt, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voiſinage des établiſſemens Européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois; ils ſe replient vers les Aſſinipoils, vers la baie d'Hudſon, où ſe nuiſant néceſſairement les uns aux

autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il*, leur dit leur général, *qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour ?* & il avala la boisson d'un air aussi assuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé sur Pontheack les yeux des nations sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet : mais il peut être repris, & il n'est pas impossible qu'il réussisse. Alors les usur-

pateurs réduits à couvrir leurs frontières contre un ennemi qui n'a à ſoutenir aucune des dépenſes de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de tréſors, au prix de tant de ſang. Si les Anglois dédeignent un conſeil que la juſtice & l'humanité leur adreſſent par ma bouche, puiſſe un autre Pontheack ſortir de ſes cendres & conſommer ſon plan !

XXIV. Etendue des poſſeſſions Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale.

Les deux Florides, une partie de la Louyſianne, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque, & par le même traité, achevèrent de mettre ſous la domination de la Grande-Bretagne, l'eſpace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. Ainſi, quand cette puiſſance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudſon, Terre-Neuve, & les autres iſles de l'Amérique Septentrionale, elle n'auroit pas laiſſé de poſſéder une des dominations les plus étendues qui euſſent été formées ſur la ſurface du globe.

Ce vaſte empire eſt coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes,

qui, s'éloignant alternativement, & se rapprochant des côtes, laissent entre elles & l'océan un territoire de cent cinquante, de deux cens, quelquefois de trois cens milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cens lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour ainsi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit se transporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'isthme ou le

détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies ; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit, peut-être, à prédominer sur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains. Est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination, puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis ? Interrogez les Espagnols. Est-on donc si puissant d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse d'éclairer, s'il faut languir obscurément dans un monde quand on règne dans un autre ?

Les Anglois seront heureux s'ils peuvent conserver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais puisque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'est au commerce de féconder les conquêtes d'une puissance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'industrie humaine, que ceux du continent septentrional de

de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit, en général, ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui, paroiſſant ſortir de l'océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports ſans nombre, pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la ſaiſon de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hiver en prévient la récolte; tandis que, ſous une latitude plus ſeptentrionale, on en recueille ſur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle eſt la raiſon de ce phénomène? Avant l'arrivée

des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux eussent entiérement pourri cette espèce d'engrais ; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensévelies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siècles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, si long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XXV.
Arbres particuliers à l'Amérique

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul ; entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainsi nommé à cause de son produit, est un arbrisseau rameux, tortu, assez irrégulier, qui se plaît dans un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il guère de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, disposées alternativement, sont étroites, entières ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presqu'imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux individus différens. Les premières forment des chatons, dont chaque écaille porte six étamines. Les secondes, disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont rassemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La substance, dont ils sont enduits se détache, surnage & s'enlève avec une écumoire. Lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Septentrionale.

Cette matière, mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui abordèrent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, depuis que les animaux se sont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. Mêlée avec un quart de suif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'est pas la seule. On en compose d'excellent savon & de bons emplâtres pour les blessures. On s'en sert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Elevé par la nature, près des ruisseaux & dans des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, est revêtu d'une écorce assez fine. Ses rameaux, toujours opposés, se couvrent de feuilles qui ont la même disposition, & sont blanchâtres en-dessous,

découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, rassemblées en bouquets, ont un calice à cinq divisions chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre est occupé par le pistil qui devient un fruit composé de deux capsules comprimées & réunies par le bas, écartées & aîlées par le haut, remplies d'une seule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc de l'érable, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on insère dans la plaie, reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incision ou deux, au plus : une plus grande perte l'épuise & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop

épais. On la verſe enſuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le ſirop ſe durcit en ſe refroidiſſant, & ſe change en un ſucre roux, preſque tranſparent & aſſez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment: mais cette préparation altère toujours ſon goût. Ce ſucre ſert au même uſage que celui des cannes: mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainſi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel eſt le ſucre des ſauvages de nos landes; l'érable eſt le ſucre des ſauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ſes douceurs; elle a par-tout ſes merveilles.

XXVI. Oiſeaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en eſt un extrêmement ſingulier; c'eſt l'oiſeau-mouche, qui tire ſon nom de ſa petiteſſe. Son bec eſt long, pointu comme une aiguille; ſes pattes n'ont que la groſſeur d'une épingle ordinaire. On voit ſur ſa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine eſt couleur de roſe, &

son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses aîles & sur sa queue. Le duvet qui règne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

Le printems est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en-dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se

repose sur un arbre ou sur un pieu voisin ; il y reste quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant ; les hommes peuvent s'approcher de lui, jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colère & querelleur? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs aîles s'agitent avec tant de vîtesse, qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & sans suc, ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décèle, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, sur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim, plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

Tous les êtres ont une espèce ennemie. Celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine. C'est l'épée que le tyran voit toujours suspendue sur sa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matière animée avoit envahi, sans obstacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui disputoit. Aucune de ces espèces n'étoit utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins: c'est l'abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien-monde au nouveau. Les sauvages l'appellent mouche Angloise; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sur le nouvel hémisphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche considérable de commerce.

XXVII.
L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domestiques.

L'abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les ſauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpèce vivante à leur domination : ils ne ſavoient que les détruire. La domeſticité des animaux n'a jamais dû précéder la ſociété des humains. La première conquête de l'homme, eſt celle qu'il a faite ſur ſes ſemblables. Juſqu'à cette fatale époque de ſervitude univerſelle, chaque individu avoit été trop occupé de ſon exiſtence, & ſa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conſerver. Mais auſſi-tôt qu'une partie des hommes eut ſubjugué l'autre, & que celle-ci ſe vit aſſujettie à travailler pour des maîtres, le loiſir fut connu pour la première fois ſur la terre. Ce loiſir fut le père des arts, qui conſolèrent, peut-être, le genre-humain de la perte de ſa liberté. La domeſticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, ſans doute, une invention des ſociétés.

Peut-être n'eſt-elle pas le moindre ouvrage de l'induſtrie humaine. Peut-être a-

t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de hasards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés & des empires avancés, même jusqu'aux arts du luxe: mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau-Monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appellés par la nature; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup-d'œuil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la servitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée, pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes,

pour les travaux de la culture, lorſque les Européens y tranſportèrent de bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainſi que les hommes, expoſés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier ſouverain, à la racine même de leur génération, du moins pluſieurs eſpèces eurent-elles beaucoup de peine à ſe reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur groſſeur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux ſeulement, qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air & le ſol s'oppoſoient ſans doute au ſuccès de leur tranſplantation. C'eſt la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque eſpèce vivante & végétante croiſſe & meure dans ſon pays natal. L'amour de la patrie ſemble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conſervation.

XXVIII. Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

Cependant, il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la tranſplantation des animaux & des plantes. Lorſque les Anglois abordèrent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées ſolitaires ne culti-

voient qu'à regret ùn peu de maïs, plante qui a le port du roſeau. Ses feuilles, aſſez larges & fort longues, entourent à leur baſe la tige qui eſt ronde & noueuſe par intervales. Une panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets, dont elle eſt compoſée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aiſſelle des feuilles inférieures ſe trouvent les fleurs femelles, diſpoſées en épi très-ſerré ſur un axe épais & charnu, caché ſous pluſieurs enveloppes. Le piſtil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & ſurmonté d'un long ſtyle, devient une graine farineuſe, preſque ſphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité eſt annoncée par ſa couleur & par l'écartement des enveloppes qui laiſſent appercevoir l'épi.

Cette eſpèce de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la ſeule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les ſauvages ſe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton & de jetter dans chacun

un grain de maïs qui en produisoit deux cens cinquante ou trois cens autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre ; & réduit en pâte, il étoit cuit sous la cendre. Souvent même ; grillé seulement, il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux ; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrein maigre, léger & sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printems, même à deux ou trois reprises ; sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains, celui qui peut soutenir le plus long-tems la sécheresse & l'humidité.

Ces raisons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglois à le conserver, à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes Occidentales, & s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent

pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formèrent un commerce, qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ses colonies septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons & des bleds, résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

XXIX. L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.

La Suède étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron, dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703, cette puissance méconnut ses vrais intérêts, au point de plier & de réduire sous un privilège exclusif, cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite

& forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea, par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complette d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine, à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un systême de convention entre elles, qui devint public en 1718 : tems où toutes les puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse reveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des

hommes

hommes assez éloquens, pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mère patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais, qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, abordèrent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies, sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs, la différence du fret qui étoit tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit, en 1729, le systême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffi-

rent pour aſſurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande ſupériorité ſur celles du Nord.

Les bois, qui faiſoient pourtant une des principales richeſſes des colonies, fixèrent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Américains en portoient en Eſpagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres uſages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, aſſez de marchandiſes pour completter leur cargaiſon, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fretter les vaiſſeaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit conſidérablement augmenté la navigation Britannique. Le parlement inſtruit de ce ſuccès, ſe hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Ruſſie, de Suède & de Danemarck. Cette première faveur fut ſuivie d'une gratifica-

tion, qui, comprenant en général toute ſorte de bois, portoit ſpécialement ſur ceux qui étoient deſtinés à la conſtruction des vaiſſeaux. Malheureuſement, les matériaux du Nouveau-Monde ſe trouvèrent très-inférieurs à ceux de l'ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloiſe. Elle devoit au nord de l'Amérique ſes vergues & ſes mâtures. On voulut qu'elle en reçut encore ſes voiles & ſes cordages.

Les proteſtans François qui, chaſſés de leur patrie, par un roi tombé dans le bigotiſme, avoient apporté par-tout à ſes ennemis, l'induſtrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets ſouverainement importans pour une puiſſance maritime. L'Irlande & l'Ecoſſe cultivèrent ces plantes avec quelque ſuccès: mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Ruſſie. Pour mettre fin à cette importation ruineuſe, le gouvernement imagina d'accorder 135 liv. de gratification par tonneau, de ces matières à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup; & cependant

un encouragement ſi conſidérable n'eut que peu de ſuite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres ſe trouvèrent aſſez bonnes pour une production qui ne proſpère que ſur un ſol excellent. Cette région eſt plus abondante en fer, en fer deſtiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

XXX. Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, ſi néceſſaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorſque les Européens leur en apprirent le plus funeſte uſage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligèrent long-tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richeſſes, en le chargeant de droits énormes. Cette impoſition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, ſoutenus des propriétaires des bois-taillis, qui devoient ſervir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les ſophiſmes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient ſoutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche

de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles; que ces mines qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre, consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis

fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation, ne diminueroit guère l'importation étrangère, & se borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêtèrent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matières premières, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichissoient depuis si long-tems, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse, fut accompagnée d'un acte de justice. Une loi portée sous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autorisa à faire de leurs propriétés l'usage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces diſpoſitions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Eſpagne, à la Norwège, à la Suède & à la Ruſſie, 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua, & devoit diminuer encore. Le minerai eſt ſi abondant en Amérique, ſi facile à tirer de la ſuperficie de la terre, que les Anglois ne déſeſpéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même, les avantages qu'elle ſe promettoit de tant d'objets utiles à ſa navigation. Mais il lui ſuffiſoit que ſes colonies la tiráſſent de la dépendance, où les puiſſances du nord de l'Europe, pouvoient, en rigueur, la tenir pour la facilité, pour la multiplication de ſes armemens. Rien à ſes yeux n'étoit plus capable de ſuſpendre ſon eſſor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul devoit lui aſſurer l'empire du Nouveau-Monde.

Après s'en être applani le chemin, par XXXI. Peut-on

Eſpérer que le vin & la ſoie réuſſiront dans l'Amérique Septentrionale.

la création d'une marine libre, indépendante & ſupérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette eſpèce de conquête qu'elle avoit faite en Amérique, encore plus par ſon induſtrie que par ſes armes. A meſure que par une pente naturelle, les établiſſemens s'étoient avancés du Nord au Sud, les entrepriſes & les projets s'étoient multipliés en raiſon du ſol & du climat. Aux bois, aux grains, aux beſtiaux qui avoient été les productions premières, s'étoient joints ſucceſſivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richeſſes. Les Anglois qui n'avoient point de vin en Europe, réſolurent de le demander auſſi au nouvel hémiſphère.

On trouve ſur le continent ſeptentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages, qui produiſent des raiſins, dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût âcre & déſagréable. On penſa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refuſée ; & l'on appella des vignerons François dans un pays où ſes impôts & les corvées ne leur ôte-

roient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans; les saisons étoient trop inconstantes; les insectes trop multipliées autour des forêts, pour laisser éclorre & prospérer une culture si chère à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boisson dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, & dont l'usage fait les délices de tant d'autres: mais cet événement n'arrivera qu'après des siècles & des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin sera précédée par celle de la soie, ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein.

Cette riche matière coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent

très-considérable. On résolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie restèrent au-dessous d'une si riante promesse. On en rejetta la faute sur les habitans, qui n'achetant que des nègres, dont ils tiroient une utilité prompte & sûre, négligèrent d'avoir des nègresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie : occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphère dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élèvent aux arts de luxe; & les arts de luxe nourrissent le commerce,

enfant de l'induſtrie & père de la richeſſe. En 1769, le parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les ſoies crues qui ſeroient portées des colonies dans la métropole, il ſeroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les ſept années ſuivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant ſept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plantes, ne devoit pas tarder à ſuivre. La nation penſoit que l'Europe & l'Aſie avoient peu de productions qui ne puſſent être naturaliſées avec plus ou moins de ſuccès dans quelqu'une des vaſtes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes; & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

XXXII. De quelles eſpèces d'hommes ſe ſont peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.

Ce furent les Anglois qui, perſécutés dans leur iſle pour leurs opinions civiles & religieuſes, abordèrent les premiers dans cette région déſerte & ſauvage.

Il étoit difficile que cette première émigration eût des ſuites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne ſont tellement

attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'industrie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guère propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités; il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les misères, les privations, les calamités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes, de s'enrichir de leurs productions; mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureuſement pour cette nation, l'intolérance & le deſpotiſme, qui peſoient ſur la plupart des contrées de l'Europe, pouſſèrent de nombreuſes victimes ſur une plage inculte, qui, dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander en même tems du ſecours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en paſſant les mers, perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur ſervant d'aſyle, leur fourniſſoit à peu de frais une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que ſe propoſoient les émigrans, c'étoit de ſe trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire Britannique, après ſept ans de domicile dans quelqu'une de ſes colonies.

Tandis que la tyrannie & la perſécution déſoloient & deſſéchoient la population en Europe, l'Amérique Angloiſe ſe rempliſſoit de trois ſortes d'habitans. Les hommes libres forment la première claſſe. C'eſt la plus nombreuſe.

Les Européens, qui parcourent & tour-

mentent le globe depuis trois ſiècles, ont ſemé des colonies dans la plupart des points de ſa circonférence; & preſque par-tout leur race s'eſt plus ou moins abâtardie. Les établiſſemens Anglois de l'Amérique Septentrionale paroiſſoient avoir ſubi la loi commune. Leurs habitans étoient univerſellement jugés moins robuſtes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le ſoin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature abſorboit toutes les facultés de ce peuple tranſplanté ſous un autre ciel, on en concluoit ſa dégradation & ſon impuiſſance de s'élever à des ſpéculations un peu compliquées.

Pour diſſiper ce préjugé injuſte, il falloit qu'un Franklin enſeignât aux phyſiciens de notre continent étonné à maîtriſer la foudre. Il falloit que les élèves de cet hommme illuſtre, réunis en ſociété, jettâſſent un jour éclatant ſur pluſieurs branches des ſciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvellât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impreſſions fortes & rapides qu'elle avoit opéré dans les plus fières républiques de l'an-

tiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme & la consolation des siècles les plus réculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement & d'observation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homères, ses Théocrites, ses Sophocles. On n'y manque plus de secours, de maîtres, de modèles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les porportions on y voit plus de gens bien nés; plus de loisir & de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raison.

Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours, l'esprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent

promptement : mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout ; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloise. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble dessein, & qu'elle cherche par des voies justes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une seconde classe de colons fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique, & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impossibilité de subsister en Europe poussoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le nègre, le

crime n'avoit plusqu'un pas à faire : c'étoit de vendre son compatriote sans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât ; il l'a fait. Embarqués sans être en état de payer leur passage, ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui semble. Cette espèce d'esclavage est plus ou moins long : mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans, leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité, qui est fixée à vingt-un ans pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit servir une semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, & six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur, peut le vendre à qui bon lui semble : mais ce n'est que pour le tems de son premier engagement. Du reste, ce service n'a rien d'ignominieux ; & l'acquéreur fait tout

ce qu'il peut pour affoiblir la tâche de la vente & de l'achat. A l'expiration de sa servitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement, il reçoit du maître qu'il a servi, ou des instrumens de labourage, ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant de quelque apparence de justice que l'on colore cette espèce de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands sortis des marais de la Hollande se répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples, séduits par des promesses si magnifiques, suivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négocians d'Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci soudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues,

ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuſer. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices, mais un but moins honnête & peut-être plus inhumain : car qui ſait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui ſurvivent à leurs eſpérances ! L'illuſion ſe perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de ſuppprimer les lettres qui pourroient dévoiler un myſtère d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en eſt l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernemens qui fait adopter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à la perſpective d'un meilleur ſort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres

qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner ; on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances : on les emprisonne, on les garrotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix : peuples, où sont vos droits ?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ? Depuis deux siècles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux, dans les ténèbres du cabinet, cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons

à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits, ils commandoient par la misère à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne se liguoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter

les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractère des nations : comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissez tous, plus ou moins sourdement, de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes sont convenus entre eux de se rendre, non-seulement les déserteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper : non-seulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part ; mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances, ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître ; il n'est plus d'asyle pour vous que sous terre. Vous tous artisans, ou-

vriers de toute eſpèce, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes : vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié : vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain ; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés : errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir ; vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot ; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves ; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui oſez penſer & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares, où la condition réciproque

entre les princes de ſe rendre les transfuges ; vient d'être ſcellée par un traité ; ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer :

VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAL OGNI SPERANZA.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi ! ne reſte-t-il pas un aſyle même au-delà des mers ? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas ſon ſein aux malheureux, qui préféreront volontairement ſa liberté au joug inſupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées ? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme une autre claſſe de ſa population ?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, les provinces ſeptentionales ont eu recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris &

mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux isles. Les loix les protègent plus efficacement, & il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle ? Des sectaires humains ; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été long-tems retenus par une loi qui ordonnoit d'assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Disons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves ; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à rester, qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce sont là les sophismes de l'amour-propre pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature

semble avoir formés justes & bons, il en est peu qui aient assez de désintéressement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien au dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidèle qui se croît mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, a droit de parler, un de ces frères (celui-là sans doute étoit inspiré) s'est levé & a dit : « Jusques à quand aurons-nous » deux consciences, deux mesures, deux balances ; l'une en notre faveur, l'autre à la » ruine du prochain ; toutes deux également » fausses ? Est-ce à nous, mes freres, de » nous plaindre en ce moment que le parlement d'Angleterre veut nous asservir, nous » imposer le joug du sujet, sans nous laisser » le droit du citoyen ; tandis que depuis un » siècle nous faisons tranquillement l'œuvre » de la tyrannie, en tenant dans les fers du » plus dur esclavage des hommes qui sont » nos égaux & nos frères ? Que nous ont » fait ces malheureux que la nature avoit » séparés de nous par des barrières si redou-

» tables, & que notre avarice eſt allé cher-
» cher au travers des naufrages, juſques
» dans leurs ſables brûlans, ou leurs ſombres
» forêts, au milieu des tigres? Quel étoit leur
» crime pour être arrachés d'une terre qui
» les nourriſſoit ſans travail, & tranſplantés
» par nous ſur une terre où ils meurent dans
» les labeurs de la ſervitude? Quelle famille
» as-tu donc créée, Père céleſte, où les aî-
» nés, après avoir ravi les biens de leurs frè-
» res, veulent encore les forcer, la verge
» à la main, d'engraiſſer du ſang de leurs
» veines, de la ſueur de leur front, ce même
» héritage dont on les a dépouillés? Race
» déplorable, que nous abrutiſſons pour la
» tyranniſer; en qui nous étouffons toutes
» les facultés de l'ame pour accabler ſes bras
» & ſon corps de fardeaux; en qui nous ef-
» façons l'image de la divinité, & l'em-
» preinte de l'humanité! race mutilée &
» déshonnorée dans les facultés de ſon eſ-
» prit & de ſon corps, dans toute ſon exiſ-
» tence: & nous ſommes chrétiens, & nous
» ſommes Anglois! Peuple favoriſé du ciel,
» & reſpecté ſur les mers; quoi, tu veux
» être libre & tyran tout-à-la-fois? Non,

» mes frères ; il eſt tems de nous accorder
» avec nous-mêmes. Affranchiſſons ces miſé-
» rables victimes de notre orgueil ; rendons
» aux nègres la liberté que l'homme ne doit
» jamais ôter à l'homme. Puiſſent, à notre
» exemple, toutes les ſociétés chrétiennes,
» réparer une injuſtice cimentée par deux
» ſiècles de crimes & de brigandages ! Puiſſent
» enfin des hommes trop long-tems avilis,
» élever au ciel des bras libres de chaînes,
» & des yeux baignés des pleurs de la re-
» connoiſſance ! Hélas ! ces malheureux n'ont
» connu juſqu'ici que les larmes du déſeſ-
» poir » !

Ce diſcours réveilla les remords ; & le petit nombre d'eſclaves qui appartenoient aux Quakers, furent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fut pas rompue par les autres colons de l'Amérique Septentrionale, du moins la Penſilvanie, la Nouvelle Jerſey & la Virginie demandèrent-elles avec inſtance, que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaſte continent paroiſſoient diſpoſées à ſuivre cet exemple : mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ſes délégués, de re-

jetter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations, qui sont aussi barbares par les liens du vice, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal & militaire a mis tout sous le joug, même les opinions; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas sur les peuples de la Zone-Torride? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé, a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians, au cri de la nature, de la raison & de la vertu.

XXXIII. A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale?

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cens mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cens mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si ra-

pide doit avoir deux ſources. La première, eſt cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuſes qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin, rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce philoſophe, s'accroît par-tout, en raiſon du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble

les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans ; les domeſtiques n'en ont point ; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance, & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aſpect tout oppoſé. Le terrein, vaſte & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un eſpace, qui, pouvant

suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-tems sa postérité. Ainsi les habitans du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au-moins dans le nouvel hémisphère. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux siècles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est pas aisé de prévoir, n'en rallentissent les progrès naturels.

XXXIV. Quelles sont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles ?

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plutôt formés que les Européens: mais ils vivent aussi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le

vêtement,

tement, qui eſt toujours fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien-monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par le ſéjour des grandes cités: il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces paſſions de l'opulence oiſive, altèrent rarement cette heureuſe tranquillité. Les femmes ſont encore ce qu'elles doivent être, douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance, unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aiſance; comme la ſécurité qui naît de la propriété; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, jointe au beſoin mutuel

de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe, qui traîne la miſère à ſa ſuite ; au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel, réparti ſagement par la première diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement : deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrète envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui eſt près de la haîne. On ſe rapproche, on ſe raſſemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la première deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouiſſances recherchées, dont l'apprêt & les frais uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amènent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté : mais les plaiſirs domeſtiques, l'atta-

chement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux, pour qui sait le goûter & mépriser les autres amours. C'est-là le spectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique Septentrionale : c'est dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'est dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la première fois ; l'innocence & la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparses, des familles des diverses contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le hasard ou leur choix les ait fixés, conservent avec une prédilection indestructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des églises séparées, les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les sentimens ; ils couvent des germes de dissention, qui peuvent un jour causer la ruine &

le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXXV.
Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique Septentrionale.

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions bizarres de l'Europe, qui ſont un mêlange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe, pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, furent portées devant le magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouèrent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils participèrent à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Les ſeuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils ſe refuſoient aux ſermens que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais ſous d'autres points de vue, il n'étoit pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des événemens & des rapports qu'amène l'état d'une ſociété naiſſante ; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumières. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſières & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur aient appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, ſemblables aux adoleſcens plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur première inſtitution, dès qu'ils ſentent leur force & leur droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entre-

prendre ſans conſulter ſon père : un prince au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon père, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumières. Ainſi tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiècle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement : l'autre aura peut-être comblé

les malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale est la règle du gouvernement : c'est parce qu'elle est la reine du monde, que les rois sont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & se perfectionner, comme les opinions. Mais quelle est la règle des opinions, chez les peuples éclairés? L'intérêt permanent de la société, le salut & l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événemens & des situations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, suivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement, que les Anglois, libres & penseurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jersey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, est nommé royal ; parce que le roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse, comme dans la métropole. Un con-

feil choisi, approuvé par la cour, établi pour soutenir les prérogatives de la couronne, y représente la chambre des pairs, & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays, qui sont ses membres. Un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les assemblées ; donne ou refuse le consentement à leurs délibérations, qui reçoivent de son approbation force de loi, jusqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejettées.

La seconde espèce de gouvernement qui règne dans les colonies, est connue sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation Angloise s'établit dans ces régions éloignées ; un courtisan avide, actif, accrédité, obtenoit sans peine, dans des déserts aussi grands que des royaumes, une propriété, une autorité sans bornes. Un arc & des pelleteries, seul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puissant le droit de régner ou de gouverner à son gré, dans un pays inconnu. Telle fut la première origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Pensilvanie, sont restés seuls asservis à cette forme singu-

lière, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne diffère-t-il des autres provinces voisines, qu'en ce qu'il reçoit son gouverneur de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Pensilvanie même, le gouverneur nommé par la maison propriétaire, & confirmé par la couronne, n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisième régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut, & dans Rhode-Island. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque, sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une

législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande - Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernemens n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & régulière. C'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime, dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la première règle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jettée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou

à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitans qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle colonie eſt portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un légiſlateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, ſoit au-dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt, ſur-tout, dans la diſtribution de la propriété, qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante, eſt la ſubſiſtance & la population; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux

ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive ou défenſive; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent à la colonie, & le nombre de ſes habitans, & la nature de ſes reſſources; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité: ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs, doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laiſſer éclorre les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naiſſent

de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu'à l'âge où la fougue des passions naturelles, heureusement combinée avec les forces de la raison, chasse tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la législation consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne se transmettent? Que l'on veille à la seconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un législateur, ne devroit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse; c'est-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s'agit moins d'enseigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on sème dans l'enfance des générations déja viciées, sont étouffées dans l'adolescence & la jeunesse par le débordement & la contagion des vices, qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés, ne

peuvent entrer dans le monde ſans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carrière ; ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entiérement oppoſée à leurs principes, des exemples & des diſcours qui déconcertent & combattent leurs réſolutions.

Mais dans une colonie naiſſante, l'influence de la première génération, peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu par le travail. Les beſoins de la vie, écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ſes mains inſpireront à ſon ame un plan de ſociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière

vague & ſujette à l'inſtabilité des hypothèſes, qui varient & ſe compliquent avec une infinité de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une ſociété cultivatrice ou commerçante, eſt la propriété. C'eſt-là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais : par-tout le pauvre voudra mettre ſon travail à haut prix ; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le ſyſtême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme ſacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer ſa pente naturelle à tout en-

gloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remède du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres, qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup d'usages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe; tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale; tant de loix nouvelles, qui combattent

avec

avec les loix anciennes. Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code auſſi diffus, auſſi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus ſages de cette nation éclairée, ont ſouvent élevé la voix contre ce déſordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui ſont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confuſion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont groſſi ce fatras obſcur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange, a réſulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſi-tôt eſt née une multitude de juriſconſultes, qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très-peu de tems, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des

arts & des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété : mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane, qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eſt venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

XXXVI. Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale.

A la naiſſance des colonies, les eſpèces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauſſer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des eſpèces qui venoient des colonies Eſpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paſſer en Angleterre, pour y payer les marchandiſes dont on avoit beſoin. C'étoit un gouffre qui tariſſoit la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie toutes les provinces le cherchèrent dans la création d'un papier-monnoie.

L'uſage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord aſſez modéré. Mais les brouilleries avec les ſauvages ſe multiplièrent : mais on eut des guerres contre le Canada : mais des eſprits ardens formèrent des projets compliqués & vaſtes : mais le tréſor pu-

blic fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette ressource fut poussée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les premiers tems, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnèrent de nouvelles dettes. Les engagemens furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'état conservèrent, sans interruption leur valeur entière. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particuliérement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouvèrent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachuset, qui avoit pris l'Isle-Royale sur la France, reçut de la métropole en dédommagement 4,050,000 liv. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le parlement,

qui voyoit le désordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace, que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII. Règles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique Septentrionale, se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux, pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le tems que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de

l'agriculture & de la chaſſe ne fourniſſant pas à toute l'"étendue de leurs beſoins, c'étoit les réduire à la miſère, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'induſtrie; enfin, que la prohibition des manufactures, ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naiſſant, qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient ſonger à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit ſans replique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des reſtrictions qui laiſſoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la juſtice. Toute communication, à cet égard, fut ſévérement interdite entre les provinces. On leur défendit, ſous les peines les plus graves, de verſer de l'une dans l'autre aucune eſpèce de laine, ſoit en nature, ſoit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oſèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appelloit un déſordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, ſi petit & ſi cruel, des régle-

mens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentiſſage ; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun eſclave dans ſon attelier.

Les mines de fer, qui ſemblent mettre ſous la main des hommes le ſceau de leur indépendance, furent ſoumiſes à des reſtrictions plus ſévères encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuſes dans la métropole. Sans creuſets pour le fondre, ſans machines pour le tourner, ſans marteaux & ſans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaiſſeaux Anglois, eux-mêmes, n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe, ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proſcription que les vins de Madère, des Açores ou des Cana-

ries, & les ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes engagèrent le gouvernement à ſe rélâcher de cette extrême ſévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au ſud du cap Finiſtère, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiſſon ſalé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réſervées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le ſénat, qui repréſente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eſt par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaiſons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparſes d'un empire immenſe. Une puiſſance, en effet, devoit ſtatuer, en dernier reſſort, ſur les relations qui pouvoient

nuire ou ſervir au bien général de la ſociété toute entière. Le parlement étoit le ſeul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important. Mais il devoit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maxime eſt inviolable, ſur-tout dans un état où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité, qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre; lorſqu'on obligea les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être conſommées; lorſqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandiſes, même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuſe & ſtérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, arrêta néceſſairement leur activité, & diminua par conſéquent leur aiſance; & c'eſt pour enrichir quelques marchands ou quelques commiſſionnaires de la métropole, qu'on ſacrifia les droits & les intérêts des colonies! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protec-

tion qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là, toute soumission étoit reconnoissance; au-delà, toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expresses de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, prévalut sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscal. Les marchandises de l'étranger, clandestinement in-

troduites dans le nord de l'Amérique Angloiſe, montèrent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou ſeulement reſtrainte à de juſtes bornes, auroit arrêté les liaiſons prohibées, dont on ſe plaignoit ſi fortement. Alors les colonies ſeroient arrivées à un état d'aiſance, qui leur eût permis de ſe libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors, elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandiſes, ſomme à laquelle leurs demandes s'étoient élevées, aux époques les plus proſpères. Mais, au lieu de voir adoucir leur ſort comme ils ne ceſſoient de le demander, ces grands établiſſemens ſe virent menacés d'une impoſition.

XXXVIII. Etat de détreſſe où ſe trouve l'Angleterre en 1763.

L'Angleterre ſortoit d'une longue & ſanglante guerre, où ſes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire ſur toutes les mers, où une domination déja trop vaſte s'étoit accrue d'un territoire immenſe dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en impoſer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite

à gémir de ſes acquiſitions & de ſes triomphes. Ecrâſée ſous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine ſuffire aux dépenſes les plus néceſſaires avec 130,000,000 livres qui lui reſtoient de ſon revenu; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une conſiſtance aſſurée.

Les terres reſtoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes ſur les maiſons & ſur les fenêtres. Le contrôle des actes peſoit ſur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer: tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amuſement payoit plus qu'on ne l'auroit cru poſſible. Pour ſe dédommager du ſacrifice qu'il avoit fait à la conſervation des citoyens, en prohibant les liqueurs ſpiritueuſes, le fiſc s'étoit jetté ſur la dreche, ſur le cidre, ſur la bière, ſur toutes les boiſſons à l'uſage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la ſortie. Les

matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négocians se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-dessus de cinquante-six millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'état étoient forcés. Les muscles du corps politique éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque manière sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent; soit pour contenir la maison de Bourbon, aigriepar les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour

fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

XXXIX. L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.

Les membres d'une confédération doivent toutes contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche : mais il y a d'abord l'intérêt de son repos, & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale qu'il est appellé à partager par son industrie. Point de principe social plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernemens ?

Du vice de la puissance législative qui exagère l'entretien de la force publique, & usurpe pour ses fantaisies une partie des fonds destinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la subsistance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans

les villes, au nom de l'état, proſtitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, reſſource de l'oiſiveté impuiſſante au milieu des ſoins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il eſt vrai, ſe donne aux beſoins publics : mais l'incapacité diſtraite les applique ſans jugement comme ſans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour ceſſer de l'être, ſouffre dans l'impôt une diſtribution injuſte, une perception qui n'eſt elle-même qu'une oppreſſion de plus. Alors tout ſentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les ſujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroiſſent plus que les ennemis du citoyen. Il défend ſa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invaſion. Tout ce que la ruſe peut dérober à la force, paroît un gain légitime ;

& les ſujets corrompus par le gouvernement uſent de repréſailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils ſont eux-mêmes dupes & victimes. Le fiſc inſatiable & ardent, moins ſatisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuſe, pourſuit avec cent mains ce qu'une ſeule oſe lui dérober. Il joint l'activité de la puiſſance à celle de l'intérêt. Les vexations ſe multiplient. Elles ſe nomment châtiment & juſtice; & le monſtre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichiſſent. Heureux le ſouverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à ſon peuple un compte fidèle de l'emploi des ſommes qu'il en exigeroit. Mais ce ſouverain n'a point encore paru; & ſans doute il ne ſe montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protège, n'en eſt pas moins néceſſaire & ſacrée; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies angloiſes de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple; & jamais le miniſtère Britannique n'avoit eu recours à

elles, ſans en obtenir les ſecours qu'il ſollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes; puiſque la conceſſion étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mère-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres diſpendieuſes & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité. Elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, malheureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiècles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop

accoutumés

accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les regardent trop comme des esclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le sont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas les peuples distraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime: *Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît*; point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité désormais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle pren-

ne, n'aura plus à choiſir de la part des peuples que l'inſolence ouverte ou la haîne cachée.

Le premier devoir d'une adminiſtration ſage eſt donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions ſont la propriété la plus chère des peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler ſans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la perſuaſion, ſi elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'eſt pas permis de les contrarier ſans néceſſité; & il n'y en eut jamais pour rejetter le ſyſtême adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, ſoit que les diverſes contrées de ce Nouveau-Monde fuſſent autoriſées, comme elles le ſouhaitoient, à envoyer des repréſentans au parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens ſur les beſoins de tout l'empire Britannique; ſoit qu'elles continuâſſent à examiner dans leur propre ſein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit réſulter aucun embarras pour le fiſc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été

étouffées par la multitude; & ces provinces se seroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le second, le ministère disposant des dignités, des emplois, des pensions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de résistance à ses volontés dans cet autre hémisphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes consacrées en Amérique avoient une autre base que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus solidement encore sur le droit qu'a tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de son aveu ou de celui de ses représentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puisqu'il est fondé sur le code éternel de la raison, remontoit par son origine jusqu'au règne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbéciles, dans des momens de servitude comme dans des tems d'anarchie, il le réclama sans cesse. On vit l'Anglois, sous les Tudors, abandonner ses droits les plus précieux & livrer

ſa tête ſans défenſe à la hache des tyrans ; mais jamais renoncer au droit de s'impoſer lui-même. C'eſt pour le défendre qu'il répandit des flots de ſang, qu'il détrôna ou punit ſes rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut ſolemnellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaſſoit un roi deſpote, tracer les conditions du contract entre une nation & le nouveau ſouverain qu'elle venoit de choiſir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus ſacrée, ſans doute, que tant de droits imaginaires que la ſuperſtition voulut ſanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'inſtrument & le rempart de ſa liberté. Elle penſoit, elle ſentoit que c'étoit la ſeule digue qui pût à jamais arrêter le deſpotiſme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppreſſion ; que les fonds levés en apparence pour ſa ſûreté, ſervent tôt ou tard à ſa ruine. L'Anglois, en fondant ſes colonies avoit porté ces principes au-delà des mers ; & les mêmes idées s'étoient tranſmiſes à ſes enfans.

Ah ! ſi dans ces contrées même de l'Eu-

rope, où l'esclavage semble depuis long-tems s'être assis au milieu des vices, des richesses & des arts; où le despotisme des armées soutient le despotisme des cours; où l'homme, enchaîné dès son berceau, garotté des doubles liens & de la superstition & de la politique n'a jamais respiré l'air de la liberté : si dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au sort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les

leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet état sur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

XL. L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le ministère Britannique ignorât ces dispositions; soit qu'il espérât que ses délégués réussiroient à les changer, il saisit le moment d'une paix glorieuse pour exiger une contribution forcée de ses colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuse ou malheureuse sert toujours de prétexte aux usurpations des gouvernemens, comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient moins de vaincre leurs ennemis que d'asservir leurs sujets. L'an 1764 vit éclorre ce fameux acte du timbre, qui dé-

fendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouiſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers; & la laine, le lin, le coton groſſiérement, travaillés, ſont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette eſpèce de conſpiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandiſes ſont ſans débouché, augmentent ſon inquiétude. Les ennemis du miniſtère appuient ces mécontentemens; &

l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres tems auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance veut en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étrangères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit

dans l'ancien ou dans le Nouveau - Monde que ce tribut ſoit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la choſe, & que leur liberté ne ſeroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repouſſée avec ſuccès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces ſophiſmes politiques leur paroiſſent ce qu'ils ſont, le maſque de la tyrannie.

Les nations en général ſont plus faites pour ſentir que pour penſer. La plupart ne ſe ſont jamais aviſées d'analyſer la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéiſſent ſans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières aſſociations nationales leur étant inconnus, toute réſiſtance à leur volonté leur paroît un crime. C'eſt principalement dans les états où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement eſt ordinaire. L'habitude de croire favoriſe l'habitude de ſouffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un ſeul objet. Il ſemble que la nature ſe venge de celui qui oſe ainſi la dégrader. Cette diſpoſition ſervile de l'ame

s'étend à tout. Elle ſe fait un devoir de réſignation comme de baſſeſſe, & baiſant toutes les chaînes avec reſpect, tremble d'examiner ſes loix comme ſes dogmes. De même qu'une ſeule extravagance dans les opinions religieuſes ſuffit pour en faire adopter ſans nombre à des eſprits une fois déçus, une première uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins, qui peut le plus, peut le moins. C'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abſurdités en matière de culte & de politique ſe ſont introduites dans le monde pour écraſer les hommes. Auſſi le premier ſignal de la liberté chez les nations les a portés à ſécouer ces deux jougs à la fois; & l'épo que où l'eſprit humain commença à diſcuter les abus de l'égliſe & du clergé, eſt celle où la raiſon ſentit enfin les droits des peuples, & où le courage eſſaya de poſer les premières bornes au deſpotiſme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloiſes en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y ſavoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le miniſtère Britannique la vio-

ſant, il falloit néceſſairement qu'un peuple tout composé de citoyens ſe ſoulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent, ſans qu'aucune des taxes, qui bleſſoient ſi vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque choſe : mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette ſatisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réſerve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la ſupériorité de la métropole ſur ſes colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

XLI. Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ſes colonies. Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.

Le miniſtère, trompé par ſes délégués, croyoit ſans doute les diſpoſitions changées dans le Nouveau-Monde, lorſqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt ſur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation eſt générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remercimens pour les navigateurs qui avoient

refusé de prendre sur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle est adressée refusent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque osera la vendre. Là, on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solemnellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille, jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou six millions ; & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulevement. Ses habitans détruisirent, dans le port même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ses privilèges étoit repoussée sans ménagement. Cette résistance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministère qui avoit des vengeances à exercer saisit trop vivement la circonstance d'un

excès blâmable; & il en demanda au parlement une punition ſévère.

Les gens modérés ſouhaitoient que la cité coupable fût ſeulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans ſa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère; & le 13 mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boſton, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudiſſoit d'une loi ſi rigoureuſe, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Boſtoniens à cet eſprit de ſervitude qu'on avoit travaillé vainement juſqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis perſévéroient dans leurs prétentions, leurs voiſins profiteroient avec empreſſement de l'interdit jetté ſur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-tems jalouſes de celles de Maſſachuſet, l'abandonneroient avec indifférence à ſon triſte ſort, & recueilleroient le commerce immenſe que ſes malheurs feroient refluer ſur elles. De cette manière ſeroit rompue l'union de ces divers

établiſſemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de conſiſtance, au gré de la métropole.

L'attente du miniſtère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que gronder au loin, ſe ſoumettent ſouvent lorſqu'il vient à fondre ſur eux. C'eſt alors qu'ils pèſent les avantages & les déſavantages de la réſiſtance; qu'ils meſurent leurs forces & celles de leurs oppreſſeurs; qu'une terreur panique ſaiſit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la diviſion s'élève entre les eſprits, & que la ſociété ſe partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent ſous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce ſang avec une douce ſatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déja corrompus. Ce ſont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. C'eſt la

vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager sa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'est sur-tout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'est toujours le gouvernement qui la fait naître: c'est elle qui, par principe, sacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un siècle & de la postérité à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieillie & parvenue à son dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de constance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentissent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit sans doute un spectacle intéressant

pour la philoſophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la ſuperſtition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée; & ſi l'on peut croire que la divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet; & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent, diſpoſés à s'enſévelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cauſe

de

de Boſton; & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de choſe près d'une réſiſtance ſi ſévérement punie, elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eſt que différée; & que toute la grace, dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la dernière ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulèvement général ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voit circuler dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

« Les ſévérités du parlement Britannique » contre Boſton, dit-on dans ces imprimés, » doivent faire trembler toutes les provinces » Américaines. Il ne leur reſte plus qu'à » choiſir entre le fer, le feu, les horreurs » de la mort, & le joug d'une obéiſſance » lâche & ſervile. La voilà enfin arrivée

» cette époque d'une révolution importante,
» dont l'événement heureux ou funeste fixera
» à jamais les regrets ou l'admiration de la
» postérité.

» Serons-nous libres, serons-nous esclaves?
» C'est de la solution de ce grand problême
» que va dépendre, pour le présent, le sort
» de trois millions d'hommes, & pour l'ave-
» nir la félicité ou la misère de leurs innom-
» brables descendans.

» Réveillez-vous donc, ô Américains!
» jamais la région que vous habitez ne fut
» couverte d'aussi sombres nuages. On vous
» appelle rébelles, parce que vous ne voulez
» être taxés que par vos représentans. Jus-
» tifiez cette prétention par votre courage,
» ou scellez-en la perte de tout votre sang.

» Il n'est plus tems de délibérer. Lorsque
» la main de l'oppresseur travaille sans re-
» lâche à vous forger des chaînes, le silence
» seroit un crime & l'inaction une infamie.
» La conservation des droits de la républi-
» que : voilà la loi suprême. Celui-là seroit
» le dernier des esclaves qui, dans le péril
» où se trouve la liberté de l'Amérique, ne
» feroit pas tous ses efforts pour la conserver ».

Cette disposition étoit commune : mais l'objet important, la chose difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il se formât un concert de volontés qui donnât aux résolutions de la dignité, de la force, de la consistance. C'est ce concert qui, d'une multitude de parties éparses & toutes faciles à briser, compose un tout dont on ne vient point à bout, si l'on ne réussit à le diviser, ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fut saisie par les provinces de New-Hampshire, de Massachuset, de Rhode-Island, de Connecticut, de New-York, de New-Jersey, des trois comtés de la Delaware, de Pensilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles se joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de septembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ses colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent

une réſiſtance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'eſt la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les réſolutions priſes de part & d'autre échauffent de plus en plus les eſprits. L'animoſité augmente. Tout eſpoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguiſe le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémiſphère s'occupe de ſa défenſe. Les citoyens y deviennent ſoldats. Les matériaux de l'incendie s'amaſſent, & bientôt va ſe former l'embrâſement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boſton, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions, aſſemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il diſſipe ſans beaucoup d'efforts, continue rapidement ſa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il ſe voit aſſailli, dans un eſpace de quinze milles, par une multitude furieuſe, à laquelle il donne,

de laquelle il reçoit la mort. Le ſang Anglois, tant de fois verſé en Europe par des mains Angloiſes, arroſe à ſon tour l'Amérique, & la guerre civile eſt engagée.

Sur le même champ de bataille ſont livrés, les mois ſuivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore ſa cendre.

« Il n'eſt point mort, dit l'orateur, il ne » mourra pas cet excellent citoyen. Sa mé» moire ſera éternellement préſente, éter» nellement chère à tous les gens de bien, » à tous ceux qui aimeront leur patrie. Dans » le cours borné d'une vie de trente-trois » ans, il avoit déployé les talens de l'homme » d'état, les vertus d'un ſénateur, l'ame du » héros.

» Vous tous, qu'un même intérêt anime, » approchez-vous du corps ſanglant de War» ren. Lavez de vos pleurs ſes bleſſures ho» norables : mais ne vous arrêtez pas trop » long-tems auprès de ce cadavre inanimé. » Retournez dans vos demeures pour y faire » déteſter le crime de la tyrannie. Qu'à cette » peinture horrible, les cheveux de vos

» enfans se dressent sur leurs têtes; que leurs
» yeux s'enflamment; que leurs fronts de-
» viennent menaçans; que leurs bouches
» expriment l'indignation. Alors, alors,
» vous leur donnerez des armes; & votre
» dernier vœu sera qu'ils reviennent vain-
» queurs, ou qu'ils finissent comme Warren ».

Les troubles qui agitoient Massachuset se répétoient dans les autres provinces. Les scènes n'y étoient pas, à la vérité, sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques: mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroissoient favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune, le congrès s'occupe du soin d'as-

ſembler une armée. Le commandement en eſt donné à George Waſington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Auſſi-tôt le nouveau général vole à Maſſachuſet, pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les miſères, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſyle dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidelle à ſes anciens maîtres.

XLII. Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Ce ſuccès fut le premier pas de l'Amérique Angloiſe vers la révolution. On commença à la deſirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre, avoient été tranſplantés en Amérique par la philoſophie. On ſe ſervoit contre la métropole de ſes propres lumières, & l'on diſoit :

Il faut bien ſe donner de garde de confondre enſemble les ſociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au hasard sur ce globe; environné de tous les maux de la nature; obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître: l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois,

où leur nombre diminue de ſiècle en ſiècle. Ce qu'un homme ſeul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enſemble ils conſervent leur ouvrage. Telle eſt l'origine, tels ſont l'avantage & le but de la ſociété.

Le gouvernement doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir & de réprimer les injures que les aſſociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eſt la ſentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne ſoient troublés.

Ainſi la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La ſociété eſt la première, elle eſt dans ſon origine indépendante & libre; le gouvernement a été inſtitué pour elle & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander: c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſociété a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la conſacrer toute entière à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne; le gouvernement, comme on le ſait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'est pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'est que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle sanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources : cela n'est pas. Que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense : cela n'est pas ; & je ne sais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation, ce n'est pas de la détruire ; c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ses enfans en marâtre ; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier ; sur-tout si l'on remonte à un tems antérieur à toute législation, tems où l'on verra l'homme aussi passionné, aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les législateurs se sont-ils donc proposé? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé, par une sorte d'égalité artificielle, qui soumît sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes: mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être physique qui le tînt.

Qu'en est-il résulté? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes espèces d'animaux subsistent aux dépens les unes des autres: mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, quelles qu'aient été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du

choix & du choix libre des premiers aïeux ; quelque ſanction qu'elles puiſſent avoir reçue, ou du ſerment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, ſont-elles obligatoires pour leurs deſcendans ? Il n'en eſt rien ; & il eſt impoſſible que vous Anglois, qui avez ſubi ſucceſſivement tant de révolutions différentes dans votre conſtitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'ariſtocratie, de l'ariſtocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie ; il eſt impoſſible que vous puiſſiez, ſans vous accuſer de rébellion & de parjure, penſer autrement que moi.

Nous examinons les choſes en philoſophes ; & l'on ſait bien que ce ne ſont pas nos ſpéculations qui amènent les troubles civils. Point de ſujets plus patiens que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils ſont malheureux, ce ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes ; ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage & plus long-tems qui les déterminera à la changer, mouvement ſalutaire que l'oppreſſeur appel-

fera révolte, bien qu'il ne ſoit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choiſit pour ſoi. On ne ſauroit vouloir ni choiſir pour un autre; & il ſeroit inſenſé de vouloir, de choiſir pour celui qui n'eſt pas encore né, pour celui qui eſt à des ſiècles de ſon exiſtence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la même liberté qu'eurent ſes ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les ſociétés en ſont comme au premier moment de leur civiliſation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux ſeroit ſans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur ſans fin. Concluez donc avec moi:

Qu'il n'eſt nulle forme de gouvernement, dont la prérogative ſoit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier ou il y a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée

qu'elle ſoit, autoriſée à regarder l'état comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave. C'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un inſenſé, qui ſe dévoue à une miſère éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfans, les enfans de ſes enfans, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler pour lui lorſqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de ſtipuler pour ſes neveux qui ne ſont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le conſentement des ſujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne preſcrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes eſt d'autant plus eſſentielle, que, par ſa nature, toute puiſſance tend au deſpotiſme, chez la nation même la plus ombrageuſe, chez vous Anglois, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux inſenſés des paroles d'un grand ſens: je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais ſouverain, ou du-moins un mau-

vais ministre, avec aussi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ses droits, ni la juste idée, ni la pleine jouissance qui convenoit à un peuple qui osoit se croire ou s'appeller libre; & cependant une administration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuse vous précipite impérieusement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos espèces circulantes est peu considérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez sous toutes sortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramassé dans votre trésor, suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne sait par quel incroyable prestige cette monnoie, fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jetter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-même une guerre injuste, insensée, ruineuse. Que de-

viendrez-vous, lorſqu'une branche importante de votre commerce ſera détruite ; lorſque vous aurez perdu un tiers de vos poſſeſſions ; lorſque vous aurez maſſacré un ou deux millions de vos compatriotes ; lorſque vos forces ſeront épuiſées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim ; lorſque votre dette ſera augmentée & votre revenu diminué ? Prenez-y garde, le ſang des Américains retombera tôt ou tard ſur vos têtes. Son effuſion ſera vengée par vos propres mains ; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce ſont des rébelles*..... Des rébelles ! & pourquoi ? parce qu'ils ne veulent pas être vos eſclaves. Un peuple ſoumis à la volonté d'un autre peuple qui peut diſpoſer à ſon gré de ſon gouvernement, de ſes loix, de ſon commerce ; l'impoſer comme il lui plaît ; limiter ſon induſtrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires eſt ſerf, oui il eſt ſerf ; & ſa ſervitude eſt pire que celle qu'il ſubiroit ſous un tyran. On ſe délivre de l'oppreſſion d'un tyran ou par l'expulſion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chaſſe point. On ne peut attendre la liberté

que

que d'une rupture, dont la ſuite eſt la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran eſt un monſtre à une ſeule tête, qu'on peut abattre d'un ſeul coup. La nation deſpote eſt un hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppreſſion exercée par un tyran raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul. Le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets..... Vos ſujets! pas plus que les habitans de la province de Galles, ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre, ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aïeux ne peut obliger les deſcendans; & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui

lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre..... La vôtre ! c'eſt ainſi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes ? Le faites-vous ? Mais il s'agit bien ici de conceſſions de chartes, qui accordent ce dont on n'eſt pas le maître, ce qu'en conſéquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonſtances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appellés à un pacte ſigné par leurs ancêtres ? Ou confeſſez la vérité de ce principe, ou rappellez les deſcendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaſſer que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenſeurs ; nous nous ſommes endettés pour eux..... dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous

avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du ſultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant excluſivement vos marchandiſes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre; en s'aſſujettiſſant aux prohibitions qui gênoient leur induſtrie, aux reſtrictions dont vous avez grevé leurs propriétés? Ne vous ont-ils pas ſecourus? Ne ſe ſont-ils pas endettés pour vous? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous? Lorſque vous leur avez adreſſé vos demandes, comme il convient d'en uſer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé? Quand en avez-vous éprouvé des refus, ſi ce n'eſt lorſque leur appuyant la baïonnette ſur la poitrine, vous leur avez dit: *vos tréſors ou la vie; mourez ou ſoyez mes eſclaves.* Quoi! parce que vous avez été bienfaiſans, vous avez le droit d'être oppreſſeurs? Quoi! les nations auſſi ſe feront-elles de la reconnoiſſance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits? Ah! les particuliers peut-être, quoique ce

ne ſoit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs ſupporter des tyrans. Pour eux, il eſt beau, il eſt magnanime ſans doute de conſentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations eſt différente. Le bonheur public eſt la première loi, comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps eſt avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & juſtice aux individus qui les compoſent. Chaque enfant qui naît dans l'état, chaque nouveau citoyen qui vient reſpirer l'air de la patrie qu'il s'eſt faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puiſſe jouir. Toute obligation qui ne peut ſe concilier avec celle-là eſt rompue. Toute réclamation contraire eſt un attentat à ſes droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ſes ancêtres, s'il eſt deſtiné lui-même à être victime? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette uſuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & ſa poſtérité, c'eſt renverſer toutes les idées d'ordre & de politique; c'eſt trahir toutes les loix de la morale, en invoquant

ſon nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des ſervices réciproques : aucune exigea-t-elle en reconnoiſſance le droit de diſpoſer de l'adminiſtration de la république obligée ?

Notre honneur eſt engagé..... Dites celui de vos mauvais adminiſtrateurs, & non le vôtre. En quoi conſiſte le véritable honneur de celui qui s'eſt trompé ? Eſt-ce à perſiſter dans ſon erreur ou à la reconnoître ? Celui qui revient au ſentiment de la juſtice, a-t-il à rougir ? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richeſſe eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes ? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, ſubjugués par l'opulence, vos armes ſeroient devenues inutiles. Mais quel inſtant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conſerver.

Mais plus tard ils ſeroient devenus plus nombreux..... J'en conviens. Qu'avez-vous donc

tenté ? L'asservissement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le souvenir de vos atrocités sera récent ; & le fruit vous en sera ravi. Alors, il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, si alors les Américains entreprenoient sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux : que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos constitutions..... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles..... C'est-à-dire que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des repré-

ſentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & perſonne ne ſtipule pour eux. Si les voix ſont achetées & vendues, c'eſt une excellente raiſon pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous ..... Ne l'êtes-vous pas d'eux ?

Jamais ils ne pourront ſe ſoutenir ſans nous ... Si cela eſt, demeurez tranquilles. La néceſſité vous les ramenera.

Et ſi nous ne pouvions ſubſiſter ſans eux .... Ce ſeroit un grand malheur: mais les égorger pour vous en tirer, c'eſt un ſingulier expédient.

C'eſt pour leur intérêt, c'eſt pour leur bien que nous ſéviſſons contre eux, comme on ſévit contre des enfans inſenſés ..... Leur intérêt! leur bien! Et qui vous a conſtitués juges de ces deux objets qui les touchent de ſi près & qu'ils doivent connoître mieux que vous? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maiſon d'un autre, par la raiſon qu'il eſt lui homme de beaucoup de ſens, & que perſonne n'eſt plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez ſon voiſin, ne ſeroit-on pas en droit de le prier

de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de régir voulût usurper ? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen ?

Nous sommes la mère-patrie.... Quoi toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mère-patrie ! Remplissez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un tems où l'autorité des pères & des mères sur leurs enfans cesse ; & ce tems est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du-moins cette tutèle ne se changeoit pas pour nous en une con-

trainte insupportable ; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre ; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; si la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère ? est-ce une patrie ? Ah, dans les forêts qui nous environnent,

la nature a donné un inſtinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du-moins ceux qu'elle a fait naître.

En ſouſcrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils ſeroient plus heureux que nous.... Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils ſe corrompent ? Si vous penchez vers l'eſclavage, faut-il auſſi qu'ils vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne confereriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puiſſance, à votre ſouverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur deſpote, comme vous l'avez déclaré par un acte ſolemnel deſpote du Canada ? Faudroit-il alors qu'ils ratifiâſſent cette extravagante conceſſion ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéiſſent au ſouverain que vous leur auriez donné, & qu'ils priſſent les armes contre vous s'il l'ordonnoit ? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y ſauroit publier une loi ſans ſon conſentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous

arrivera, si votre gouvernement se perfectionne? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse?

Vicieuse ou non, cette constitution, nous l'avons; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois: sans quoi chacune de nos provinces se gouvernant à sa manière, ayant ses loix & prétendant à l'indépendance, nous cessons de former un corps national, & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte.....

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilège. Mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos

loix lorſqu'ils en ſont vexés ; vous les foulez aux pieds lorſqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorſqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège, vous pouſſez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger ; & vous portez le poignagd ſur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports ſont ouverts à toutes les nations ; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandiſes ſe rendent par-tout où il vous plaît ; & les leurs ſont forcées de paſſer chez vous. Vous manufacturez ; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers ; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans ; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparâſſent ſes pertes. Et vous les appellez vos concitoyens ; & c'eſt ainſi que vous les invitez à recevoir votre conſtitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous ſemble

si néceſſaire n'eſt que celle des animaux imbécilles de la fable, entre leſquels vous vous êtes réſervé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laiſſés entraîner à remplir de ſang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous perſuader que tant de forfaits n'ont pas été les conſéquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & conſternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes puſillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raiſon de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave ſecouant le joug Eſpagnol; & ce joug, vous ſeriez étonnés, vous leurs deſcendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui ſentoient votre ſang circuler dans leurs veines euſſent préféré d'en arroſer la terre & de mourir plutôt que de vivre eſclaves? Un étranger, ſur lequel vous euſſiez formé les mêmes pré-

tentions, vous auroit désarmés, si, vous montrant sa poitrine nue, il vous eût dit : *enfonce le poignard ou laisse-moi libre* ; & vous égorgez votre frère ; & vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frère ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de sa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre ? Hélas ! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puisque les mers n'ont pas englouti vos fiers satellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de cou-

ronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en eſt tems ; expiez l'ancien fanatiſme qui a déſolé & ravagé l'Amérique, par un fanatiſme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour ſacré de la liberté; il ne veut pas que la ſervitude aviliſſe & défigure ſon plus bel ouvrage. Si l'apothéoſe eſt due à l'homme, c'eſt à celui ſans doute qui combat & meurt pour ſon pays. Mettez ſon image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce ſera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour ſoit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura verſé ſon ſang pour vous rendre libres. Votre poſtérité les lira un jour avec un ſaint reſpect : elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adreſſer ; le voici.

« Je ne vous parlerai point, Meſſieurs, » de la juſtice ou de l'injuſtice de vos prétentions. Je ne ſuis pas aſſez étranger aux » affaires publiques pour ignorer que cet » examen préliminaire & ſacré dans toutes » les autres circonſtances de la vie, ſeroit » déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne re- » chercherai point quel eſpoir vous pouvez » avoir de réuſſir, & ſi vous ſerez les plus » forts, quoique ce ſujet vous parût peut- » être de quelque importance, & que je » puiſſe vraiſemblablement m'en promettre » votre attention. Je ferai plus. Je ne com- » parerai point les avantages de votre ſi- » tuation ſi elle réuſſit, avec les ſuites qu'elle » aura ſi vous manquez de ſuccès. Je ne » vous demanderai point juſqu'à quand vous » avez réſolu de ſervir vos ennemis. Mais » je ſuppoſerai tout d'un coup que vous » avez réduit vos colonies au degré de ſervitude

» ſervitude que vous en exigez. Apprenez-moi ſeulement comment vous les y
» fixerez. Par une armée ſubſiſtante? Mais
» cette armée qui vous épuiſera d'hommes
» & d'argent, ſuivra-t-elle ou ne ſuivra-t-elle
» pas l'accroiſſement de la population? il n'y
» a que deux réponſes à faire à ma queſtion; & de ces deux réponſes, l'une me
» ſemble abſurde, & l'autre vous ramène
» au point où vous êtes. J'y ai beaucoup
» réfléchi; & ſi je ne me trompe, j'ai découvert le ſeul parti raiſonnable & ſûr que
» vous ayez à prendre. C'eſt auſſi-tôt que
» vous vous ſerez rendus les maîtres, d'arrêter les progrès de la population, puiſqu'il vous paroît plus avantageux plus honnête & plus décent de dominer ſur un petit
» nombre d'eſclaves, que d'avoir pour égaux
» & pour amis une nation d'hommes libres.

» Mais, me demanderez-vous, comment
» arrête-t-on les progrès de la population?
» L'expédient pourroit révolter des ames
» foibles, des eſprits puſillanimes: mais
» heureuſement il n'en eſt point dans cette
» auguſte aſſemblée. C'eſt d'égorger ſans
» pitié la plus grande partie de ces indignes

» rebelles, & de réduire le reste à la con-
» dition des nègres. Ces braves & géné-
» reux Spartiates, si vantés dans les histoires
» anciennes & modernes, vous en ont donné
» l'exemple. Comme eux, la tête enveloppée
» de leur manteau, nos concitoyens & nos
» satellites iront la nuit clandestinement mas-
» sacrer les enfans de nos Ilotes à côté de
» leurs pères, sur le sein de leurs mères;
» & ne laisseront vivre que le nombre suf-
» fisant pour leurs travaux & notre sûreté ».

Anglois ! vous frémissez à cette horrible proposition, & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le ressentiment, excité par vos barbaries, peut se calmer; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent; si, en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, sur les ossemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme; s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans vos dis-

cours & de se persuader que vous avez sincérement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeller vos assassins soudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés; écartez vos vaisseaux de leurs côtes; & s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente & qu'il dise.

« O vous, nos concitoyens & nos an-
» ciens amis, permettez-nous ce titre, nous
» l'avons profané, mais notre repentir nous
» rend dignes de le reprendre, & nous as-
» pirons désormais à la gloire de le conser-
» ver. Nous confessons en présence de ce
» ciel & de cette terre qui en ont été les
» témoins; nous confessons que nos pré-
» tentions ont été injustes & nos procédés
» barbares. Oubliez-les comme nous. Re-
» levez vos remparts & vos forteresses. Ras-
» semblez-vous dans vos paisibles habita-
» tions. Effaçons jusqu'à la dernière goutte
» du sang qui a coulé. Nous admirons l'es-
» prit généreux qui vous a dirigés. C'est le
» même auquel dans des circonstances sem-
» blables nous avons dû notre salut. Oui,

» c'eſt à ces marques ſur-tout que nous vous
» reconnoiſſons pour nos concitoyens &
» pour nos frères. Vous voulez être libres ;
» ſoyez libres. Soyez-le dans toute l'éten-
» due que nous avons attachée nous-mêmes
» à ce nom ſacré. Ce n'eſt pas de nous que
» vous tenez ce droit. Nous ne pouvons
» ni vous le donner, ni vous le ravir. Vous
» l'avez reçu comme nous de la nature, que
» le crime & le fer des tyrans peuvent
» combattre, mais que le crime & le fer
» des tyrans ne peuvent détruire. Nous
» ne prétendons à aucune ſorte de ſupé-
» riorité ſur vous. Nous n'aſpirons qu'à
» l'honneur de l'égalité. Cette gloire nous
» ſuffit. Nous connoiſſons trop bien le prix
» ineſtimable de nous gouverner par nous-
» mêmes, pour vouloir déſormais vous en
» dépouiller.

» Maîtres & arbitres ſuprêmes de votre
» légiſlation, ſi vous pouvez dans vos états
» vous créer un meilleur gouvernement que
» le nôtre, nous vous en félicitons d'avance.
» Votre bonheur ne nous inſpirera d'autre
» ſentiment que le deſir de vous imiter.
» Formez-vous des conſtitutions adaptées à

» votre climat, à votre ſol, à ce monde nou-
» veau que vous civiliſez. Qui peut mieux
» connoître que vous vos propres beſoins?
» Des ames fières & vertueuſes telles que
» les vôtres ne doivent obéir à d'autres loix
» qu'à celles qu'elles ſe donneront elles-
» mêmes. Tout autre joug ſeroit indigne
» d'elles. Réglez vous - mêmes vos taxes.
» Nous ne vous demandons que de vous
» conformer à notre uſage dans l'aſſiète de
» l'impôt. Nous vous préſenterons l'état
» de nos beſoins; & vous aſſignerez de vous-
» mêmes la juſte proportion entre vos ſe-
» cours & vos richeſſes.

» D'ailleurs, exercez votre induſtrie,
» comme nous exerçons la nôtre; exercez-
» la ſans limites. Mettez à profit les bien-
» faits de la nature & les contrées fécondes
» que vous habitez. Que le fer de vos mi-
» nes, les laines de vos troupeaux, la dé-
» pouille des animaux ſauvages errans dans
» vos bois, façonnés dans vos manufactu-
» res, prennent ſous vos mains une valeur
» nouvelle. Que vos ports ſoient libres.
» Allez expoſer vos denrées & les produc-
» tions de vos arts dans toutes les parties

» du monde; allez chercher celles dont vous
» avez beſoin. C'eſt un de nos privilèges,
» qu'il ſoit auſſi le vôtre. L'empire de l'o-
» céan, que nous avons conquis par deux
» ſiècles de grandeur & de gloire, vous ap-
» partient comme à nous. Nous ſerons unis
» par les liens du commerce. Vous nous
» apporterez vos productions que nous ac-
» cepterons de préférence à celles de tous
» les autres peuples, & nous eſpérons que
» vous préférerez les nôtres à celles de
» l'étranger, ſans toutefois que vous y ſoyez
» aſtreints par aucune loi, que par celle de
» l'intérêt commun, & le titre de conci-
» toyens & d'amis.

» Que vos vaiſſeaux & les nôtres, déco-
» rés du même pavillon, couvrent les mers,
» & que des deux côtés il s'élève des cris
» de joie, lorſque ces vaiſſeaux amis ſe ren-
» contreront au milieu des déſerts de l'o-
» céan. Que la paix renaiſſe, que la concorde
» dure à jamais entre nous. Nous concevons
» enfin que la chaîne d'une bienveillance
» réciproque eſt la ſeule qui puiſſe lier des
» empires auſſi éloignés, & que tout autre
» principe d'unité ſeroit injuſte & précaire.

» Que ſur ce nouveau plan d'une amitié » éternelle, l'agriculture, l'induſtrie, les » loix, les arts, & la première de toutes » les ſciences, celle de faire le plus grand » bien des états & des hommes, ſe perfec- » tionne parmi vous. Que le récit de votre » bonheur appelle autour de vos habitations » tous les infortunés de la terre. Que les » tyrans de tous les pays, que tous les » oppreſſeurs, ou politiques ou ſacrés, ſa- » chent qu'il exiſte un lieu dans le monde » où l'on peut ſe dérober à leurs chaînes; » où l'humanité flétrie a relevé ſa tête; où » les moiſſons croiſſent pour le pauvre; où » les loix ne ſont plus que le garant de la » félicité; où la religion eſt libre & la conſ- » cience a ceſſé d'être eſclave; où la nature » enfin ſemble vouloir ſe juſtifier d'avoir » créé l'homme, & le gouvernement ſi long- » tems coupable ſur toute la terre répare » enfin ſes crimes. Que l'idée d'un pareil » aſyle épouvante les deſpotes & leur ſerve » de frein: car ſi le bonheur des hommes » leur eſt indifférent, ils ſont du-moins » ambitieux & avares, & veulent conſer- » ver, & leur pouvoir, & leurs richeſſes.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos » amis, nous-mêmes nous profiterons de » votre exemple. Si notre constitution s'al- » téroit ; si la richesse publique corrompoit » la cour, & la cour la nation ; si nos rois » à qui nous avons donné tant d'exemples » terribles les oublioient enfin ; si nous » étions menacés, nous qui étions un peuple » auguste, de ne devenir que le plus lâche » & le plus vil des troupeaux, en nous » vendant nous-mêmes : le spectacle de vos » vertus & de vos loix pourroit nous ranimer. » Il rappelleroit à nos cœurs avilis, & le » prix & la grandeur de la liberté ; & s'il » faut que cet exemple devienne impuis- » sant ; s'il faut que l'esclavage, suite de » la corruption vénale, s'établisse un jour » dans ce même pays, qui a été inondé » de sang pour la cause de la liberté, & où » nos pères ont vu les échafauds dressés » pour les tyrans : alors nous abandonne- » rons en foule cette terre ingrate livrée » au despotisme, & nous laisserons le » monstre régner sur un désert. Vous nous » recevrez alors en qualité d'amis & de » frères. Vous partagerez avec nous ce sol,

» cet air libre comme les ames de leurs gé» néreux habitans ; & grace à vos vertus, » nous retrouverons encore l'Angleterre » & une patrie.

» Voilà, braves concitoyens & notre es» pérance & nos vœux. Recevez donc nos » sermens, gages d'une si sainte alliance. » Invoquons, pour rendre ce traité plus so» lemnel, invoquons nos ancêtres com» muns, qui tous ont été animés de l'es» prit de liberté comme vous, & n'ont pas » craint de mourir pour la défendre. Attes» tons la mémoire des fondateurs illustres « de vos colonies, celle de vos augustes » législateurs, du philosophe Locke, qui » le premier sur la terre fit un code de to» lérance, du vénérable Penn, qui le pre» mier fonda une ville de frères. Les ames » de ces grands hommes, qui dans ce mo» ment, sans doute, ont les yeux fixés sur » nous, sont dignes de présider à un traité » qui doit assurer la paix de deux mondes. » Jurons en leur présence, jurons sur ces » mêmes armes avec lesquelles vous nous » avez combattus, de rester à jamais unis » & fidèles ; & quand nous aurons prononcé

» tous ensemble un serment de paix, prenez
» alors ces mêmes armes, transportez-les
» dans un dépôt sacré, où les pères les mon-
» treront à chaque génération nouvelle ; &
» là, gardez-les fidèlement d'âge en âge pour
» les tourner un jour contre le premier,
» soit Anglois, soit Américain, qui osera
» proposer de rompre cette alliance, égale-
» ment utile, également honorable pour les
» deux peuples ».

A ce discours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique Septentrionale retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendrissement le nom de leurs frères Anglois, le nom de la mère-patrie. Les feux de la joie succèdent aux incendies de la discorde ; & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence, dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer ? La raison s'y fera-t-elle entendre, ou persévérera-t-il dans sa folie ? Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'instrument de la tyrannie des ministres ? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre,

ou des édits dictés par la cour ? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérés retentissent de harangues pleines de modération & de sagesse. La douce persuasion y paroît couler des lèvres des orateurs les plus distingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur est rempli d'espoir. Tout-à-coup une voix, organe du despotisme & de la guerre, suspend cette émotion délicieuse.

« Anglois, s'écrie un déclamateur forcené, » pouvez-vous balancer un moment ? ce » sont vos droits, vos intérêts les plus im» portans ; c'est la gloire de votre nom qu'il » faut défendre. Ces grands biens ne sont » pas attaqués par une puissance étrangère. » Un ennemi domestique les menace. Le » danger est plus grand, l'outrage est plus » sensible.

» Entre deux peuples rivaux & armés » pour des prétentions mutuelles, la poli» tique peut quelquefois suspendre les com» bats. Contre des sujets rébelles, la plus » grande faute est la lenteur, toute modé» ration est foiblesse. L'étendard de la ré» volte fut levé par l'audace, qu'il soit dé» chiré par la force. Tombe, tombe sur

» les mains qui l'ont déployé, le glaive de
» la justice. Hâtons-nous. Pour étouffer les
» révolutions, il est un premier moment qu'il
» faut saisir. Ne donnons pas aux esprits
» étonnés, le tems de s'accoutumer à leur
» crime; aux chefs, le tems d'affermir leur
» pouvoir; au peuple, celui d'apprendre à
» obéir à de nouveaux maîtres. Le peuple,
» dans la révolte, est presque toujours en-
» traîné par un mouvement étranger. Ni sa
» fureur, ni sa haîne, ni son amour ne lui
» appartiennent. On lui donne ses passions
» comme ses armes. Déployons à ses yeux
» la force & la majesté de l'empire Britan-
» nique. Il va tomber à nos pieds; il passera
» en un instant de la terreur au remords; du
» remords à l'obéissance. S'il faut user de la
» sévérité des armes, point de ménagement.
» Dans la guerre civile, la pitié est la plus
» fausse des vertus. Le glaive une fois tiré
» ne doit plus s'arrêter que par la soumission.
» C'est à eux désormais à répondre au ciel
» & à la terre de leurs propres malheurs.
» Songez qu'une sévérité passagère, dans
» ces contrées rébelles, doit nous assurer
» l'obéissance & la paix pour des siècles.

» Pour suspendre nos coups, pour désar-
„ mer nos bras, on nous dit, on nous ré-
„ pète que ce pays est peuplé de nos conci-
„ toyens, de nos amis, de nos frères.
„ Quoi, invoquer en leur faveur des noms
„ qu'ils ont outragés, des liens qu'ils ont
„ rompus ! Ces noms, ces liens sacrés sont
„ ce qui les accuse & qui les rend coupa-
„ bles. Depuis quand ces titres si révérés
„ n'imposent-ils des devoirs qu'à nous ?
„ Depuis quand des enfans rebelles ont-
„ ils le droit de s'armer contre leur mère,
„ de lui ravir son héritage, de déchirer son
„ sein ? Ils parlent de liberté. Je respecte
„ ce nom comme eux : mais cette liberté
„ est-elle de l'indépendance ? Est-elle le
„ droit de renverser une législation établie
„ & fondée depuis deux siècles ? Est-elle
„ le droit d'usurper tous les nôtres ? Ils par-
„ lent de liberté ; & moi je parle de la su-
„ prématie & de la puissance souveraine de
„ l'Angleterre.

» Quoi, s'ils avoient à former quelques
„ plaintes, s'ils refusoient de porter avec
„ nous une foible portion du fardeau qui
„ nous accable & de s'associer à nos char-

„ ges comme nous les aſſocions à notre
„ grandeur, n'avoient-ils d'autre voie que
„ celle de la révolte & des armes! On les
„ appelle nos concitoyens & nos amis; &
„ moi je ne vois en eux que les perſécu-
„ teurs & les ennemis les plus cruels de
„ notre patrie. Nous avons des ancêtres
„ communs; oui, ſans doute: mais ces reſ-
„ pectables aïeux, je les évoque moi-même
„ avec confiance. Si leurs ombres pouvoient
„ reprendre ici leur place, leur indignation
„ égaleroit la nôtre. Avec quel courroux
„ ces vertueux citoyens entendroient que
„ ceux de leurs deſcendans qui ſe ſont fixés
„ au-delà des mers n'ont pas plutôt ſenti
„ leurs forces, qu'ils en ont fait le cou-
„ pable eſſai contre leur patrie; qu'ils ſe
„ ſont armés contre elle de ſes propres bien-
„ faits? Oui tous, juſqu'à cette ſecte pa-
„ cifique à qui ſon fondateur inſpira le de-
„ voir de ne jamais tremper ſes mains dans
„ le ſang; eux qui ont reſpecté les jours &
„ les droits des peuples ſauvages; eux qui
„ par enthouſiaſme de l'humanité ont briſé
„ les fers de leurs eſclaves: aujourd'hui
„ également infidèles à leur pays & à leur

„ religion, ils arment leurs mains pour le
„ carnage ; & c'eſt contre vous. Ils traitent
„ tous les hommes de frères ; & vous ,
„ vous ſeuls de tous les peuples êtes exclus
„ de ce titre. Ils ont appris au monde que
„ les ſauvages Américains, que les nègres
„ de l'Afrique leur ſont déſormais moins
„ étrangers que les citoyens de l'Angle-
„ terre.

„ Armez - vous. Vengez vos droits of-
„ fenſés. Vengez votre grandeur trahie. Dé-
„ ployez cette puiſſance qui ſe fait redouter
„ dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Inde,
„ qui a ſi ſouvent étonné l'Amérique elle-
„ même ; & puiſqu'entre un peuple ſou-
„ verain & le ſujet qui ſe révolte, il n'y a
„ plus déſormais d'autre traité que la force,
„ que la force décide. Conſervez, reprenez
„ cet univers qui vous appartient, & que
„ l'ingratitude & l'audace veulent vous
„ ravir ».

XLIV. L'Angleterre ſe détermine à réduire ſes colonies par la force.

Les ſophiſmes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des repréſentans du peuple le deſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nou-

velles reſſemblent aux réſolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du deſpotiſme. On lève des armées ; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets deſtructifs & ſanguinaires. Il n'y a qu'une ſoumiſſion ſans réſerve qui puiſſe prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Juſqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une réſiſtance que les loix Angloiſes, elles-mêmes, autoriſoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit ſuppoſer des idées plus étendues, n'avoient encore oſé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire ſous les aîles duquel ils avoient proſpéré. Le bruit des grands préparatifs qui ſe faiſoient dans l'ancien hémiſphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le

nouveau,

nouveau, étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits. Cet fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Longtems nous avons parlé de réconciliation & de paix: tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de sang a coulé, le tems des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transporté dans un siècle nouveau.

Des ames timides ; des ames qui meſurent l'avenir par le paſſé, croient que nous avons beſoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naiſſante ; elle eſt devenue dangereuſe pour une nation déja formée. L'enfance a beſoin d'être ſoutenue ; il faut que la jeuneſſe marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainſi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples ſont trop preſſés pour que cette partie du globe jouiſſe d'une paix conſtante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent ſans ceſſe. Amis de l'Angleterre, nous ſommes forcés d'avoir tous ſes ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, ſéparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne ſur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainſi le veut la nature, la néceſſité & le tems,

Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère ; & nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain, des dissentions & des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous. Si nous sommes pères, si nous aimons nos enfans, séparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix, pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger ! Quoi, attendre pendant des années chaque réponse, & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'océan ! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le siège du pouvoir soit dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la distance augmente, plus le despotisme s'appésantit ; &

les peuples alors privés de preſque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le ſoumettre aux habitans d'une iſle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle ſuit par-tout, dans les cieux comme ſur la terre. Par la loi des maſſes & des diſtances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement ſans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en eſt fait, ce commerce eſt rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des eſcláves; l'Amérique, qu'elle ſentoit également & ſes droits & ſes forces. Chacune a trahi ſon ſecret. Dès ce moment plus de traité. Il ſeroit ſigné par la haîne & la défiance, la haîne qui ne pardonne pas, la défiance qui de ſa nature eſt irréconciliable.

Voulez-vous ſavoir quel ſeroit le fruit d'un accomodement? votre ruine. Vous avez beſoin de loix; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation An-

gloise? Elle est jalouse de votre accroissement. Le roi? Il est votre ennemi. Vous-même, dans vos assemblées? Ne vous souvenez-vous plus que toute législation est soumise au droit négatif du monarque qui veut vous subjuguer? Ce droit seroit un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des demandes; elles seront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne sera plus qu'une guerre sourde, celle d'un ennemi qui veut détruire sans combattre; ce sera dans l'ordre politique un assassinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foiblesse, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre sort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits sont la nécessité, une juste défense, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits sont notre titre auguste de nation. C'est au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre est désormais le seul tribunal qui

existe pour nous. Eh bien, puisqu'il faut combattre, que ce soit du moins pour une cause qui en soit digne, & qui nous paie & de nos trésors & de notre sang. Quoi, nous exposerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant sous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'est-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre esclavage? Quoi, ce sera à la lueur des incendies; ce sera sur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous signerons un traité avec nos oppresseurs! & tout couverts de notre sang ils daigneront nous pardonner! Ah, nous ne serions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté seule peut nous absoudre. La liberté, & une liberté entière, est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment, elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos

titres sont écrits ; c'est-là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contract qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois ; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression ; cette noblesse avide de droits & de titres, pour qui dans les tems de révolutions & de crise, le peuple n'est qu'un instrument, pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur

premier beſoin. Les travaux ruſtiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthouſiaſme public fera éclorre des talens inconnus. C'eſt dans les révolutions que les ames s'agrandiſſent, que les héros ſe montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de ſa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous ſes ſuccès: voilà votre préſage.

Que notre premier pas ſoit de nous former une conſtitution qui nous uniſſe. Le moment eſt venu. Plus tard, elle ſeroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du haſard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richeſſes, plus il s'élevera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces ? Il faut pour une pareille union que chaque peuple ſente à la fois, & ſa foibleſſe, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'eſt alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naiſſent ces amitiés vigoureuſes & profondes qui aſſocient les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'eſt alors qu'un

ſeul eſprit errant de toute part, forme le génie des états, & que toutes les forces diſperſées deviennent en ſe rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos perſécuteurs, nous ſommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'eſt pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus; & l'on en eſt puni pendant des ſiècles par l'anarchie ou l'eſclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils ſeroient impuiſſans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il eſt en notre pouvoir de former la plus belle conſtitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres ſacrés l'hiſtoire du genre-humain enſéveli ſous une inondation générale du globe. Une ſeule famille ſurvécut, & fut chargée par l'Être ſuprême de renouveller la terre. Nous ſommes cette famille. Le deſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une ſeconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du ſort d'une race d'hommes plus nom-

breuse peut-être que tous les peuples de l'Europe ensemble. Attendrons-nous que nous soyons la proie d'un conquérant, & que l'espérance de l'univers soit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés sur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur destin. Si nous les trahissons, un jour elles se promeneront avec leurs fers sur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour devise ces mots: S'UNIR OU MOURIR.

Unissons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle seule peut effacer le titre de sujets rébelles que nos insolens oppresseurs osent nous donner. Elle seule peut nous faire remonter à la dignité qui nous est due, nous assurer des alliés parmi les puissances, imprimer le respect même à nos ennemis; & si nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majesté qui convient à une nation.

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre

incertitude fait notre foiblesse. Osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyions étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence. Tout ce qui est extrême demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages ; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

XLV. Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Tel étoit le fond des sentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui, depuis long-tems, demandoient qu'on se détachât entiérement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome ! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur sagesse & leur courage, élevèrent ce grand édifice ? Hancok, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante : mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux : IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage ; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolé-

rance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & ſacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai deſiré ; & mes dernières paroles ſeront des vœux adreſſés au ciel pour ta proſpérité.

Quoique l'Amérique fût aſſurée de l'approbation univerſelle, elle crut devoir expoſer aux yeux des nations les motifs de ſa conduite. Elle publia ſon manifeſte, & on y lut : que l'hiſtoire de la nation Angloiſe & de ſon roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tiſſu d'outrages & d'uſurpations qui tendoient également à l'établiſſement d'une tyrannie abſolue dans ces provinces.

Elle dira que ſon monarque a refuſé ſon conſentement aux loix les plus ſalutaires & les plus néceſſaires au bien public.

Qu'il a transféré les aſſemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aiſément les députés à ſes vues.

Qu'il a pluſieurs fois diſſous la chambre des repréſentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les

états trop long-tems ſans repréſentans, & par conſéquent expoſés aux inconvéniens réſultant du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs ſalaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre ſubſtance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces conſidérables, ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même ſupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maiſons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les

parties du globe ; pour nous impofer des taxes fans notre aveu ; pour nous priver, dans plufieurs cas, de nos jugemens par jurés ; pour nous tranfporter & nous faire juger au-delà des mers ; pour nous enlever nos chartes, fupprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement ; pour fufpendre notre propre légiflation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué fon gouvernement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de fa protection & en nous faifant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, maffacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits prifonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères, où à périr eux-mêmes par des mains fi chères.

Qu'il a excité parmi nous des divifions inteftines, & qu'il s'eft efforcé de foulever contre nos paifibles habitans les fauvages barbares, accoutumés à tout maffacrer, fans diftinction de rang, de fexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit ſur nos plages des armées mercenaires & étrangères, chargées de conſommer l'ouvrage de la déſolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractère fut ainſi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le ſang, par la religion & par l'habitude, devoit être ſoutenue par un grand concert de volontés, par des meſures ſages & vigoureuſes. Les Etats-Unis de l'Amérique ſe donnèrent une conſtitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une aſſemblée formée par les repréſentans des divers diſtricts, & en qui réſidoit la puiſſance légiſlative. Son préſident eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ſes obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorſque les circonſtances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la ſubſiſtance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations.

opérations. Il fut mis à la tête d'un comité ſecret qui devoit entretenir des liaiſons ſuivies avec le congrès général. Le tems de ſa geſtion fut borné à deux ans : mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur adminiſtration au grand conſeil de la nation, quoique compoſé des députés de toutes les colonies. La ſupériorité du congrès général ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre.

Mais quelques perſonnes ont jugé que l'inſtitution de ce corps n'étoit pas auſſi bien combinée que la légiſlation des provinces. Il ſemble en effet que des états fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute,

il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations tranſmiſes au congrès par les députés qui ſoumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que ſi dans les gouvernemens affermis, il eſt bon que le peuple ſe repoſe avec confiance ſur la ſageſſe de ſon ſénat, dans un état où la conſtitution ſe forme, où le peuple, encore incertain de ſon ſort, redemande ſa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens ſoient ſans ceſſe au conſeil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts ſur les repréſentans à qui ils ont confié leur deſtinée.

Quoique ces principes ſoient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en eſt point d'elle comme des

républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suiſſe, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, & où il eſt aiſé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même choſe des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de diſtance les uns des autres, preſque reſſerrés dans les bornes du Péloponnèſe ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, ſemés ſur un continent immenſe; occupant dans le Nouveau-Monde un eſpace de près de quinze degrés; ſéparés par des déſerts, des montagnes, des golfes & par une vaſte étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider ſur les intérêts politiques ſans les délibérations particulières de chaque province; ſi à chaque occaſion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres &, pour ainſi dire, un nouveau pouvoir aux repréſentans, ce corps reſteroit ſans activité. Les diſtances à franchir, les longueurs & la multitude

des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de représentans trahisse, par corruption ou par foiblesse, les intérêts qui lui sont confiés. C'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exhalte & s'enflamme. C'est-là que réside, dans sa vigueur, le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens, choisis dans un tems où toute fonction publique est un danger & tout suffrage est un honneur; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice d'un monument auguste qui s'élève. Les craintes que les partisans du systême contraire pourroient avoir sur cet objet paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit se faire qu'un

peuple qui combat pour ſa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, ſentît affoiblir ſon courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuſe, & qui coûte des périls & du ſang. C'eſt alors qu'il ſeroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ſes oppreſſeurs, & d'avoir dépoſé ce droit dans les mains du ſénat qu'il a choiſi pour ſervir d'organe à ſa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuſe. Il ſemble lui avoir dit au moment où il l'inſtitua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras ſe laſſoit de combattre, ſi je pouvois m'avilir juſqu'à implorer le repos, ſoutiens-moi contre ma foibleſſe. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je déſavoue d'avance; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne ſera briſée.

En effet, ſi l'on conſulte l'hiſtoire des républiques, on verra que la multitude a preſque toujours l'impétuoſité & la chaleur du premier moment: mais que ce n'eſt que dans

un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI. La guerre commence entre les Etats Unis & l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur systême de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins enlevoit de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorsqu'au commencement de mai, Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession; lorsqu'en juin, Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 avril à Hallifax, il

en étoit parti le 10 juin pour ſe porter ſur la petite iſle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent ſucceſſivement; & le 28 août, il débarqua ſans oppoſition à l'Iſle-Longue, ſous la protection d'une flotte commandée par l'amiral ſon frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que ſur le rivage. Après une médiocre réſiſtance & d'aſſez grandes pertes, ils ſe réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit ſu profiter de ſes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Iſle-Longue; & ils ſe replièrent ſur Kingsbrige ou le Pont du Roi, où tout paroiſſoit diſpoſé pour une réſiſtance opiniâtre.

Si les Anglois avoient ſuivi leurs premiers ſuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonſtances, les nouvelles levées qu'on leur oppoſoit auroient été infailliblement diſperſées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiſſa ſix ſemaines pour ſe raſſurer; & elles n'abandonnèrent leurs re-

tranchemens que dans la nuit du premier au ſecond novembre, lorſque les mouvemens qui ſe faiſoient ſous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Waſington, n'avoit pas voulu confier la deſtinée de ſa patrie à une action, qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être déciſive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il ſavoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, ſont toujours funeſtes à l'étranger. Cette conviction le détermina à ſe replier ſur le Jerſey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favoriſé par l'hiver, par la connoiſſance du pays, par la nature du terrein qui ôtoit à la diſcipline une partie de ſes avantages, il pouvoit ſe flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Penſilvanie. Tout-à-coup, il voit ſes drapeaux abandonnés par des ſoldats dont l'engagement n'étoit que pour ſix ou même pour trois mois; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reſte-t-il deux mille cinq cens avec leſquels il

eſt trop heureux de pouvoir ſe ſauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient paſſer la rivière à la ſuite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les diſperſer. Si les cinq mille hommes deſtinés à la conquête de Rhode-Iſland l'avoient remontée ſur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps ſe ſeroit faite ſans oppoſition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéreſſante qui lui avoit ſervi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le tems, au général Anglois d'avoir été timide & trop circonſpect dans les opérations de la campagne. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fut téméraire dans la diſtribution de ſes quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas reſté en Amérique un ſeul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette préſomption enhardit les milices de la Penſilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur ſalut commun. Le 25 décembre, elles traverſent

la Delaware & fondent inopinément ſur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Heſſois, ſi lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps eſt maſſacré, pris ou diſperſé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois ſont également chaſſés de Princeton : mais après avoir mieux ſoutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur ſolde. Ces événemens inattendus réduiſent les ennemis de l'Amérique dans le Jerſey, aux poſtes d'Amboy & de Brunswick : encore y ſont-ils très-harcelés durant le reſte de la mauvaiſe ſaiſon. L'effet des grandes paſſions & des grands dangers eſt ſouvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une ſorte d'engourdiſſement qui la prive de l'uſage de ſes forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & ſe reconnoît. Toutes ſes facultés ſuſpendues un moment, ſe développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ſes reſſorts, & ſa force ſe met au niveau de ſa ſituation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il ſe communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il

en ſortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très - tard. L'armée Angloiſe, déſeſpérant de ſe tracer par le Jerſey une route en Penſilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Cheſapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ſes généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'eſt pas interrompue juſqu'à Brandiswine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 ſeptembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ſes habitans.

Cette conquête n'a aucune ſuite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haîne, que dévaſtation. Reſſerré dans un eſpace très-circonſcrit, il rencontre des obſtacles inſurmontables pour s'étendre ſur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des reſſources dans les diſtriẞts voiſins; & ce n'eſt qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ſes ſubſiſtances. L'ennui d'une priſon qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jerſey;

& ſous le commandement de Clinton, ſucceſſeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuſe retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit cauſée.

Tandis que les Anglois languiſſoient en Penſilvanie, une grande ſcene s'ouvre dans les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chaſſé au mois de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient conſtruits ſur le lac Champlain. Ce ſuccès conduiſit Bourgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année ſuivante. A ſon approche, une garniſon de quatre mille hommes abandonna ce poſte important, avec perte de ſon artillerie, de ſes munitions, de ſon arrière-garde.

Le général Anglois étoit naturellement préſomptueux. Une foibleſſe ſi marquée accrut ſon audace. Il avoit conçu le deſſein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudſon. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réuſſi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour

le ſuccès, il auroit fallu que pendant qu'une armée deſcendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaiſon ayant manqué, Bourgoyne devoit ſentir, dès les premiers pas, que ſon entrepriſe étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'alongeoient; ſes vivres diminuoient; les Américains reprenant courage ſe raſſembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée ſe trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés de l'ancien hémiſphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui ſe rappelloient que les Suédois de Charles XII juſqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Ruſſes encore barbares, n'accuſoient pas les troupes Angloiſes, & blâmoient ſeulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, ſi déciſif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de

combats, de dévaſtations, de maſſacres; l'état des choſes ne ſe trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

XLVII. Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les provinces confédérées.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-tems ſes troupes étoient inſultées dans Boſton; il s'étoit formé dans la province de Maſſachuſet une autorité indépendante de la ſienne; les autres colonies ſe diſpoſoient à ſuivre cet exemple, ſans que l'adminiſtration ſe fût ſérieuſement occupée de ces grands objets. Lorſqu'ils furent mis ſous les yeux du parlement, les deux chambres ſe remplirent de clameurs; & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le ſénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rébelle à ſes décrets y ſeroit ſoumiſe par la force: mais cette réſolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre penſa généralement que des

côtes ſans défenſe, que des contrées entiérement ouvertes ne réſiſteroient pas à ſes flottes & à ſes armées. Cette expédition ne lui paroiſſoit pas devoir être aſſez longue pour que les paiſibles cultivateurs de l'Amérique euſſent le tems de s'inſtruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de ſubſiſtances à meſure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obſtacles phyſiques qui s'oppoſeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des cauſes morales retarda encore plus les ſuccès.

La Grande-Bretagne eſt la région des partis. Ses rois parurent aſſez généralement convaincus de la néceſſité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduiſoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la compoſoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'eſprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, ſe

joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutele, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déja n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie & sans accord

se

ſe vit expoſé aux attaques ſans ceſſe renaiſſantes d'un corps ennemi, uni & ſerré. Ses réſolutions quelles qu'elles fuſſent, étoient combattues par le ridicule ou par le raiſonnement. On le blâmoit d'avoir ſévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la réſiſtance; ceux qui peut-être leur faiſoient paſſer des ſecours ſecrets, étoient auſſi oppoſés à l'indépendance que les adminiſtrateurs qu'on travailloit ſans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'oppoſition eût réuſſi à dégoûter le prince de ſes confidens, ou à en obtenir le ſacrifice par le cri de la nation, le projet de ſubjuguer l'Amérique eût été ſuivi : mais avec plus de dignité, plus de force & des meſures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être ſon ouvrage, elle aima mieux que cette immenſe partie de l'empire Britannique en fût ſéparée, que ſi elle y reſtoit attachée par d'autres mains que les ſiennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la ſuite. Ils accordèrent au ſoldat de trop longs repos ; ils employèrent à méditer le tems d'agir ; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient priſes devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuoſité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des paſſions violentes pour les agiter. Quand ce reſſort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils ſe gouvernent par la trempe de leur eſprit qui, en général, ſi on excepte les arts de l'imagination & du goût, eſt par-tout ailleurs méthodique & ſage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au haſard. Rarement laiſſent-ils ſur leurs flancs ou derrière eux quelque choſe qui puiſſe leur donner de l'inquiétude. Ce ſyſtême a ſes avantages, ſur-tout dans un pays étroit & reſſerré, dans un pays hériſſé de fortereſſes ou de places de guerre. Mais dans les circonſtances préſentes & ſur le vaſte continent de l'Amé-

rique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers momens sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté : mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection, par leur attachement trop servile aux principes & aux règles, des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le service qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne pressoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cause qui leur avoit fait passer tant de mers ne faisoit aucune sensation. C'étoit aux yeux des peuples une

efferveſcence qui ne pouvoit pas avoir de ſuites. Les débats qu'elle occaſionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats ſouvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou ſi quelques perſonnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui dans les grandes villes occupent l'oiſiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenſeurs de ſes droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop déciſifs ſur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repouſſer des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le ſoldat n'eſt qu'un inſtrument de deſpotiſme, & il en a les ſentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie; & cent mille hommes armés ne ſont que cent mille eſclaves diſciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la ſubordination militaire, qui, à la voix d'un ſeul homme meut de milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger,

& fait au premier ſignal une loi de tuer ou de mourir ; achève de changer en eux ces ſentimens en principes, & en fait pour ainſi dire la morale de leur état. Il n'en eſt pas de même en Angleterre. L'influence de la conſtitution eſt ſi forte, qu'elle s'étend même ſur les troupes. Un homme y eſt citoyen avant d'être ſoldat. L'opinion publique d'accord avec la conſtitution honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auſſi voit-on par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans cette iſle ſi orageuſe, que le ſoldat Anglois, quoiqu'engagé pour ſa vie, conſerve pour la liberté politique une paſſion dont on ſe feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'eſclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Heſſois, les Brunſwickois, les autres Allemands rangés ſous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des ſouverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés, mécontens de la nation qui les ſoudoyoit, mécontens de leurs camarades qui mépriſoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas

épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs ils avoient aussi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main desquels ils n'auroient pas voulu recevoir des blessures.

L'esprit des armées Angloises avoit encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les succès de la dernière guerre ; l'extension que le commerce avoit reçu après la paix ; les grandes acquisitions faites dans les Indes Orientales : tous ces moyens de fortune avoient accumulé sans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande-Bretagne. Ces trésors allumèrent le desir de nouvelles jouissances. Les grands en allèrent puiser l'art dans les pays étrangers, sur-tout en France, & en empoisonnèrent leur pays. Des conditions supérieures, il se répandit dans toutes les classes. A un caractère fier, simple & réservé, succéda le goût du faste, de la dissipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement visité cette isle si renommée, se croyoient sous un autre ciel. La con-

tagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémiſphère la paſſion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux ſuperfluités dont on étoit épris ; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à pourſuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence ſur le ſort des états ; que pour eux la meſure de la grandeur eſt celle de la richeſſe ; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné ſelon vous le jeu ſûr & terrible : vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes

même braves, l'indépendance des befoins fut fouvent le premier reffort de la victoire. Il eft trop aifé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, eft réfervée une épreuve plus difficile: celle de fupporter la perte de leurs plaifirs.

Ajoutez à toutes ces raifons, que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au-travers de tant de mers, dans les faifons convenables pour l'action. Ajoutez que les confeils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter fi loin d'eux; & vous connoîtrez la plupart des obftacles qui s'opposèrent au fuccès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de fes colonies.

XLVIII. Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réuffi à chaffer les Anglois du continent Américain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repouffa-t-elle pas de fes rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour fix mois, & qui le furent dans la fuite pour trois ans ou même pour tout le tems que pourroient durer les hoftilités. Il étoit défendu par des citoyens

qui ne ſe mettoient en campagne que lorſque leur province particulière étoit ou envahie, ou ménacée. Ni l'armée toujours ſur pied, ni les milices paſſagérement aſſemblées n'avoient l'eſprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des juriſconſultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides auſſi peu verſés que leurs ſubalternes dans la ſcience très-compliquée des combats. Dans cet état de choſes, quel eſpoir de ſe meſurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la diſcipline, formés aux évolutions, inſtruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les inſtrumens néceſſaires à une attaque vive, à une réſiſtance opiniâtre?

L'enthouſiaſme ſeul auroit pu ſurmonter ces difficultés: mais en exiſta-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit eſſentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faiſoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquâſſent en doute cettte autorité. Cependant le refus

que faisoient les Américains de la reconnoître, n'indisposoit pas les esprits. On ne leur porta point de haîne, même après qu'ils eurent pris les armes pour soutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languissoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paisiblement de ses affaires, ou se livroit tranquillement à ses plaisirs. Tous attendoient sans impatience la fin d'une scène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroissoit pas incertain.

La fermentation dut se montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémisphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom si doux d'indépendance, sans les remuer? Mais cette chaleur se soutint-elle? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les soins d'une autorité naissante? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la désertion, & souiller par des assassinats l'étendard de la liberté. On la vit se refuser

à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légérement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre - vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers, s'écria : *Ma mort peut être utile; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste son prisonnier : *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez; que quand il parviendroit à les battre, il m'en resteroit encore assez; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étoient héroïques; mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang

des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruiſſelé ſur des échafauds. On n'y avoit pas inſulté aux mœurs. Les manières, les uſages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du ſein de ſa famille ou de ſes amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'adminiſtration n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours reſtées les mêmes. Tout ſe réduiſoit à ſavoir ſi la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt ſur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeſte n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette queſtion preſque métaphyſique, n'étoit guère propre à ſoulever une multitude, ou du-moins à l'intéreſſer fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ſes terres privées des bras deſtinés à les féconder, ſes moiſſons ravagées, ſes campagnes couvertes de cadavres de ſes proches ou teintes de ſon propre ſang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales ſur la

côte, s'en joignirent bientôt de plus insuportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares. . . . . « C'est, „ répondit-on à ses sollicitations, c'est le „ démêlé d'un père avec ses enfans; il ne „ nous convient point d'entrer dans cette „ brouillerie domestique. . . . Mais si les „ rébelles venoient attaquer cette province, „ ne nous aideriez-vous pas à les repousser? . . . Depuis la paix, la hache de la „ guerre est ensevelie à quarante brasses de „ profondeur. . . . . Vous la trouveriez sûrement, si vous fouilliez la terre. . . . . Le „ manche en est pourri, & nous n'en pourrions faire aucun usage ».

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons entendu parler des différends survenus entre l'ancienne & la
„ Nouvelle - Angleterre, dit la tribu des
„ Onéidas à leurs députés. Jamais nous ne
„ prendrons part à ces divisions atroces. La
„ guerre entre des frères est une chose
„ étrange & nouvelle dans ces régions. Nos
„ traditions ne nous ont laissé aucun exemple
„ de cette nature. Etouffez vos haînes insensées ; & qu'un ciel favorable dissipe le
„ sombre nuage qui vous enveloppe ».

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. « Voilà seize schelings,
„ leur dirent ces bons sauvages. C'est tout
„ ce que nous possédons. Nous comptions
„ en acheter du rum ; nous boirons de l'eau.
„ Nous irons chasser. Si quelques bêtes tombent sous nos flèches, nous en vendrons
„ les peaux, & nous vous en porterons le
„ prix ».

Mais avec le tems, les agens très - actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis, & parce que les distances ne lui avoient pas

permis de faire aux ſauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voiſins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les ſervices qu'on ſeroit à portée de lui rendre. Sous ſes drapeaux, des alliés, dont le caractère féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en ſouffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une deſtinée plus heureuſe avoit fixés ſur les bords de l'ocean.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins conſidérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui ſur le globe entier repréſentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit diſparut même aux premières hoſtilités. A ces ſignes d'une convention univerſelle, furent ſubſtitués des ſignes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeller aux peuples la grandeur de leur entrepriſe, le prix inappréciable

de la liberté, la néceſſité d'une perſévérance ſupérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réuſſit pas. Ces richeſſes idéales furent repouſſées. Plus le beſoin obligeoit à les multiplier, plus leur aviliſſement croiſſoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à ſa monnoie ; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Eſt-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux eſprits qu'aux ſentimens ? eſt-ce qu'il ne ſentoit pas que dans la criſe préſente, tout citoyen raiſonnable craindroit de commettre ſa fortune ? eſt-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il ſe permettoit des actes d'un deſpotiſme inconnus dans les régions même façonnées à la ſervitude ? Pouvoit-il ſe diſſimuler qu'il puniſſoit un défaut de confiance des mêmes ſupplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahiſon ? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles mépriſables & mépriſées étoient réellement trente fois au-deſſous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 ſeptembre

1779 ,

1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domestique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. « C'est le nom
,, Anglois qui nous a rendus odieux; nous
,, l'abjurons solemnellement. Tous les hom-
,, mes sont nos frères. Nous sommes amis
,, de toutes les nations. Tous les pavillons
,, peuvent sans crainte d'insulte, se mon-
,, trer sur nos côtes, fréquenter nos ports ».
On ne se rendit pas à une invitation en apparence si séduisante. Les états vraiment commerçans, instruits que l'Amérique Septentrionale avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité, pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui

feroit apporté. Les feuls François, qui ofent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaifon nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral How, la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur destination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens fortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des fermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter fûrement avec une métropole, où un parlement renverferoit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel reffentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit poffible que ces inquiétudes éloignées

ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère Britannique, lorsqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déja rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient saisis de l'autorité : tout avoit recouvré sa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Versailles, signé le 6 février 1778.

XLIX. La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis.

Si le ministère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la nécessité de déclarer dans

Cette démarche occasionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.

l'inſtant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conſeils de cette couronne la circonſpection que doit toujours inſpirer un nouveau règne. Alors ſes finances étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Eſpagne, déja fatiguée de ſon extravagante expédition d'Alger, ſe trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au ſecours de ſon allié. L'Angleterre pouvoit ſe promettre ſans témérité des ſuccès contre le plus puiſſant de ſes ennemis ; & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à ſon voiſinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ſes ſujets rébelles le ſeul appui qui leur fût aſſuré, auroit diminué l'indignation qu'inſpire la violation des traités les plus ſolemnels.

George III ne vit rien de tout cela. Les ſecours obſcurs que la cour de Verſailles faiſoit paſſer aux provinces armées pour la défenſe de leurs droits, ne lui deſſillèrent pas les yeux. Les atteliers de cette puiſſance

étoient remplis de conſtructeurs. Ses arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports préſentoient l'appareil le plus menaçant; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie, il fallut que Louis XVI y fit ſignifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur ſerment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis pluſieurs ſiècles alloient teindre de ſang les eaux de l'océan, & jouer encore ce jeu terrible où les proſpérités publiques ne compenſeront jamais les déſaſtres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs ſemblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémiſphères, étoient prêtes à tomber ſur le genre-humain.

Cependant la ſcène ſanglante ne s'ouvroit pas ; & ce délai faiſoit eſpérer la continuation de la paix à quelques eſprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres preſcrivoient de chaſſer les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces myſtères de perfidie, qu'une politique inſidieuſe eſt parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hoſtilités inévitables, prochaines même ſur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique eſt d'être utile & vrai. Loin de nous tout eſprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduiſent les hommes & ceux qui oſent aſpirer à les inſtruire. Nos vœux ſont pour la patrie, & nos hommages pour la juſtice. En quelque lieu, ſous quelque forme que la vertu ſe préſente, c'eſt elle que nous honorons. Les diſtinctions de ſociété & d'états ne peuvent

nous la rendre étrangère ; & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens, qui passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrète censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidèlement ce qui peut influer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit : mais la justice & la vérité qui sont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous serons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissans, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison élève enfin sur un fondement iné-

branlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts ſur les nations & ſur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépoſitaires du pouvoir, & leurs paſſions & leur foibleſſe ; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-deſſus des adminiſtrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent ! Cette apparente audace n'eſt que l'impuiſſance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas dequoi ſoutenir ces regards ! Qu'ils ſe rendent juſtice & dépoſent un fardeau trop peſant pour leurs foibles mains. Ils ceſſeront du-moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonſtances : elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ces préparatifs ; qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à com-

battre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ses dissensions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le souvenir durera long-tems. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle, si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré, à Ouessant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuses intrigues, par la foiblesse de ses amiraux, ou par tous ces motifs ensemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ces succès peut-être inat-

tendus, la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de sapper ainsi les deux fondemens de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une puissance préparée de loin aux hostilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paisiblement dans ses rades, sans avoir été seulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémisphères, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, sur leurs propres côtes, des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoise étoit depuis long-tems malheureuse; & c'étoit au vice de sa

constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens : mais ces innovations, bonnes ou mauvaises, furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ses amiraux dictèrent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres absolus des rades, des arsenaux, des atteliers, des magasins, détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut plus de règle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque, c'étoit le ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa, peut-être sans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement

les navires de la nation, en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir què ce préjugé est bien bizarre & entiérement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non, sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour les provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol ; il en est d'autres

créées, tranſportées par le commerce, & qui ſont, pour ainſi dire, errantes ſur l'océan. Ces deux ſortes de propriétés ont beſoin de défenſeurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, ſi les armées de terre refuſoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repouſſer l'embrâſement qui menace les moiſſons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'eſcorter le commerce! Mais ſi le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richeſſes de l'état, dont vous demandez ſans doute une part pour récompenſe de vos ſervices? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que ſont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen & de ſa fortune? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'officier

& du soldat de terre dans les camps, celui du monarque même sur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embrasser d'un coup-d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa défense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est par-tout où l'on sert l'état. Apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, sans doute, on aimoit aussi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce, vous sauvez la fortune de l'état ? Oui, votre valeur est brillante ; elle est connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, si par votre faute vous avez laissé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays ; si dans ce même port, où vous rentrez victorieux,

une multitude de familles désolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout sera muet & consterné, & vos exploits ne seront destinés qu'à grossir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuser l'oisiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des citoyens par le souvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes consacrées à Porstmouth étoient bien opposées. On y sentoit, on y respectoit la dignité du commerce. On s'y faisoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation alarmante remplissoit tous les esprits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la puissance rivale en grossissent la masse énorme ; & sur le champ le crédit public est ranimé ;

les eſpérances renaiſſent, & ce peuple qu'on ſe plaiſoit à regarder comme abattu, reprend & ſoutient ſa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France ſe rempliſſent de gémiſſemens. Une inaction aviliſſante & ruineuſe y ſuccède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiſſoit. L'indignation des négocians ſe communique à la nation entière. Les premiers momens de ſuccès ſont toujours des momens d'ivreſſe qui ſemblent couvrir les fautes & les juſtifier. Mais le malheur donne plus de ſévérité aux jugemens. La nation alors obſerve de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puiſſance & d'autorité qui leur eſt confié. On reproche aux conſeils de Louis XVI d'avoir bleſſé la majeſté de la première puiſſance du globe en déſavouant à la face de l'univers des ſecours qu'on ne ceſſoit de donner clandeſtinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de miniſtres ou par l'aſcendant de quelques agens obſcurs, engagé l'état dans une guerre déſaſtreuſe, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les

reſſorts

reſſorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la baſſeſſe du vice & les convulſions du deſpotiſme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique inſidieuſe, de s'être enveloppés dans des diſcours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui ſemble démentir les projets qu'on a formés, les ſentimens qu'on a dans ſon cœur ; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en ſert, ſans pouvoir tromper celui à qui on l'adreſſe, & qui déshonore ſans que ce déshonneur même puiſſe être utile ni au miniſtre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchiſe de la dignité ! « Anglois, vous » avez abuſé de la victoire. Voici le mo- » ment d'être juſtes, ou ce ſera celui de „ la vengeance. L'Europe eſt laſſe de ſouffrir „ des tyrans. Elle rentre enfin dans ſes droits. » Déſormais, ou l'égalité ou la guerre. Choi- » ſiſſez ». C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il eſt vrai,

doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire, & que pour être despote il assassina tous ses ennemis avec la hache des bourreaux : mais que la nation & l'état doivent honorer comme ministre, parce que le premier il avertit la France de sa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à sa puissance. C'est ainsi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, sut être digne de son siècle, qui mêla toujours de la grandeur à ses fautes même, & jusque dans l'abaissement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni son peuple. Ah ! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité absolue n'est qu'un dernier amusement, qui laissent flotter au hasard de grands intérêts, & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, se sont-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution

entraîne des lenteurs néceſſaires ? Pourquoi s'être mis par un traité inconſidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des ſubſides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours ſur les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde une eſcadre qui protégeât les colonies & fît en même-tems reſpecter notre alliance ? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés ſur nous, voit un grand deſſein & nulles démarches concertées ; voit dans nos arſenaux & ſur nos ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution ; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu preſque inutile ; l'audace & la valeur dans les particuliers, la molleſſe & l'irréſolution dans les chefs ; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foibleſſe & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'eſt par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'eſprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris ſa vigueur ; & juſqu'à préſent c'eſt un pro-

blême à résoudre pour l'Europe, si, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toute part, & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité, si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philosophie, dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernemens justes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la cour de Versailles, elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs.* Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un roi de Hongrie, en montant sur le trône, osa faire une des constitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné sur le monde, Trajan, adopta,

lorſqu'en préſence du peuple Romain aſſemblé, il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me défendre ſi je ſuis juſte, pour me combattre & me punir ſi je deviens tyran*: cette maxime eſt trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus, où le devoir eſt de ſouffrir, & où l'opprimé doit craindre de ſentir ſon malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infidélité : accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans néceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabinet de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné

des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au roi catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ſes intérêts ; ſoit que la réſolution lui parût précipitée ; ſoit enfin que d'autres objets politiques exigeâſſent toute ſon attention, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractère diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Eſpagne employoit dans le Bréſil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ſes ports. Les tréſors qui lui arrivoient du Pérou & de ſes autres poſſeſſions étoient à couvert. Cette puiſſance étoit libre de toute inquiétude & maîtreſſe de ſes mou-

vemens, lorſqu'elle aſpira à la gloire de pacifier les deux hémiſphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardieſſe n'avoit pas les ſuites heureuſes qu'elle s'en étoit promiſes, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverſaire à combattre.

L. L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette dernière puiſſance.

Charles III ſoutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes ſeroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où ſeroient diſcutées les prétentions diverſes; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne ſe diſſimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de ſe réconcilier avec ſes colonies, ou du-moins de leur faire acheter par de grands avantages pour ſon commerce le ſacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne ſe diſſimuloit pas qu'il bleſſoit la dignité du roi ſon neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juſte;

& ſans l'oubli de toutes les conſidérations perſonnelles, on ne l'eſt point.

Ce plan de conciliation déplut à Verſailles; & l'on n'y fut un peu raſſuré que par l'eſpoir qu'il ſeroit rejetté à Londres. C'eſt ce qui arriva. L'Angleterre ne put ſe déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait; quoiqu'ils ne fuſſent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts duſſent être uniquement ſoutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de ſon cœur, n'en deſiroit pas la proſpérité; quoique ſon refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'eſt dans une circonſtance pareille; c'eſt lorſque la fierté élève les ames au-deſſus de la terreur; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choiſir entre la ruine & le déshonneur: c'eſt alors que la grandeur d'une nation ſe déploie. J'avoue toute-fois que les hommes accoutumés à juger des choſes par l'événement, traitent les grandes & périlleuſes révolutions d'hé-

roïſme ou de folie, ſelon le bon ou le mauvais ſuccès qui les ont ſuivies. Si donc on me demandoit quel eſt le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le ſais. Je ſais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguſte & majeſtueux ſpectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à ſa durée qu'à ſa gloire.

Le miniſtère Britannique ne ſe fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épouſa la querelle de celle de Verſailles, & par conſéquent celle des Américains. L'Eſpagne avoit alors ſoixante-trois vaiſſeaux de ligne & ſix en conſtruction. La France en avoit quatre-vingts, & huit ſur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corſaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'oppoſoit que quatre-vingt-quinze vaiſſeaux de ligne & vingt-trois en conſtruction. Les ſeize qu'on voyoit de plus dans ſes ports étoient hors de ſervice, & on les avoit

convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instrumens de guerre, cette puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissentions domestiques énervoient encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'est par ces mouvemens intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation cesse, que les haînes soient étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les isles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossières, que d'altercations aussi

nuiſibles qu'indécentes. Le peu qui reſtoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un miniſtre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis:* mais cet homme extraordinaire ne ſe montroit pas. Auſſi penſa-t-on aſſez généralement que ce peuple ſuccomberoit, malgré la fierté de ſon caractère, malgré l'expérience de ſes amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve.

Mais l'empire du haſard eſt bien étendu. Qui ſait pour quel parti les élémens ſe déclareront? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des ſignaux, ou ne ſont pas entendus, ou ne ſont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté ſont croiſés par l'ignorance, par la jalouſie, par une trahiſon, par la certitude de l'impunité. Une brume qui ſurvient & qui couvre les deux ennemis, ou les ſépare, ou les confond. Le calme & la tempête ſont également favorables ou nuiſibles. Les forces ſont coupées en deux par l'inégale célérité des vaiſſeaux.

Le moment eſt manqué, ou par la puſillanimité qui diffère, ou par la témérité qui ſe hâte. Des plans auront été formés avec ſageſſe : mais ils reſteront ſans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconſidéré de la cour décide du malheur d'une journée. La diſgrace ou le décès d'un miniſtre change les projets. Eſt-il poſſible qu'une union étroite puiſſe long-tems ſubſiſter entre des confédérés d'un caractère auſſi oppoſé que le François emporté, dédaigneux & léger ; l'Eſpagnol lent, hautain, jaloux & froid ; l'Américain qui tient ſecrétement ſes regards tournés vers ſa mère-patrie & qui ſe rejouiroit des déſaſtres de ſes alliés, s'ils étoient compatibles avec ſon indépendance ? Ces nations, ſoit qu'elles agiſſent ſéparément, ſoit qu'elles agiſſent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuſer, à ſe plaindre & à ſe brouiller ? Leur plus grand eſpoir ne ſeroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient ſortir & affermir le ſceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne ; tandis qu'une ou

deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel sera l'événement ? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissans ; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nombre des troupes ; de l'autre la supériorité dans l'art de conduire les vaisseaux & d'assujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuosité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue ; dans l'autre la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici, le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes puissances, mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la diffi-

culté de l'harmonie & de l'accord, ſoit dans les deſſeins, ſoit dans l'emploi des forces; l'Angleterre eſt abandonnée à elle-même; mais n'ayant à diriger que ſa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les deſſeins, d'une combinaiſon plus ſûre & peut-être plus prompte dans les idées: elle peut plus aiſément ſubordonner à une ſeule vue ſes plans d'attaque & de défenſe.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peſer la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'eſt à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de miniſtres; qui de l'autre eſt une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ſes plus grands intérêts, d'un commerce qui fait ſa richeſſe, d'un empire & d'une gloire qui font ſa grandeur.

Enfin ſi l'on conſidère l'eſprit de la nation Françoiſe, oppoſé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François eſt peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il eſpère tout lorſqu'il commence, qu'il déſeſpère de tout dès qu'il eſt arrêté par un obſtacle; que par ſon ca-

ractère il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux : que l'Anglois, au contraire, moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle, sait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la disgrace : semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît sous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligues se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athènes victorieuse de la Perse; Rome sauvée d'Annibal; dans les tems modernes, Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai; & de nos jours même, la Prusse qui par le génie d'un homme a su tenir tête à l'Europe, ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

LI. Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, &

Mais supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. Quelle doit être sa conduite ?

La France est sous tous les points de vue

elle eſt victorieuſe.

l'empire le plus fortement conſtitué, dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Eſpagne eſt auſſi un état d'un grand poids, & ſes moyens de proſpérité augmentent tous les jours. Le ſoin le plus important de la maiſon de Bourbon doit donc être de ſe faire pardonner par ſes voiſins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter ſa ſupériorité, l'alarme ſeroit générale, & l'on ſe croiroit menacé d'un eſclavage univerſel. C'eſt peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traverſée dans ſes projets contre l'Angleterre. Le reſſentiment que les injuſtices & les hauteurs de cette iſle ſuperbe ont inſpiré par-tout, doit être la cauſe de cette inaction. Mais la haîne ſe tait, lorſque l'intérêt ſe montre. Il eſt poſſible que l'Europe juge contraire à ſa ſûreté l'affoibliſſement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémiſphère ; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puiſſance orgueilleuſe & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainſi,

ainsi, les cours de Versailles & de Madrid se veroient déchues de l'espoir qu'elles ont conçu d'une prépondérence décidée sur le globe. Ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou simplement jalouse, le tems de faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent sur-tout à propos, & qu'un desir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas sur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Plusieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit aussi le vœu de la France. On peut soupçonner l'Espagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont secoué le joug de la Grande-Bretagne est simple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même systême ?

Le nouvel hémisphère doit se détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement est

préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions ; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage ; par le luxe de nos cours & la miſère de nos campagnes ; par la haîne, à jamais durable, entre des hommes lâches qui poſſèdent tout, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il eſt préparé en Amérique par l'accroiſſement de la population, des cultures, de l'induſtrie & des lumiéres. Tout achemine à cette ſciſſion, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Eſpagne & à la France, dont les poſſeſſions dans le nouvel hémiſphère ſont une ſource inépuiſable de richeſſes, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or, c'eſt ce qui arriveroit, ſi tout le nord de ces régions étoit aſſujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaſte continent ſeroit-elle aſſurée, qu'il deviendroit l'aſyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, ſéditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce ne ſeroient

pas la ressource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, se tourneroit vers les conquêtes; & une passion qui a tant d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense, ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu, les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & suppléeroient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les possessions de nos monarchies absolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou se détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Versailles, s'il leur est libre de choisir, c'est de laisser subsister dans le

nord de l'Amérique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ſes dépens ſe rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin ; & les établiſſemens des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une tranquillité, qui juſqu'à nos jours a été ſi ſouvent troublée.

C'eſt même vraiſemblablement, c'eſt l'ordre de choſes qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites reſpectives ne ſont pas réglées. Il règne une grande jalouſie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animoſités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de ſoi le fardeau accablant des dépenſes & des dettes publiques. Mille germes de diviſions couvent généralement dans le ſein des Etats-Unis. Les dangers une fois diſparus, comment arrêter l'exploſion de tant de mécontentemens ? Comment tenir attachés à un

même centre tant d'efprits égarés, tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchiffent, & ils trouveront que l'unique moyen de prevenir les troubles parmi ces peuples, c'eft de laiffer fur leurs frontières un rival puiffant & toujours difpofé à profiter de leurs diffenfions.

Il faut la paix & la fûreté aux monarchies; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit befoin de Carthage; & celui qui détruifit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni Céfar; ce fut le premier Caton, lorfque fa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le fénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venife elle-même, depuis quatre cens ans, peut-être, eût perdu fon gouvernement & fes loix, fi elle n'avoit à fa porte & prefque fous fes murs des voifins puiffans qui pourroient devenir fes ennemis ou fes maîtres.

LII. Quelle idée il faut fe former des treize provinces confédérées.

Mais dans cette combinaifon à quel degré de félicité, de fplendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées ?

Ici, pour bien juger, commençons d'a-

bord par écarter l'intérêt que toutes les ames, ſans en excepter celles des eſclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'expoſoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté eſt ſi doux, que tous ceux qui combattent pour elle, ſont ſûrs d'intéreſſer nos vœux ſecrets. Leur cauſe eſt celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppreſſeurs, en exhalant du-moins en liberté notre haîne contre les oppreſſeurs étrangers. Au bruit des chaînes qui ſe briſent, il nous ſemble que les nôtres vont devenir plus légères; & nous croyons quelques momens reſpirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté ſont des leçons pour les deſpotes. Elles les avertiſſent de ne pas compter ſur une trop longue patience des peuples & ſur une éternelle impunité. Ainſi, quand la ſociété & les loix ſe vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien eſpère que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de juſtice au brigand, & de conſcience

à l'aſſaſſin. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inſpiré les Américains. Nos imaginations ſe ſont enflammées pour eux. Nous nous ſommes aſſociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'eſprit de juſtice qui ſe plaît à compenſer les malheurs paſſés par un bonheur à venir, ſe plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus floriſſantes contrées du globe. On va juſqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ſes maîtres dans ſes enfans. Oſons réſiſter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthouſiaſme public. Ne nous laiſſons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le ſentiment qui aime à ſe créer des illuſions & réaliſe tout ce qu'il eſpère. Notre devoir eſt de combattre tout préjugé, même celui qui ſeroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette conſcience pure & droite qui préſide à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ſerons pas crus : mais une conjecture hardie qui ſe vé-

rifie au bout de plusieurs siècles fait plus d'honneur à l'historien, qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté ; & je n'écris pas seulement pour mes contemporains qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil : eux & moi, nous ne serons plus. Mais je livre mes idées à la postérité & au tems. C'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'est que de soixante - sept lieues marines ; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cens quarante - cinq depuis la rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres sont presque généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitans, c'est la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au - dessus de 6,000,000 livres.

Le bled soutient principalement les provinces de New-York, de Jersey & de Pensilvanie. Mais le sol s'y est si rapidement dété-

rioré, que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité si inférieure, qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline Méridionale & de la Géorgie, est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies excessives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés, croît un indigo inférieur

qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève, ce ne sont plus que des sables rébelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant se dissimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puissant ressort des gratifications, pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclorre aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs

indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poisson, de leur riz, de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable, que lorsque les troubles commencèrent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces désavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cens quatre-vingt un mille six cens soixante dix-huit personnes, en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppression & l'intolérance y poussoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux: mais la paix le leur rouvrira; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise; parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occu-

pées; & qu'on n'aura guère à leur offrir que des ſables ſtériles, des marais mal-ſains ou des montagnes eſcarpées. L'émigration ſera plus favorable aux manufacturiers & aux artiſtes, ſans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas ſans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, aſſez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement, & où la meſure des travaux & des avances n'eſt pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une ſubſiſtance aſſurée dans ces provinces, ce ſera beaucoup. Alors même les exportations ſe réduiront à rien ou à fort peu de choſe: mais l'induſtrie intérieure remplacera l'induſtrie étrangère. A peu de choſe près, le pays pourra ſe ſuffire à lui-même, pourvu que ſes habitans ſachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & ſur-tout que celui de la mère-patrie vous inſtruiſe. Craignez l'af-

fluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'eprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aisance & la santé dans le travail; la prospérité dans la culture des terres & les atteliers de l'industrie; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'est des écoles publiques, n'en doutez pas, que sortent les magistrats éclairés, les militaires instruits & courageux, les bons pères, les bons maris, les bons frères, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver, la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions, & qu'elle soit

l'indeſtructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établiſſez aucune préférence légale entre les cultes. La ſuperſtition eſt innocente par-tout où elle n'eſt ni protégée, ni perſécutée ; & que votre durée ſoit, s'il ſe peut, égale à celle du monde.

Puiſſe ce vœu s'accomplir, & conſoler la génération expirante par l'eſpoir d'une meilleure ! Mais laiſſant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil ſur le réſultat de trois ſiècles mémorables. Après avoir vu, dans le début de cet ouvrage, en quel état de miſère & de ténèbres étoit l'Europe à la naiſſance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & pouſſé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le deſir d'être utile. Si le but eſt rempli, l'auteur aura payé ſa dette à ſon ſiècle, à la ſociété.

Fin du dix-huitième Livre.

TABLEAU DU COMMERCE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

AVEC LES INDES OCCIDENTALES, AVEC L'AFRIQUE, AVEC LE MIDI DE L'EUROPE ET AVEC LA GRANDE-BRETAGNE,

DEPUIS LE Ier. JANVIER 1769 JUSQU'AU Ier. JANVIER 1770, COPIÉ SUR LES REGISTRES PARTICULIERS DE CHAQUE PROVINCE.

EXPORTATIONS.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Aux Indes occidentales. Livres sterlings. liv. s. d.	Aux Indes occidentales. Livres tournois. liv. s. d.	En Afrique. Livres sterlings. liv. s. d.	En Afrique. Livres tournois. liv. s. d.	Au Midi de l'Europe. Livres sterlings. liv. s. d.	Au Midi de l'Europe. Livres tournois. liv. s. d.	Dans la Grande-Bretagne. Livres sterlings. liv. s. d.	Dans la Grande-Bretagne. Livres tournois. liv. s. d.	TOTAL DES EXPORTATIONS. Livres sterlings. liv. s. d.	TOTAL DES EXPORTATIONS. Livres tournois. liv. s. d.
Canada	2,225 6 3	50,069 10 10½	....	....	4,566 3 7	102,739 1 2½	174,435 5 7	3,924,793 15 7½	181,226 15 5	4,077,602 7 8½
Terre-Neuve	5,452 13 8	123,585 8 2	....	....	89,642 13 1	2,016,959 14 5½	64,080 5 4	1,441,806	159,215 12 1	3,582,351 2 7½
Nouvelle-Ecosse	2,534 17 3	57,034 8 4½	....	....	10,631 18 8	239,218 10 8	19,271 2	433,597 13 9	32,437 16 1	729,850 12 9½
Nouvelle-Hampshire	40,431 8 4	909,706 17 10	96 11 2	2,172 13 4½	464 5	10,440 9 9½				
Massachuset	123,394 6	2,776,365 11 9	9,801 9 10	220,533 12 1	76,702 4	1,725,795 7 10	207,993 14 3	4,679,858 10 7½	615,308 8	13,844,430 19 5
Rhode-Island	65,206 13 2	1,467,149 16 5	7,814 19 8	175,837 3 2	1,440 11	32,412 7 6				
Connecticut	79,395 7 6	1,786,395 19 3	....	....	2,567 4 5	57,762 9 9½				
New-York	66,324 17 5	1,492,309 12 3½	1,313 2 6	29,545 6 9	50,885 13	1,144,927 12 6	74,918 7 10	1,685,663 16 3	193,442 9	4,352,446 17 9½
Les Jerseys	2,531 16 5	56,965 19 9½	....	....	....	....	199,909 17 11	4,497,972 13 1½	585,086 3 8	13,164,439 5 3
Pensilvanie	178,331 7 8	4,012,456 3 2	560 9 9	12,611 1½	203,752 11 11	4,584,433 9 ½				
Maryland	22,303 9 2	501,827 16 5	....	....	66,555 11 11	1,497,500 19 ½	488,362 15 1	10,988,161 19 4½	719,803 8 7	16,195,577 4 7½
Virginie	68,946 9 1	1,551,295 4 5½	....	....	73,635 3 4	1,656,791 5 4				
Caroline du Nord	27,944 7 9	628,748 15 1½	71 15 4	1,614 15 4	3,238 3 7	72,859 2½	306,600 5 6	6,898,506 3 9	471,170 9 8½	10,601,336 7¾
Caroline du Sud	59,814 11 6½	1,345,828 2¼	619 16 9	13,946 7 7½	72,881 9 3	1,639,832 18 4½				
Géorgie	13,285 15 1	298,929 9 5½	....	....	614 2	13,817 5	58,340 19 4	1,312,671 15	72,240 16 5	1,625,418 9 5½
Floride orientale	....	....	....	....	....	....	29,509 4 10	663,957 18 9	29,920 8 10	673,209 18 9
Floride occidentale	411 4	9,252	....	....	....	....				
TOTAL	758,574 4 9½	17,067,920 13 7½	20,278 5 1	456,260 18 5½	657,577 6 6	14,795,490 10 9	1,623,421 15 10	36,631,742 16 3	3,059,851 12 2½	68,846,662 9 ¾

IMPORTATIONS.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Des Indes occidentales. Livres sterlings. liv. s. d.	Des Indes occidentales. Livres tournois. liv. s. d.	De l'Afrique. Livres sterlings. liv. s.	De l'Afrique. Livres tournois. liv. s.	Du Midi de l'Europe. Livres sterlings. liv. s. d.	Du Midi de l'Europe. Livres tournois. liv. s. d.	De la Grande-Bretagne. Livres sterlings. liv. s. d.	De la Grande-Bretagne. Livres tournois. liv. s. d.	TOTAL DES IMPORTATIONS. Livres sterlings. liv. s. d.	TOTAL DES IMPORTATIONS. Livres tournois. liv. s. d.
Canada	1,322 9 8	29,755 18 2	....	....	609 8 2	13,711 13 11	43,434 2 3	977,267 10 7½	45,366 1	1,020,735 2 8½
Terre-Neuve	556 14 5	12,726 4 9½	45	1,012 10	3,108 1 10	69,932 2 1	50,835 3 3	1,143,791 3 1½	54,544 19 6	1,227,262
Nouvelle-Ecosse	1,144 9	25,750 2 6	....	....	225 11 2½	5,075 2 4¼	2,270 3 7	51,079 7½	3,640 3 9½	81,904 5 6¼
Nouvelle-Hampshire	48,528 18 7	-1,091,900 18 8½	....	....	652 7 6	14,678 9 3				
Massachuset	155,387 1 4½	3,496,209 1 3¾	....	....	21,908 5 6	492,936 4 3	129,353 3 8	2,910,446 12 6	469,691 15 10	10,568,065 9 5
Rhode-Island	56,839 17 2½	1,278,896 17 4¼	180	4,050	2,580 19 6	58,071 19 3				
Connecticut	53,993 17 3	1,214,861 18 4½	....	....	267 5 3	6,013 8 4½				
New-York	97,420 4	2,191,954 10	697 10	15,693 15	14,927 7 8	335,866 3 2	73,466 3 9	1,652,989 4 4½	186,511 5 5	4,196,503 12 6½
Les Jerseys	1,663 19 9	37,439 15 1½	....	....	326 18 2	7,355 8 11	26,111 11 4	587,510 5	222,943 9 11½	5,016,228 15 8¼
Pensilvanie	180,591 12 4½	4,063,311 8 9¾	....	....	14,249 8 4	320,611 17 10				
Maryland	32,197 13 9	724,448 1½	5,400	121,500	4,683 2 3	105,370 10½	361,892 12	8,142,583 10	498,089 2 10	11,207,005 15 7
Virginie	77,453 12 6	1,742,706 11 9	7,020	157,950	9,442 2 4	212,447 12 10				
Caroline du Nord	10,603 13 3	238,582 [illegible] 4½	1,080	24,300	932 19 9	20,992 5 1½	387,114 12 1	8,710,078 11 10½	595,744 5 10	13,404,246 8
Caroline du Sud	65,666 4 8	1,477,490 5 8	124,180 10	2,794,061	6,166 6 1	138,741 16 11½				
Géorgie	9,407 9 9	211,668 10 1½	13,440	302,400	547 7 7	12,316 1 2½	82,270 2 3	1,851,077 10 7½	105,664 19 7	2,377,462 1 11½
Floride orientale	980 5	22,055 12 6	3,570	80,325	....	....	1,444 12 2	39,253 13 9	14,693 13 1	337,357 5 3½
Floride occidentale	6,669 5 6	150,058 14 3	....	....	2,029 10 5	45,664 4 9½				
TOTAL	800,427 8 ½	18,009,616 17 11¾	155,613	3,501,292 5	82,657 1 6½	1,859,784 11 2¼	1,158,192 6 4	26,066,077 2 6	2,196,889 15 11	49,436,770 16 8½

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA NAVIGATION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

DEPUIS LE PREMIER JANVIER 1769 JUSQU'AU PREMIER JANVIER 1770.

BATIMENS EXPÉDIÉS PAR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Pour le Continent de l'Amérique septentrionale. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	Pour les Indes occidentales. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	Pour l'Afrique & le Midi de l'Europe. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	Pour l'Irlande & l'Angleterre. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	TOTAL DE LA NAVIGATION ACTIVE. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	CONSTRUCTIONS. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.
Canada	11	48	2,752	2	7	405	4	....	335	22	....	4,136	39	55	7,628	....	2	60
Terre-Neuve	6	15	923	5	2	415	69	6	6,298	38	11	2,822	118	34	10,458	....	1	30
Nouvelle-Ecosse	7	131	5,489	....	7	325	1	9	716	6	1	794	14	148	7,324	....	3	110
Nouvelle-Angleterre	9	96	3,874	84	118	12,878	1	1	170	38	11	2,822	132	226	19,744	16	29	2,452
Massachuset	53	710	26,988	83	222	17,532	40	33	5,102	102	2	14,044	278	967	63,666	40	97	8,013
Rhode-Island	14	361	10,312	54	121	6,060	13	7	863	9	....	540	90	489	17,775	8	31	1,428
Connecticut	4	398	7,985	46	177	9,201	2	2	200	7	....	580	59	577	17,966	7	43	1,542
New-York	25	477	11,440	42	83	5,466	31	52	3,483	77	....	6,470	175	612	26,859	5	43	955
Les Jerseys	....	28	538	....	24	555	....	....	....	....	....	....	....	52	1,093	1	3	83
Pensilvanie	35	246	11,738	120	103	11,959	134	3	12,070	69	....	7,219	358	352	42,986	14	8	1,469
Maryland	11	141	5,298	17	46	3,358	55	7	6,224	112	....	16,116	195	194	30,996	9	11	1,344
Virginie	20	214	8,531	80	132	11,397	59	9	7,486	161	1	24,594	320	356	52,008	6	21	1,269
Caroline du Nord	3	272	7,333	38	120	6,945	10	7	1,030	69	....	7,805	120	399	23,113	3	9	607
Caroline du Sud	20	161	5,803	40	87	6,377	56	....	5,773	118	1	15,902	234	249	33,855	4	8	789
Géorgie	5	50	1,358	34	63	4,654	2	1	200	25	....	3,029	66	114	9,241	....	2	50
Floride orientale	6	46	1,688	....	....	....	....	....	....	....	....	....	6	46	1,688	....	....	....
Floride occidentale	3	19	612	4	2	280	....	....	....	2	....	280	9	21	1,172	1	....	80
TOTAL	232	3,413	112,662	649	1,314	97,807	477	137	49,950	855	27	107,153	2,213	4,891	367,572	114	311	20,381

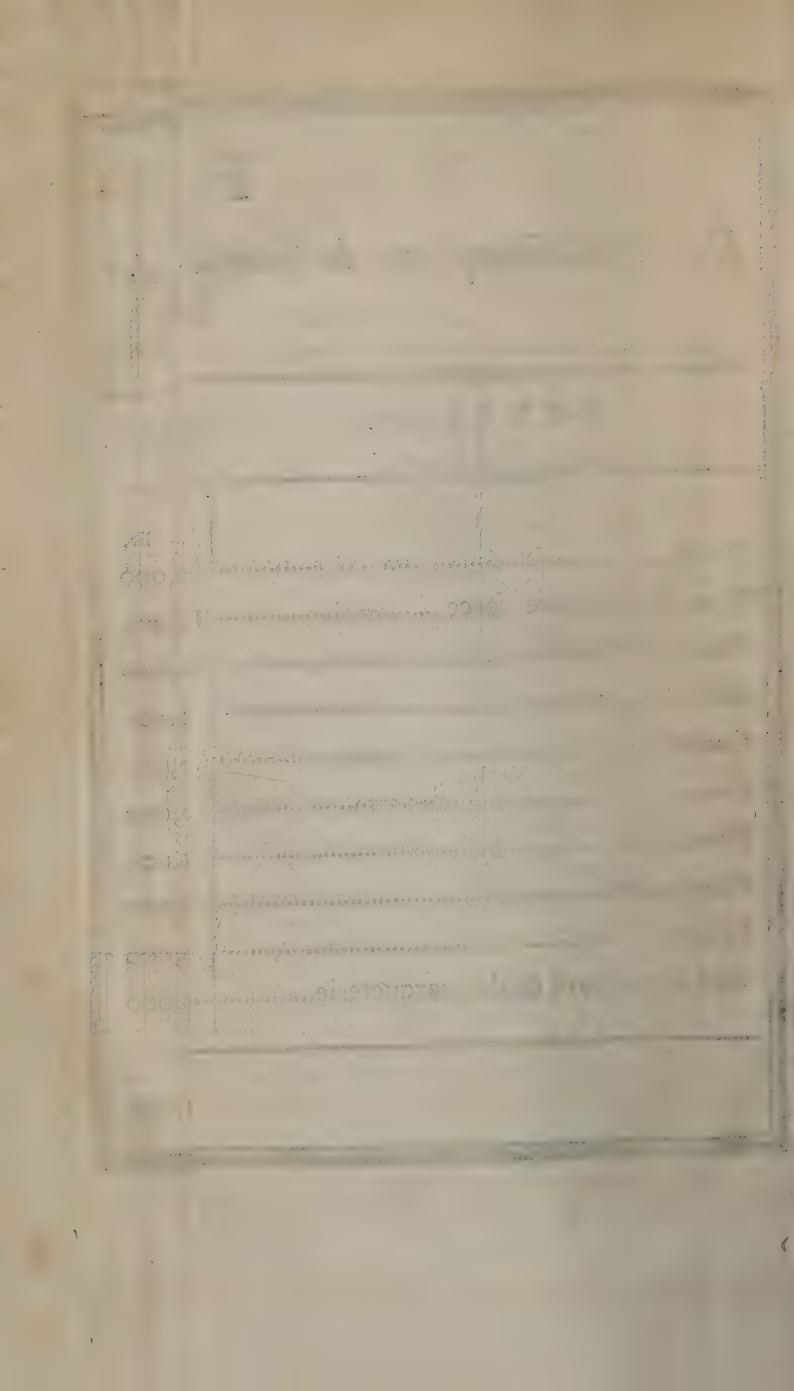
BATIMENS REÇUS PAR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Du Continent de l'Amérique septentrionale. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	Des Indes occidentales. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	De l'Afrique & du Midi de l'Europe. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	De l'Irlande & de l'Angleterre. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.	TOTAL DE LA NAVIGATION PASSIVE. Vaisseaux.	Goëletes.	Tonneaux.
Canada	9	47	2,246	2	....	145	2	2	670	28	....	4,626	41	49	7,687
Terre-Neuve	24	34	3,087	22	....	1,965	1	1	120	83	16	6,510	130	51	11,682
Nouvelle-Ecosse	3	118	4,495	2	....	230	....	4	205	17	1	2,076	22	123	7,006
Nouvelle-Angleterre	8	118	4,551	2	....	480	69	98	9,500	8	....	915	87	216	15,446
Massachuset	35	750	27,618	47	42	6,595	78	227	17,898	109	3	14,340	269	1,022	66,451
Rhode-Island	14	378	10,237	3	3	226	57	103	5,958	5	....	415	79	484	16,836
Connecticut	5	407	9,971	1	1	105	39	154	7,790	2	....	150	47	562	18,016
New-York	26	421	11,714	29	11	2,730	69	110	6,964	59	....	5,224	183	542	26,632
Les Jerseys	....	30	654	....	1	25	1	8	257	....	....	....	1	39	936
Pensilvanie	45	254	12,453	112	5	10,745	135	100	12,521	85	....	9,309	377	359	45,028
Maryland	27	116	6,574	34	3	4,095	26	50	4,533	109	....	15,486	196	169	30,688
Virginie	35	226	10,373	45	4	4,600	82	132	11,612	141	1	20,652	303	363	47,237
Caroline du Nord	18	277	9,259	6	4	700	39	95	6,702	51	....	6,415	114	376	23,076
Caroline du Sud	22	169	5,608	33	1	3,325	43	87	6,893	121	1	15,281	219	258	31,107
Géorgie	6	60	2,357	5	1	525	28	49	4,288	20	....	2,523	59	110	9,693
Floride orientale	1	44	1,097	1	....	100	1	1	52	8	....	915	11	45	2,164
Floride occidentale	1	13	375	....	....	....	....	....	....	3	....	470	4	13	845
TOTAL	279	3,462	122,669	344	76	36,591	670	1,221	95,963	849	22	105,307	2,142	4,781	360,530

ETAT

Des Productions que la Grande-Bretagne reçoit annuellement de ses Isles des Indes occidentales.

DENRÉES.	QUANTITÉS.	PRIX.	MONTANT.
		liv. sols.	liv.
Sucre	1,600,000 quintaux	à 40 le quintal	64,000,000
Rum de première force	1,200,000 galons	à 3 le galon	3,600,000
Rum plus foible	6,300,000 galons	à 1 10 le galon	9,450,000
Café	73,000 quintaux	à 50 le quintal	2,250,000
Cacao	5,000 quintaux	à 50 le quintal	250,000
Coton	85,000 quintaux	à 150 le quintal	12,750,000
Piment	10,500 quintaux	à 42 le quintal	441,000
Gingembre	3,700 quintaux	à 70 le quintal	259,000
Indigo	40 milliers	à 8 la livre	320,000
Bois de teinture & de marqueterie			500,000
		TOTAL	93,820,000



TABLEAU

Des Exportations de la Jamaïque pendant l'année 1774 ; extrait des Regiſtres de l'Iſle même.

LIEUX pour leſquels ſont faites les Exportations.	SUCRES.			RUM.		CAFÉ.			INDIGO.	CUIRS.	ÉCAILLES de Tortue.	GINGEMBRE.		PIMENT.		COTON.	BOIS de Campêche.	BOIS de Mahogany.	BOIS d'Ébene.	MELASSE.	P. S. L. Bois de teinture, de cèdre, & Lignum vitæ.	SALSEPAREILLE.
	barriques.	tonneaux.	barils.	poinçons.	tonneaux.	quintaux.	quarts.	livres.	tonneaux.		caiſſes & tonnes.	ſacs.	quarts.	ſacs.	tonneaux.	balles.	tonneaux.	planches.	tonneaux.	tonnes.		
Londres	46,710	5,087	13	9,820	169	1,819	..	18	296	575	46	1,475	1	10,525	130	117	795	1,893	29	……	……	1,100 balles & 46 paquets.
Liverpool	7,347	1,900	95	2,652	177	1,194	..	1	124	12	22	742	7	1,699	79	1,384	226	286	5	3	1,158	
Briſtol	13,638	1,440	4	1,871	20	537	2	7	3	31	1	……	……	1,533	52	73	150	319	35 ½	45	400	
Lancaſtre	832	317	53	899	132	36	..	14	2	38	……	131		34		360	64 ¼	186				
Halt	56	1	……	99	……	……	..	……	……	……	……	……	……	1	5	……	……	……	2	21		
Glaſcon	2,352	318	60	1,090	24	9	1	7	12	……	……	……	……	5	1	76	15 ¼	248	……	……	& 40 planch. de cèdre.	
Leith	84	64	……	280	11	80	3	22	……	……	……	……	……	……	……	6	……	2				
Whilchaven	73	52	……	60	1	7	1	3	……	……	……	……	……		9	6	36					
Irlande	……	……	……	387	70																	
	71,092	9,179	225	17,158	604	3,684	1	22	437	656	69	2,348	8	13,797	276	2,022	12,86 ½	2,934	71 ½	69	1,558 & 40 planch. de cèdre.	1,100 balles & 46 paquets.
Amérique	1,520	674	28	8,289	874	2,863	..	9	1	8,636	……	579		552	47	88	26 ½	302	……	951		
TOTAL	72,612	9,853	253	25,447	1,478	6,547	2	6	438	9,292	69	2,927	8	14,349	323	2,110	1,313	3,236	71 ½	1,020	1,558 & 40 planch. de cèdre.	1,100 balles & 46 paquets.



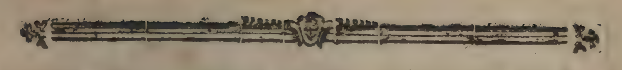


TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

D

E

F

G

H

I

J

L

M

O

P

T

V

W

Fin de la Table des matières du Tome neuvième.